

## Jusqu'où féminiser la langue française ?

### ANTHROPOLOGIE

Aux origines des  
sociétés humaines

### ÉDUCATION

Le point sur le harcèlement scolaire

### PSYCHOLOGIE

Carl Rogers et le courant humaniste

### DOSSIER

## 20 ans après Bourdieu, où en est la sociologie ?





**8 à 15 ACTUALITÉ****Psychologie** - Entretien avec Catherine Guéguen:« *L'empathie modifie le cerveau des enfants* »**Société** - L'automobile: déclin ou renouveau ?**16 à 21 COMPRENDRE**

Jusqu'à féminiser la langue ?

**22 à 27 POINT SUR...**

Le harcèlement scolaire

**28 à 51 DOSSIER****Vingt ans après Bourdieu où la sociologie française en est-elle ?**

COORDONNÉ PAR MAUD NAVARRE

**30** Bourdieu et après ?

JEAN-LOUIS FABIANI

**36** Les âges de la sociologie française

POINTS DE REPÈRES

**37** Qu'est-ce que la socialisation ?

MURIEL DARMON

**40** Un siècle de sociologie de l'éducation

ENTRETIEN AVEC AGNÈS VAN ZANTEN

**42** Jihadisme: le parcours des combattants

LUC VAN CAMPENHOUDT

**46** Quand les inégalités se cumulent

NICOLAS DUVOUX

**48** Enquêtes à l'hôpital

HÉLÈNE FROUARD

**50** Les sociologues au travail

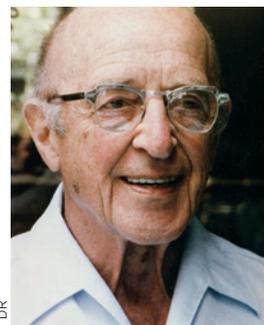
MICHEL LALLEMENT

**52 à 57 RÉFÉRENCE-**

Carl Rogers et le courant humaniste

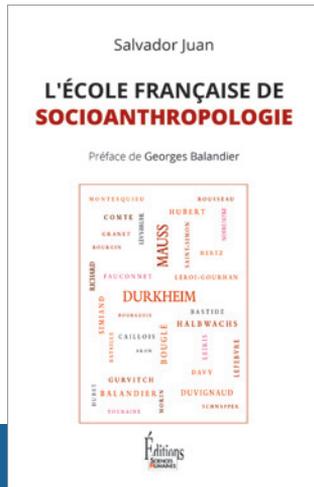
**58 LIRE** Livre du mois, livres, revues**70 AGENDA**

PhotoAlto/Alamy

Au sommaire  
du prochain numéro  
(en kiosques  
le 16 mars)Qu'est-ce  
qu'une belle  
vie ?

DR

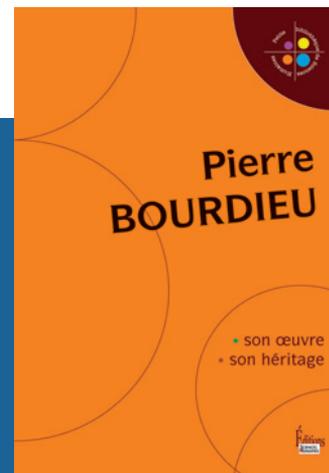
# HISTOIRE ET IDÉES DE LA SOCIOLOGIE EN FRANCE



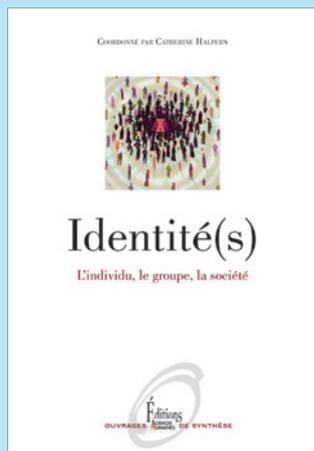
*L'École française de socioanthropologie  
d'hier à aujourd'hui : une aventure  
intellectuelle unique, retracée magistralement  
par Salvador Juan.*

ISBN : 978-2-3610-6-332-0  
304 pages - 19 €

*Regards croisés sur l'œuvre et l'héritage  
de Pierre Bourdieu.*



ISBN : 978-2-9126-01-78-0  
128 pages - 10,20 €

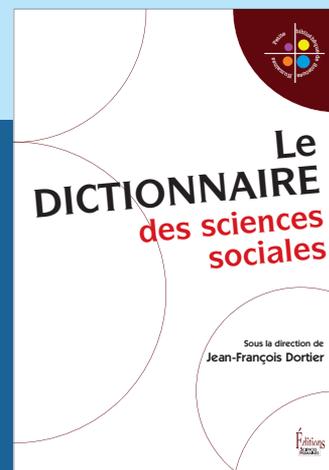


*Les notions d'identités, autant de questions  
cruciales sur lesquelles se penchent des  
spécialistes de toutes les disciplines.*

ISBN : 978-2-3610-6-328-3  
352 pages - 24,50 €

*Les notions et les concepts.  
Les auteurs et les œuvres.  
Une véritable encyclopédie  
des sciences sociales !*

ISBN : 978-2-3610-6-019-0  
464 pages - 17 €



En librairie, et sur commande à : [editions.scienceshumaines.com](http://editions.scienceshumaines.com)  
ou par téléphone au 03 86 72 07 00  
Livraison sous 72 heures en France métropolitaine

# Ma tribu sociologique

**Quand on me demande de décliner mes origines académiques**, ma spécialité, ma formation de base – « *Vous venez d'où ?* », « *Vous avez fait quoi comme études ?* » –, j'aime à répondre que je suis humanologue (« *Qu'est-ce que c'est ? L'étude de l'être humain* ») ou encore « touchatoutologue » (l'être humain ne se laisse enfermer dans aucune discipline). Mais quand je veux qu'on me prenne au sérieux, par exemple en quatrième de couverture d'un livre ou pour la présentation officielle lors d'une conférence, je me présente comme « sociologue ». La sociologie, c'est mon pedigree, ma légitimité académique, ma tribu; même si ma thèse de sociologie (non terminée), mes enseignements et recherches dans le domaine remontent à loin. Je suis entré en sociologie (après une trajectoire chaotique menant des mathématiques et passant par la philosophie) comme bien d'autres : pour penser le monde et le transformer. Penser le monde pour sortir de l'abstraction des purs concepts et des pensées « hors sol » et se confronter au réel. La sociologie, discipline dont Pierre Bourdieu était déjà un pape, se présentait alors comme une « science », rigoureuse, objective, assise sur des faits implacables. Elle conduisait à une prise de conscience des dessous du jeu social, condition pour transformer la société. Les sociologues ont en général une fibre progressiste : « sociologie » évoque « social » et « socialisme ». Autant dire que les sociologues sont plutôt de gauche : même si certains, comme Max Weber, Raymond Aron, Michel Crozier ou Raymond Boudon furent plutôt classés à droite. Le regretté Henri Mendras m'a un jour confié : « *On me prend pour un type de droite, s'ils savaient que je vote écologiste !* »

**Être sociologue, qu'est-ce que cela veut dire ?** La sociologie française s'est constituée au tournant du 19<sup>e</sup> siècle autour de l'école de Durkheim. Elle a procédé, comme toutes les disciplines, en marquant son territoire – « la société », le « social » – et en jouant des coudes avec les autres disciplines, la

philosophie (jugée trop spéculative), la psychologie (individualiste et mentaliste), l'économie (désincarnée), l'histoire (trop factuelle). Mais cette apparente unité révèle vite des divisions internes. Il en va ainsi de toutes les tribus humaines : on fait bloc contre les ennemis communs mais le reste du temps, on se chamaille entre soi. La discipline a donc ses clans (dont chacun prétend à l'authenticité doctrinale), ses chapelles forgées autour de quelques mandarins et maîtres à penser, lesquels enfantent dans leur sillage des fidèles, des dissidents, des renégats et des fils prodiges. La discipline est aussi diversifiée en fonction des domaines et des terrains : la sociologie des classes, de la religion, du travail, de la jeunesse. Il existe même une sociologie de la sociologie ! Andrew Abott, l'un de ses meilleurs représentants, considère que pour comprendre une société, il faut aussi étudier ceux qui l'étudient ; autrement dit décrire la tribu des sociologues, avec ses composantes, ses factions, ses paradigmes, ses postures et ses angles de vue.

**C'est d'ailleurs vrai pour toutes les sciences humaines :** on admet aujourd'hui que tout savoir se doit d'être réflexif.

Voilà donc l'exercice que l'on a proposé à quelques éminents sociologues pour réaliser le dossier de ce numéro. Décrire l'évolution de leur domaine, qu'il s'agisse des inégalités, du travail, de la socialisation, du terrorisme ou de la santé en soulignant comment leur approche a évolué et comment ils en sont venus à penser ce qu'ils pensent. « *Dis-moi à quel monde tu appartiens je te dirais ce que tu penses* », affirment les sociologues, qui considèrent que chaque milieu social secrète son mode de pensée et façonne l'esprit de ses membres. Il n'y a pas de raison que cela ne s'applique pas aussi aux sociologues. ■



JEAN-FRANÇOIS DORTIER

NICOLAS  
JOURNET

## Cours en ligne : corrélation n'est pas raison



En commentaire critique de l'article « Cours en ligne : peut-on vraiment réussir à distance ? » (*Sciences Humaines*, n° 299, janvier 2018, p. 10), Gabrielle Berard-Fabre nous a fait part de son expérience.

J'ai 33 ans et deux enfants, je travaille à temps plein et je suis à distance des cours de psychologie à l'université Paris-VIII. Cela n'a pas été ma seule chance de faire des études supérieures, puisque je parle quatre langues et suis déjà détentrice (comme la majorité des étudiants à distance de ma promo) d'un diplôme bac + 5. Selon moi et mes camarades, l'interprétation des résultats donnée dans cet article est particulièrement superficielle. En effet, où est-il fait mention que l'immense majorité des étudiants inscrits à distance le sont parce que leur situation personnelle (mère au foyer, handicap, travail à temps complet ou partiel) ne leur permet pas d'assister aux cours sur place ? Au lieu de suggérer que c'est la distance qui affecte les résultats de l'étudiant, il conviendrait de se demander si ce ne sont pas les raisons mêmes qui ont pesé sur leur choix qui augmentent les risques d'échec. Pour obtenir un résultat significatif, donc, il faudrait comparer leurs performances avec celles des étudiants en présentiel qui ont aussi un travail à temps plein, des enfants ou un handicap. Enfin, il n'est fait nulle part mention des qualités particulières qu'on trouve chez les étudiants à distance, lesquels doivent mobiliser des ressources très importantes d'autodiscipline et de gestion du temps. La formation à distance est riche, elle permet de se reconverter, de se spécialiser, de continuer d'acquérir de nouvelles compétences dans son secteur d'activité, de pouvoir améliorer ses perspectives de carrière. Il est à redouter que ce genre d'article, dénué de contexte et de méthode, mette un frein aux ardeurs d'éventuels postulants. ■

GABRIELLE BERARD-FABRELUCE

### Réponse :

Merci pour cette remarque très intéressante, car elle montre bien qu'une corrélation n'est pas une explication. Mais à la décharge des auteurs de l'enquête, qui ne manque pas de précisions méthodologiques, il

faut préciser que leur étude porte sur des universités américaines publiques et privées offrant des cours en ligne disponibles 24 h/24. Les raisons du choix de cette option peuvent être différentes de celles qui prévalent en France. De fait, les auteurs soulignent que leurs conclusions sont pertinentes pour les étudiants qui ont choisi l'enseignement en ligne en raison du manque de place dans les salles de cours ou en raison de la distance qui les sépare du campus. Mais elles ne font pas sens pour ceux qui n'avaient pas d'autre solution que l'enseignement à distance. Ils n'ont pas eu connaissance des situations personnelles des étudiants et précisent qu'ils ignorent les causes exactes du moindre succès des inscrits en ligne. Ils considèrent que leur étude est un premier pas vers une enquête plus complète qui prendrait en compte les données sociales des étudiants. Peut-être aurait-il fallu l'expliquer plus clairement dans notre article... ■ N.J.

## Plus ou moins d'élèves par classe : effet non garanti

À propos de l'expérience des CP dédoublés évoquée dans notre numéro 299, page 27, notre confrère Pascal Bouchard, journaliste à ToutEdu.fr, nous a fait ces remarques :

Il est très difficile, en France, de trouver des chercheurs qui aillent à l'encontre des données utilisées par le ministre de l'Éducation nationale pour justifier les classes de CP à douze élèves. Mais les études internationales « incontestables » citées notamment par Marc Gurgand et l'École d'économie de Paris ont fait l'objet d'une critique extrêmement sévère des experts de la Banque mondiale. L'une de ces deux études met en cause le principe même des études randomisées et leur prétention à isoler un facteur explicatif indépendamment du contexte (1), l'autre porte plus précisément sur la question des effectifs (2).

Voici ce que j'en avais retenu dans un papier que j'ai publié sur ToutEdu.fr. Comment « identifier ce qui marche dans tous les contextes » ? Peut-on se fier aux études randomisées (3) qui « mettent l'accent sur l'isolement judicieux de l'effet causal d'une intervention » ?

Les analyses des experts de la Banque mondiale invitent à la circonspection. Le rapport de Pritchett et Sandefur donne l'exemple de l'augmentation de la taille des classes en Israël par l'adjonction de dix



Entretien avec Catherine Guéguen

# « L'empathie modifie le cerveau des enfants »

L'empathie du professeur est un puissant levier de réussite scolaire, comme le montre Catherine Guéguen, qui s'appuie sur les travaux des neurosciences. Elle appelle à une formation des enseignants à la gestion des émotions : les leurs et celles des élèves.



Ed. Robert Laffont

## Catherine Guéguen

Pédiatre spécialisée dans le soutien à la parentalité, Catherine Guéguen est l'auteure de *Heureux d'apprendre à l'école. Comment les neurosciences affectives et sociales peuvent changer l'éducation* (Les Arènes/Robert Laffont, 2018).

### **Vous insistez sur l'importance d'une attitude empathique de l'enseignant à l'égard de ses élèves. Comment se manifeste-t-elle ?**

Un enseignant empathique est une personne qui va aider l'enfant à exprimer ce qu'il ressent en lui proposant tout un panel d'émotions : « *Est-ce que tu es triste ? En colère ? Est-ce que tu te sens impuissant ?* » Puis, il va s'efforcer de soulager les tensions de l'enfant et lui apporter du bien-être, ce qu'on appelle la sollicitude empathique (1). Ce peut être lui parler doucement, poser une main sur son épaule, lui caresser sa joue. C'est à chacun de décider jusqu'où il souhaite aller dans le contact avec l'enfant. Le contact physique chaleureux est précieux à l'épanouissement de tous.

### **Quelles sont les retombées positives d'une relation empathique sur l'élève ?**

L'empathie que va recevoir un enfant va modifier en profondeur son cerveau affectif et intellectuel, les molécules qu'ils sécrètent, les neurones, la myéline, les structures cérébrales, l'expression de ses gènes... Cela va également favoriser ses capacités

cognitives telles que sa compréhension, sa mémoire, ses apprentissages, sa motivation, sa créativité. En 2013, Timothy Curby, professeur à l'université George Mason en Virginie, et son équipe, mènent une recherche pendant 12 mois, sur 24 écoles et 181 enseignants de CE2 et CM1. Les auteurs constatent l'impact décisif de la qualité de la relation enseignant-élève sur la réussite scolaire. Les bénéfiques sont multiples : meilleurs résultats scolaires, plus grande motivation des élèves, meilleure appréhension des mathématiques, augmentation de leurs compétences sociales, diminution des problèmes de comportement. En 2016, une équipe de recherche de l'université de Shanghai conduit une méta-analyse de 57 études portant sur 73 933 élèves. Celle-ci conclut qu'une relation positive, proche, affective de l'enseignant diminue les problèmes de comportement de ses élèves. Une recherche de 2012, menée au sein de l'université de Vienne, souligne qu'une relation proximale entre un enseignant et son élève permet à l'enfant de mieux réguler son stress et de diminuer le taux de cortisol salivaire. Et ainsi, de favoriser les apprentissages.

### **Cette attitude est-elle naturelle pour tous les adultes ?**

L'empathie est innée chez tous les êtres humains. Et pourtant, beaucoup d'enseignants ne savent pas comment s'y prendre pour être empathiques. Pourquoi ? Car pour être empathique en tant qu'adulte, il faut soi-même avoir reçu de l'empathie étant enfant. Or, la plupart des enfants reçoivent des humiliations physiques et verbales – constat que dresse l'Unicef dans un rapport de 2014 (2) – qui viennent freiner le développement de leur empathie innée. Au point que seule une minorité d'adultes sont aujourd'hui naturellement empathiques. Il ne suffit donc pas de dire aux enseignants « *Il faut être bienveillant et empathique avec vos élèves !* » (3) Ces injonctions plongent certains d'entre eux dans le désarroi car, s'ils souhaitent bien faire, ils ne savent pas toujours comment s'y prendre.

### **Pensez-vous qu'il soit nécessaire de former les enseignants à l'empathie ?**

Oui. Car même si l'enseignant a lui-même reçu une éducation bienveillante et qu'il se conduit de manière naturellement empa-

thique avec ses élèves, il ne saura pas forcément comment réagir à telle ou telle situation. Cela s'apprend. Il est nécessaire de développer leurs compétences socio-émotionnelles, c'est-à-dire leur capacité à identifier les émotions qui les traversent, savoir les exprimer et les réguler, mais aussi de comprendre l'autre, l'écouter, coopérer, réagir aux situations conflictuelles.

De nombreuses études réalisées depuis une quinzaine d'années dans les pays européens, les pays nordiques, au Canada ou encore au Japon, se sont penchées sur l'impact spectaculaire de ce développement des compétences socioémotionnelles. J'ai été surprise d'apprendre que celles-ci permettaient aux enseignants de les protéger du *burnout*, de les rendre plus compétents, plus épanouis. L'enseignant qui aura développé ses propres compétences socioémotionnelles va pouvoir les transmettre à ses élèves. Dès la maternelle, les retombées sont positives. Les enfants s'épanouissent davantage, sont plus enclins à coopérer, à s'entraider. Ces compétences, liées à la réussite scolaire, favorisent également les préapprentissages de la lecture et de l'écriture. En 2012, un professeur en psychologie de l'université du Texas confirme dans le cadre d'une recherche que les interventions destinées aux enseignants pour leur permettre de réfléchir à leurs sentiments et à leurs comportements vis-à-vis des élèves augmentent leur capacité de répondre de façon sensible aux enfants et ainsi à diminuer les conflits au sein de la classe. Chaque jour, dans nos écoles, des élèves continuent à être victimes de maltraitements



Louis-Paul Saintange/Alamy

émotionnelles, d'humiliations verbales. On leur fait honte, on les isole, on les dévalorise...

Oui, malheureusement. Dans le monde entier, des enfants sont victimes de maltraitements physiques à l'école, certains sont même torturés. C'est un tabou. En France, on ne retrouve « que » les humiliations verbales : « t'es nul, t'es bon à rien », « ce devoir est un vrai torchon », « je ne sais plus quoi faire de toi », « tu ne retiens rien, tu es une vraie passoire », etc. Auxquelles s'ajoutent les compétitions entre les élèves, les punitions, les menaces, les notes. Certains continuent de croire – à tort – que l'humiliation et les punitions peuvent faire progresser l'enfant. Bien au contraire ! Rapidement, ces enfants perdent confiance en eux, se marginalisent du groupe, souffrent et ne veulent plus aller à l'école.

### Quel est l'impact de ces maltraitements invisibles ?

De nombreux chercheurs se sont penchés sur les répercussions des violences psychologiques. Ces maltraitements abîment les cerveaux des enfants. En 2014, Martin Teicher de Harvard étudie les conséquences de la maltraitance émotionnelle sur le cortex cérébral et les réseaux neuronaux de l'enfant. Un grand nombre de structures cérébrales (cortex préfrontal,

amygdale, hippocampe, corps calleux etc.) et leurs circuits neuronaux sont altérés. Les enfants souffrent d'agressivité, d'anxiété, de dépression puis plus tard, à l'adolescence et à l'âge adulte, peuvent développer des comportements à risque (violence, addictions à l'alcool, aux drogues), des troubles dissociatifs (dépersonnalisation, troubles de l'identité) et des somatisations (manifestations corporelles d'un conflit psychique). D'autres études ont montré que ces maltraitements endommageaient également les circuits neuronaux qui sous-tendent la compréhension du langage. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR HÉLOÏSE JUNIER

(1) **Jean Decety**, un neurobiologiste et chercheur américain, distingue trois facettes à l'empathie : 1) l'empathie « affective » qui est cette capacité à ressentir et à partager les émotions des autres, 2) l'empathie « cognitive » qui nous permet de comprendre ces émotions et 3) la sollicitude empathique qui, elle, nous incite à prendre soin d'autrui. C'est la définition de l'empathie à laquelle Catherine Guéguen a choisi de se référer.

(2) **Unicef**, « Cachée sous nos yeux. Une analyse statistique de la violence envers les enfants ». [www.unicef.org/](http://www.unicef.org/)

(3) **L'Éducation nationale** s'engage dans ce processus d'école bienveillante. En 2012, le rapport de concertation « Refondons la République » accorde à la bienveillance envers les élèves un rôle essentiel pour les apprentissages scolaires.

**Dr Catherine Guéguen**  
Heureux d'apprendre à l'école

Comment les neurosciences affectives et sociales peuvent changer l'éducation



### POUR ALLER PLUS LOIN Heureux d'apprendre à l'école.

Comment les neurosciences affectives et sociales peuvent changer l'éducation »

(Les Arènes/Robert Laffont, 2018).

# L'automobile : déclin ou renouveau ?

La voiture particulière, symbole de liberté durant les trente glorieuses, évoque aujourd'hui la sédentarité et la pollution. A-t-elle amorcé son déclin ? La réponse n'est pas si simple.

Dans un article mis en ligne il y a quelques mois, Vincent Kaufmann, sociologue, introduisait un débat qui, aux yeux de certains, serait déjà tranché. Mais l'est-il vraiment ? La voiture particulière serait-elle condamnée ? De fait, ce fétiche de l'ère industrielle est aujourd'hui critiqué et menacé pour de bonnes raisons aussi bien systémiques qu'environnementales. Parmi les causes et symptômes du déclin, V. Kaufmann cite la congestion du trafic urbain, la désaffection des jeunes, le coût du permis de conduire, la culpabilisation de l'automobiliste pollueur, l'Internet et les politiques publiques de plus en plus restrictives. Développant en ce sens, Francis Papon, ingénieur des Ponts et chercheur en transports, n'hésite pas prédire que tout comme la fin de la traction hippomobile, celle de l'auto est inévitable. Les signes annonciateurs sont divers : bien que le parc automobile français n'ait cessé de croître (+ 2,5 millions depuis 2007), son utilisation a



Parry van Munster/Alamy

baissé, l'âge de l'acquisition du permis augmente, et, en ville, la part du véhicule individuel dans les déplacements diminue.

## La voiture n'a pas dit son dernier mot

La porte est donc ouverte à la recherche de modes alternatifs de déplacement. F. Papon ne croit guère au covoiturage, aux véhicules partagés et à l'automobile électrique. Pour lui, les alternatives les plus sûres sont les transports collectifs propres, les vélos sous toutes leurs formes et... la marche, le tout bien combiné dans une ville redessinée à leur usage. Pour la campagne et le périurbain, c'est un peu plus compliqué. Il penche donc pour le resserrement des tissus urbains, plutôt que leur étalement.

En revanche, selon Mathieu Flonneau, historien des mobilités, la voiture particulière n'a pas dit son dernier mot. Ses raisons

ne sont pas tant techniques que culturelles : le succès de l'automobile est tellement flagrant qu'il ne peut être attribué à un quelconque complot industriel. La voiture a été, et reste, le moyen le plus libre et le plus convivial de se déplacer. On a de manière croissante stigmatisé ces machines, mais elles sont toujours là, et en augmentation constante. On peut donc admettre que c'est de leur perfectionnement qu'il faut attendre un véritable progrès dans les mobilités, et non de leur remplacement par des modes alternatifs qui restent, à ce jour, très marginaux en volume. De quels perfectionnements s'agit-il ? M. Flonneau ne fait pas de prospective, mais on peut gager que la propulsion électrique ainsi que la conception de véhicules intelligents sont des horizons possibles pour un « renouveau de l'auto-

mobile » que l'auteur appelle de ses vœux.

Beau débat, en vérité, qui semble se ramener à une question unique : l'automobile particulière, qui réalise actuellement 65 % des déplacements en France, peut-elle être remplacée ? L'alternative possède des partisans sérieux, qui répondent oui, mais pas n'importe où et pas n'importe quand. Selon Jean-

Pierre Orfeuill, urbaniste,

l'auto est remplaçable sauf la nuit (pas de moyens collectifs), sauf si on transporte des charges lourdes, sauf si on accompagne des enfants ou

des personnes handicapées, ou sauf si le trajet en collectif est beaucoup plus long qu'en voiture. Ces cas mis à part, il verrait bien l'auto remplacée par toutes sortes de deux roues et petits véhicules électriques. Il est clair en tout cas qu'aucun moyen actuellement disponible ne permet de remplacer les véhicules utilitaires et autres camions dédiés au transport, non de personnes, mais de marchandises. La transition serait locale, donc, et ne parviendrait pas de sitôt à chasser les moteurs des rues de nos villes. ■

NICOLAS JOURNET

Francis Papon et Mathieu

Flonneau, L'avenir de l'automobile, triomphe ou déclin ?»,

et Jean-Pierre Orfeuill, «Quelles alternatives à la voiture individuelle dans le Grand Paris?», Forum Vies Mobiles, «Préparer la transition mobilière». <http://fr.forumviesmobiles.org>.

65% des déplacements se font en voiture en France.

# ARCHÉOLOGIE

## Un millésime vieux de 8 000 ans !

Il y a plus de 8 000 ans, le bon vin réjouissait déjà le cœur des hommes... C'est ce que vient de démontrer une équipe internationale d'archéologues, après des fouilles effectuées en Géorgie, au sud du Caucase. Conduites par Patrick McGovern, directeur scientifique du projet d'archéologie biomoléculaire au musée de l'université de Pennsylvanie, les recherches ont porté sur deux sites riches de poteries datant du début du Néolithique (environ 6000-5800 ans avant J.-C.), situés à une cinquantaine de kilomètres de la capitale Tbilissi. Résultat : des résidus chimiques prou-

vant la présence de vin ont été détectés sur les fragments de récipients remontant à 8 000 ans. Il s'agit d'une combinaison de différents acides (tartrique, malique, succinique et citrique) spécifiques à ce breuvage. Les poteries en argile permettaient de fabriquer, transporter et conserver les boissons fermentées. Les archéologues supposent que le vin était stocké dans de grandes jarres rondes, probablement enterrées. Selon eux, ce breuvage occupait une place non négligeable dans le mode de vie néolithique, comme boisson ou offrande. Jusqu'ici, les indices les plus

anciens de la production de vin dataient de 7 400 ans et se situaient en Iran. Mais après cette découverte, c'est désormais la Géorgie qui incarne le véritable berceau de la viticulture. Une grande variété de cépages y serait née il y a des millénaires, grâce à de multiples croisements entre les vignes. Aujourd'hui, la plupart des vins produits sur la planète trouveraient leurs racines dans cette



Dreamstime

région du monde, comme le cabernet sauvignon, le chardonnay ou encore le merlot. ■

DIANE GALBAUD

Patrick McGovern *et al.*, «Early Neolithic wine of Georgia in the South Caucasus», *PNAS*, vol. CXIV, n° 48, 28 novembre 2017.

www.le-cercle-psy.fr

### À lire aussi :

- Un petit cocon pour les **grands prématurés**
- **Les TOCs**, un trouble aux multiples visages
- **Autisme** : la piste des troubles neurovisuels
- **Exorciser** les lieux qui nous hantent... Entretien avec **Christine Ulivucci**

**NOUVEAUTÉ  
EN KIOSQUE**



# PSYCHOLOGIE

## Méditer pour rester jeune ?

La méditation permettrait-elle de lutter contre les effets néfastes du vieillissement ? C'est en tout cas ce que semble montrer une récente étude de l'Inserm selon laquelle une pratique méditative assidue préserverait du déclin des facultés cognitives au grand âge. Pour arriver à cette conclusion, les chercheurs des universités de Caen et de Lyon ont fait passer des examens d'imagerie cérébrale à 73 personnes âgées de 55 à 75 ans. Six des participants avaient une solide expérience de méditation bouddhiste à leur actif (entre 15 000 et 30 000 heures au total). Des examens d'imagerie par résonance magnétique (IRM) et de tomographie par émission de positrons (TEP) ont permis de déceler des différences cérébrales significatives entre « méditants » et « non-méditants ». Les images montrent chez les premiers des volumes de matière grise et un métabolisme de glucose accru

dans certaines régions spécifiques du cerveau. En comparant ces résultats avec des examens d'imagerie cérébrale d'un groupe témoin de 186 personnes âgées de 20 à 87 ans, les chercheurs s'aperçoivent qu'il s'agit là spécifiquement des mêmes aires cérébrales où les effets du vieillissement se font jour. La diminution de matière grise dans ces régions et un métabolisme affaibli iraient dans

le sens d'un déclin cognitif et d'un risque accru de démence et d'Alzheimer. La méditation nous protégerait-elle donc de ces effets ? Pas si sûr, car ce n'est peut-être pas la méditation en soi, mais plutôt ses corollaires qui pourraient expliquer ce phénomène. En effet, la méditation permet de lutter plus efficacement contre le stress et l'anxiété, très néfastes pour le vieillissement cérébral, et de

mieux réguler la qualité de sommeil qui diminue en général avec l'âge. En questionnant les experts en méditation sur leur style de vie, les chercheurs s'aperçoivent qu'ils sont bien davantage actifs que la moyenne. Ils ont une meilleure hygiène alimentaire et dorment mieux que les autres personnes du même âge. Des résultats à prendre avec des pincettes donc, aussi en raison de la taille d'échantillon extrêmement restreinte des experts en méditation. D'autres études plus conséquentes devront confirmer ces premiers constats et faire davantage de lumière sur les effets singuliers du style de vie, de l'hygiène alimentaire et de la qualité du sommeil sur le vieillissement cérébral. ■

**MARC OLANO**



FatCamera/Stock/Getty

**Gaël Chételat et al.**, «Reduced age-associated brain changes in expert meditators. A multimodal neuroimaging pilot study», *Scientific reports*, vol. VII, n° 1, août 2017.

## Quand les machines détectent les pensées suicidaires

Des chercheurs américains en psychologie ont mis au point un algorithme capable de repérer les personnes envisageant de mettre fin à leurs jours rien qu'en analysant leur IRM. Les auteurs de l'étude ont testé 17 volontaires ayant fait part de leurs idées suicidaires à leur psychologue et 17 personnes en bonne santé mentale. Au cours de l'IRM, chaque participant voit défiler des mots à connotation tantôt positive, tantôt

négative et des mots associés à la mort. Ces concepts stimulent différentes zones du cerveau et donc différentes émotions suivant si la personne est suicidaire ou non. Chez les personnes suicidaires, le mot difficulté suscite plus de tristesse et le mot éloge moins de fierté. Les scientifiques ont intégré les images du cerveau dans l'algorithme et demandé à l'ordinateur de deviner si une personne est suicidaire. Dans 91 %

des cas, l'algorithme a vu juste. De même, l'outil informatique a permis de distinguer avec 94 % de réussite si la personne suicidaire avait déjà essayé de mettre fin à ses jours, l'IRM révélant que les personnes qui ont fait une tentative éprouvent moins de tristesse en pensant à la mort. ■ F.G.

**Marcel Adam Just et al.**, «Machine learning of neural representations of suicide and emotion concepts identifies suicidal youth», *Nature Human Behavior*, 2017.



Ian West/Alamy

## Hyperactif ou seulement immature ?

**R**épérer chez l'enfant le trouble déficitaire de l'attention avec ou sans hyperactivité (TDA/H) apparaît aujourd'hui dans les pays économiquement développés comme un enjeu majeur, tant du point de vue social que scolaire. L'établissement d'un diagnostic fiable reste pourtant difficile et ce, d'autant plus que les enfants sont jeunes : à l'absence de tests spécifiques au TDA/H s'ajoute l'hétérogénéité de ce trouble et de ses manifestations, dont les causes organiques sont encore mal connues. En France, l'âge minimal requis pour établir un diagnostic est fixé à 6 ans. En octobre 2017, une étude finlandaise portant sur plus de 6 000 enfants diagnostiqués après l'âge de 7 ans suggère qu'une plus grande prudence pourrait encore être nécessaire. En étudiant l'incidence du TDA/H selon le mois de naissance des enfants, les chercheurs ont montré une importante surreprésentation des enfants les plus jeunes de leur classe d'âge lorsque ceux-ci ont été diagnostiqués avant l'âge de 10 ans : né entre mai et août, un enfant aurait 37% de plus de chances d'être diagnostiqué TDA/H par rapport à un enfant né entre janvier et avril, ce taux montant jusqu'à 64% pour les enfants nés entre septembre et décembre. Ces conclusions, cohérentes avec les données de nombreuses études internationales antérieures, plaident donc pour une meilleure prise en compte par les professionnels et parents de ce facteur confondant. Une découverte d'autant plus importante que les conséquences d'une erreur de diagnostic pour ce trouble ne sont pas anodines : outre la mise en place d'ajustements scolaires et éducatifs, il en va du ciblage le plus précis possible des enfants susceptibles de recevoir de la Ritaline, médicament psychostimulant efficace pour réduire les symptômes du TDA/H. ■

BÉATRICE KAMMERER

**Kapil Sayal et al.**, «Relative age within the school year and diagnosis of ADHD a nationwide population-based study», *The Lancet Psychiatry*, vol. IV, n° 11, 2017/11.

## Aller seul à l'école, c'est bon pour l'autonomie !

**S**ous l'influence de l'évolution des modes de vie et des normes éducatives, le cadre de liberté des enfants dans l'espace public n'a cessé de diminuer ces dernières décennies. Risque zéro oblige, les aires de jeux sécurisées ont remplacé les terrains vagues tandis que la présence des enfants dans la rue est devenue évocatrice du laxisme parental. Cette surprotection pourrait-elle cependant priver les enfants d'une occasion précieuse de développer leur autonomie ? C'est ce que suggèrent les conclusions de l'enquête menée en septembre 2017 par une équipe de chercheurs espagnols en éducation physique et sportive qui s'est intéressée aux compétences développées par les écoliers qui se rendaient seuls à l'école. Ils ont interrogé 745 enfants âgés de 6 à 12 ans de la région de Grenade sur leur mode de déplacement habituel et leur vécu dans l'espace public. Leurs conclusions indiquent que les enfants qui se rendent seuls à l'école, en particulier lorsqu'ils usent de leurs propres moyens (à pied ou à vélo), développeraient une plus grande autonomie ainsi qu'une meilleure appréhension de la sécurité de leur environnement. Ils ont par ailleurs confirmé que si l'autonomie de déplacement était plus fréquente à partir de 10 ans, ses bénéfices pouvaient s'observer dès l'âge de 8 ans. Ainsi, plutôt que de retarder l'âge des premiers trajets non accompagnés, ces chercheurs plaident au contraire pour un meilleur aménagement de l'espace public, propre à sécuriser parents et enfants, avec l'objectif de généraliser les déplacements autonomes dès l'âge de 9 ans. Une recommandation qui pourrait être cruciale lorsqu'on se souvient que les chiffres de la sécurité routière montrent en France un pic d'accidents à l'âge d'entrée des enfants au collège, signe que l'autonomie dans les déplacements gagnerait sans doute à être acquise plus progressivement. ■ B.K.

**Manuel Herrador-Colmenero et al.**, «Children who commute to school unaccompanied have greater autonomy and perceptions of safety», *Acta Paediatr*, vol. CVI, n° 12, décembre 2017.

## ÉDUCATION

# Redoublement, quelles alternatives ?

Le redoublement, une chance pour l'élève ou une condamnation ? Cette question a été tranchée dans de nombreux pays qui en ont banni la pratique. Tout en imaginant des alternatives diversifiées.

La France a longtemps été championne du redoublement, avant qu'un décret en 2014 confère à cette pratique un caractère exceptionnel. Et en effet, l'enquête Pisa 2015 montre que 22% des élèves français ont redoublé au moins une fois avant

pouvoir aux enseignants en la matière. Et pourtant, les recherches montrent le peu d'efficacité de cette mesure sur la réussite scolaire et l'estime de soi des élèves. Restent des alternatives encore souvent méconnues dont le Cnesco et l'Institut

élèves (avec des pédagogies différenciées dans un groupe-classe modulable), sur l'enseignement coopératif et le tutorat entre élèves dans des classes de niveaux scolaires hétérogènes. Les recherches montrent également qu'il est utile d'intervenir en amont, de façon précoce dès la maternelle, et en complément de l'école (soutien en dehors du temps scolaire).

### La pratique du «looping»

D'autres pays, à l'instar de la Belgique ou de la Finlande, mettent l'accent sur des organisations de classe qui favorisent la réussite (et donc qui réduisent le nombre d'élèves éligibles au redoublement). D'abord en organisant de façon pluriannuelle les programmes scolaires sous forme de cycles; la pratique du «looping» (un même enseignant suit sa classe sur plusieurs années, la durée du cycle en général) s'y ajuste et permet d'intégrer les différences individuelles d'apprentissage, de gagner du temps dès la seconde année (meilleure fluidité de la transition à la rentrée) et de faciliter les relations dans la classe. Ensuite, en diminuant la taille des classes, très efficace en primaire et pour les élèves socialement défavorisés. Enfin, dans les pays de l'OCDE qui ont choisi de limiter le redoublement existent des dispositifs alternatifs spécifiques qui ont fait leurs preuves. Ainsi, le «rattra-

page», organisé par la quasi-totalité des pays européens (mais ni par la France ni par le Portugal), qui permet aux élèves de passer des épreuves supplémentaires en fin d'année pour compenser des notes jugées trop faibles par les enseignants. En général, le nombre de matières est limité à une ou deux. Certains pays (Espagne, Autriche, Allemagne...) autorisent en outre un passage conditionnel: l'élève accède à la classe supérieure à la condition de suivre un programme de rattrapage ciblé sur la/les matière(s) non validée(s). Enfin, des écoles ou stages d'été sont proposés (imposés même en Italie) aux élèves en difficulté; ils permettent de combler le retard et lorsqu'ils sont mis en place tôt dans la scolarité et gratuits, ils préviennent l'accroissement des inégalités scolaires. L'actualité interroge évidemment ces alternatives; statuer sur le redoublement ne suffit pas, il convient de proposer d'autres solutions qui ont des effets plus positifs sur les difficultés scolaires. Une façon de limiter le redoublement n'est-elle pas de diminuer le nombre des élèves potentiellement concernés ? ■

**CHRISTINE LEROY**

**Cnesco**, «Lutter contre les difficultés scolaires: le redoublement et ses alternatives», Conférence de consensus synthèse, 2015.

**OCDE**, «Pisa 2015. Les défis du système éducatif français et les bonnes pratiques internationales», 2016.

**OCDE**, «Résultats du Pisa 2015. Note pays sur la France», 2016.



Simon Lambert/Hypham/Réa

l'âge de 15 ans (le double de la moyenne des pays de l'OCDE) mais que le pays connaît aussi la plus forte diminution de cette pratique (réduction de 16% entre 2009 et 2015). La tendance pourrait s'infléchir, si l'on en croit le projet de décret examiné en novembre 2017, qui prévoyait de redonner davantage de

français de l'éducation (Ifé) se sont fait l'écho. Certains pays scandinaves (Islande, Norvège...) ou asiatiques (Japon, Corée...) ont instauré le passage automatique dans la classe supérieure en misant sur la prévention de l'échec scolaire. Celle-ci s'appuie sur un suivi individualisé des

## LES INITIATIVES

### Viens voir mon taf!

Depuis 2005, les élèves de troisième doivent obligatoirement réaliser un stage d'observation en milieu professionnel. Mais les élèves sont très inégaux devant les opportunités : leurs possibilités sont plus ou moins variées, nombreuses et intéressantes, notamment parce que c'est souvent le réseau des parents qui permet de trouver un stage. Et pour beaucoup d'élèves issus de milieux modestes et de zones géographiques sensibles, certains métiers sont inaccessibles. C'est là qu'intervient l'association « Viens voir mon taf! » dont le site Internet met en relation ces jeunes de l'éducation prioritaire « sans piston, sans contact et sans réseau » avec des professionnels motivés qui postent des offres de stage. Décorateur de cinéma, paysagiste ou chercheur, oui, il devient possible de découvrir des quartiers et un monde du travail qui paraissent très éloignés de son quotidien. ■ C.L.

[www.viensvoirmontaf.fr](http://www.viensvoirmontaf.fr)

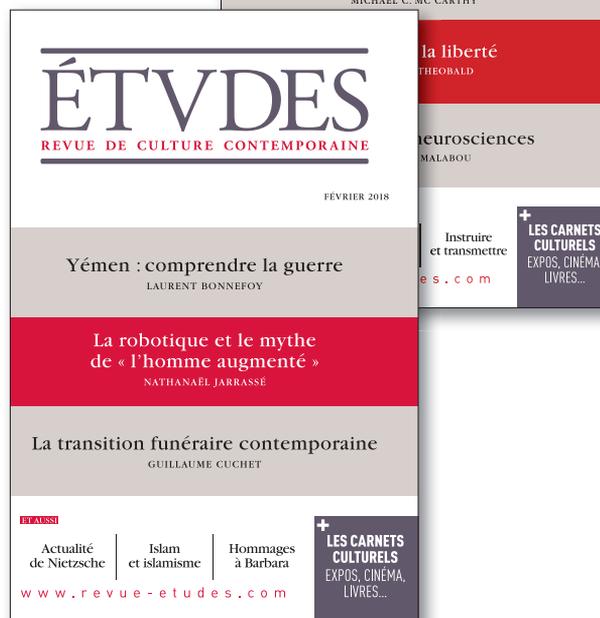
### Une petite partie de bridge ?

Le bridge, savant mélange de réflexion et de stratégie, est inscrit officiellement dans la politique de lutte contre l'« inumérisme » (qui est aux mathématiques ce que l'illettrisme est à la maîtrise de la langue) lancée en 2014. Il est dorénavant pratiqué par plus de 6800 écoliers, collégiens et lycéens à qui il permet, dès le CM1, d'acquérir de manière ludique les bases d'un raisonnement mathématique. Le bridge favoriserait à la fois les qualités de concentration, d'analyse, d'autonomie, d'initiative et de mémorisation, mais aussi les compétences relationnelles puisqu'il se pratique avec un partenaire. Certes, il manque encore une évaluation scientifique de ce projet, mais les nombreux témoignages d'enseignants, d'élèves et de parents sont enthousiastes : progrès en calcul mental, en logique, attention plus soutenue... Alors, le bridge, un outil pédagogique innovant ? ■ C.L.

[www.ffbridge.fr/bridge-educatif#enseignants](http://www.ffbridge.fr/bridge-educatif#enseignants)

S'INFORMER • APPROFONDIR • DISCERNER

## La revue de culture contemporaine de référence



## International, société, religion, arts, littérature, carnets culturels

Retrouvez-nous sur

[www.revue-etudes.com](http://www.revue-etudes.com)

160<sup>e</sup> année • 11 numéros/an • le n° : 12 €

Disponible en librairie ou en vente par correspondance et sur le site (paiement sécurisé)  
SER - 14, rue d'Assas - 75006 Paris - Tél. : 01 44 39 48 04

# Jusqu'où féminiser la langue ?

Les débats sur l'écriture et la grammaire inclusives suscitent les controverses les plus vives. La langue française a-t-elle besoin d'être réformée ?

MARTINE FOURNIER

**D**evra-t-on désormais parler des « villages et des villes françaises », évoquer « les candidat-e-s à la présidentielle », écrire « deux garçons et trois filles sont reçues » ou, comme dans le vers de l'*Iphigénie* de Racine, « *Mais le fer, le bandeau, la flamme est toute prête* » ?

Le débat visant à « rendre la langue française moins sexiste » a surgi depuis quelques années avec la présence de plus en plus massive des femmes dans les sphères publiques, professionnelles et politiques. En 2012, une pétition d'associations, avec notamment la Ligue de l'enseignement, réclamait l'accord de proximité\*. En 2015, Le Haut Conseil à l'égalité entre les femmes et les hommes (HCEF) encourageait l'usage des pratiques d'écriture inclusive\* dans son *Guide pratique pour une communication publique sans stéréotype de sexe*, arguant que celle-ci est utilisée sans difficulté depuis des années au Québec.

À la rentrée 2017, la polémique s'enflamme à nouveau, lorsqu'un manuel scolaire est publié en utilisant un nouveau signe de ponctuation : le « point

médian\* » (ex. : chercheur-se-s). Des passes d'armes passionnées envahissent les médias.

Le 26 octobre, l'Académie française s'érige contre l'« *aberration inclusive* », qu'elle qualifie de « *péril mortel* » pour la langue officielle.

Le 7 novembre 2017, paraît sur le site Slate.fr un manifeste de plus de 300 enseignants (du primaire au supérieur) qui déclarent cesser d'enseigner la règle « *scélérate* » (l'expression est d'Éliane Viennot) selon laquelle « *le masculin l'emporte sur le féminin* ».

Le 15 novembre, Jean-Michel Blanquer, ministre de l'Éducation, hausse le ton à la tribune de l'Assemblée nationale : « *Il y a une seule langue française, une seule grammaire, une seule République.* » Sa déclaration est suivie d'une circulaire du Premier ministre qui proscrit l'écriture inclusive dans le *Journal officiel*. « *Dans les textes réglementaires, le masculin est une forme neutre qu'il convient d'utiliser pour les termes susceptibles de s'appliquer aussi bien aux femmes qu'aux hommes* », est-il écrit dans le préambule. Toutefois, le même gouvernement

défend la féminisation des fonctions – « la ministre », « la directrice », « la secrétaire générale » notamment dans les actes de nomination.

## Résistances historiques

Les affrontements autour de l'écriture et de la syntaxe de la langue ne datent pas d'aujourd'hui. En 1635, la monarchie absolue crée l'Académie française qui va établir une codification précise de la grammaire et du lexique en réglant les usages. « *Le cœur et la bouche ouverte à vos louanges* », écrivait le grammairien Claude Favre de Vaugelas en 1647 ; il reniera cette forme de l'accord de proximité une fois investi dans les travaux de l'Académie. Dans les sociétés de l'Ancien Régime où prédominaient les hommes, mais aussi où certaines femmes connaissaient des succès littéraires, cette institution s'emploie à effacer le féminin, montre un collectif d'historiens et de linguistes dans un ouvrage dirigé par Éliane Viennot (1). Les déclarations des académiciens regorgent de petites phrases assassines pour le deuxième sexe : « *Le masculin est réputé*



MissTic/ADAGP 2018

## Un point médian qui donne des boutons

Le « point médian » ou « point milieu » est un signe que permet de contracter dans un seul mot le masculin, le féminin et le pluriel.

Ex. : « les candidat-e-s à la présidentielle ».

Utilisée à la rentrée 2017 dans un manuel scolaire Hatier, cette forme typographique a suscité la surprise et même parfois la colère. Qualifiée de « *bégalement ridicule* » (Alain Finkielkraut), de boiterie ou d'eczéma de la langue, certains s'inquiètent d'une complexification inutile qui rendrait la lecture plus compliquée. Plusieurs linguistes toutefois, en minimisent la portée. Ainsi, pour Alain Rey, « *cette réforme est beaucoup moins dramatique qu'on le dit, car elle se réduit à un jeu d'écriture : elle n'est pas oralisable.* »

Pour Éliane Viennot, « *le point milieu est un détail tout à fait accessoire, un outil parmi d'autres, une abréviation par exemple pour les journalistes qui permet d'utiliser moins de signes.* »

Tous deux signalent que la langue offre plusieurs manières d'être féminisée : au lieu d'écrire « les enseignant-e-s » ou « les enseignantes et les enseignants », on peut préférer parler du « corps enseignant » pour alléger le texte. À partir de 2018, les claviers d'ordinateurs disposeront de ce signe typographique. Selon l'Afnor (Association française de normalisation, [normalisation.afnor.org](http://normalisation.afnor.org)) cet ajout avait été pensé au départ pour les langues régionales qui utilisent ces signes (catalan, gascon). ■ M.F.

*plus noble que le féminin à cause de la supériorité du mâle sur la femelle*», déclarait, entre autres, Nicolas Beauzée, académicien et grammairien dans l'article « Langue » de l'*Encyclopédie* en 1767.

### Le statut de citoyennes

Lorsque survient la Révolution, les femmes réclament le statut de citoyennes et revendiquent leur visibilité : « *Le genre masculin ne sera plus regardé, même dans la grammaire, comme le genre le plus noble, attendu que tous les genres, tous les sexes et tous les êtres doivent être et sont également nobles* », peut-on lire dans un projet de décret envoyé à l'Assemblée législative. Un siècle plus tard cependant, lorsque les lois Jules Ferry instituent l'école obligatoire, l'État impose la règle selon laquelle « *le masculin l'emporte sur le féminin* » (1882).

À l'heure où l'égalité femmes-hommes est devenue un principe quasi intangible (tout au moins dans la lettre), la montée des femmes dans l'espace public a engendré plusieurs initiatives pour ▶

## Petit lexique d'écriture inclusive

### Écriture inclusive

«*Ensemble d'attentions graphiques et syntaxiques permettant d'assurer une égalité des représentations entre les femmes et les hommes* (Raphaël Haddad, dir., *Manuel d'écriture inclusive*, 2016).» Le manuel téléchargeable ([www.univ-tlse3.fr/medias/fichier/manuel-decriture\\_1482308453426-pdf](http://www.univ-tlse3.fr/medias/fichier/manuel-decriture_1482308453426-pdf)) recommande trois principes :

- **Accorder en genre les noms de fonctions, grades, métiers et titres.**

Ex. : acheteuse, ambassadrice, directrice, sénatrice...

- **User du féminin et du masculin**

- par l'énumération par ordre alphabétique : on dira tous les Acadiens et les Acadiennes, mais en revanche celles et ceux...

- par l'usage d'un point médian.

Ex. : D'autres nous ont précédé-e-s dans cette démarche.

- par le recours aux termes épïcènes.

- **Ne plus employer les antonomases**

L'écriture inclusive a été encouragée par le Haut Conseil à l'égalité entre les femmes et les hommes. Outre le genre, elle vise aussi à éviter d'autres discriminations telles que le handicap, l'âge ou la race.

### Terme épïcène

Mots dont la forme ne varie pas en genre, que l'on se réfère à un nom féminin ou masculin. Ex. : juriste, journaliste, enfant, artiste...

### Antonomase

Figures de style consistant à remplacer un nom commun par un nom propre ou inversement. Ainsi, l'expression Droits de l'homme a été abandonnée par la plupart des pays au profit de Droits humains (*human rights*, *derechos*

*humanos...*), certains pays francophones comme le Québec préfèrent les « droits de la personne humaine ».

Lors de la rédaction de la Déclaration universelle, en 1949, les rédacteurs de l'Onu avaient prévu de l'intituler « Man Rights ». Ce fut Eleanor Roosevelt, seule femme de la commission, qui obtint la formulation « Human Rights », afin de couvrir également les droits des femmes.

### Double flexion

La double flexion consiste à employer le féminin et le masculin pour désigner un groupe mixte. Ainsi l'utilisait le général de Gaulle, qui commençait ses discours par « Françaises, Français ».

Aujourd'hui, selon les règles de l'écriture inclusive, l'ordre alphabétique devrait primer, ce qui donnerait : « Français, Françaises »...

### Règle de proximité

La règle de proximité consiste à accorder l'adjectif ou le participe passé avec le plus proche des noms qu'ils qualifient.

Cette règle était couramment appliquée avant le 17<sup>e</sup> siècle et l'usage a longtemps perduré, malgré la norme officielle selon laquelle le masculin l'emporte sur le féminin.

Ex. : « *Armez-vous d'un courage et d'une foi nouvelle* », Racine, *Athalie*, 1691.

« *Dans les mouvements et les habitudes les plus journalières* », Jean Giraudoux, *Littérature*, 1941.

### Point médian ou point milieu

(encadré p. 17).

► promouvoir l'égalité des sexes dans la langue. En 1984, une commission gouvernementale, mise en place par Yvette Roudy, proposait « *la féminisation des titres et des fonctions* » et du vocabulaire concernant les activités des femmes. La réaction de l'Académie ne s'est pas fait attendre, sous les plumes illustres de Georges Dumézil et de Claude Lévi-Strauss : « *En français, la marque du féminin ne sert qu'accessoirement à rendre la distinction entre mâle et femelle (...). Tous ces emplois du genre grammatical constituent un réseau complexe où la désignation contrastée des sexes ne joue qu'un rôle mineur (2).* » Un deuxième grand moment d'affrontement a lieu sous le gouvernement Jospin, dans les années 1998-2000, lorsque certaines femmes demandent à être appelées « Madame la ministre ». En 2015, le HCEFH recommande la féminisation des noms de fonction, l'utilisation de l'ordre alphabétique dans les énumérations (« égalité femmes-hommes ») ou encore le recours à une écriture laissant apparaître le féminin et le masculin, « *afin que les femmes comme les hommes soient inclus-es (3)* ». Si certaines de ces réformes s'installent progressivement dans les pratiques, elles ne manquent pas de provoquer à chaque fois un tollé. En 2017, c'est surtout l'usage du « point médian » qui déclenche l'ire : « *Ne les laissons pas faire* » peut-on lire sur le site de SOS éducation, groupement de parents et de professeurs connu pour ses positions traditionalistes. Une « *réécriture qui appauvrit le langage comme le novlangue dans 1984 (d'Orwell)* », selon le philosophe Raphaël Enthoven. « *Faudra-t-il, demande ironiquement Alain Finkielkraut, réécrire tous les classiques, pendant qu'on y est (4) ?* » Fragiliser la langue française en la compliquant, tel est l'un des arguments de certains opposants.

Il faut bien dire que cette innovation suscite l'inquiétude au-delà des rangs de l'Académie. La sociologue Marie Duru-Bellat par exemple met en garde contre un risque d'exclusion pour les enfants qui apprennent à lire : « *L'usage du point*



Jacques Demarthon/AFP

Membres de l'Académie française dont Alain Finkielkraut, Jean d'Ormesson et Valéry Giscard d'Estaing.

*médian risque de rendre ce mode d'écriture indéchiffrable, notamment à haute voix.»* Pour les immortels, l'écriture inclusive, promue notamment par des mouvements féministes, «*aboutit à une langue désunie, disparate dans son expression, créant une confusion qui confine à l'illisibilité.*»

### Des féministes divisées

Toutes les féministes cependant ne parlent pas d'une seule voix, même si, paradoxalement, toutes le font au nom de la même intention antisexiste ! Certaines réclament de voir leurs titres et fonctions féminisées, revendiquent la marque du féminin dans l'orthographe, tout en accusant l'Académie de positions machistes et réactionnaires. D'autres le refusent, telle Hélène Carrère d'Encausse, qui veut absolument être nommée «le» secrétaire «perpétuel» de l'Académie française.

Pour Nathalie Heinich, sociologue et «directeur» de recherche au CNRS, «*imposer la féminisation systématique de la langue française paraît absurde et contre-productif.*» Le féminisme devrait avoir bien plutôt une visée «*universaliste*», qui passe par la suspension de la différence des sexes dans les contextes professionnel ou civique, où elle n'est pas pertinente, car une fonction est indépendante de la personne qui l'exerce.

Pour M. Duru-Bellat, auteure d'un ouvrage récent sur *La Tyrannie du genre* (5), le risque est de fortifier ainsi «*une pensée bipolaire du monde*» qui menace d'exclusion ceux qui ne se sentent pas clairement femme ou homme et aimeraient se voir décrits sous d'autres appartenances...

«*Certes, ajoute-t-elle, il faut avoir saisi au moins une fois, dans les classes, le regard triomphant des jeunes garçons à l'énoncé*

*de la règle "le masculin l'emporte sur le féminin" pour juger que certaines mesures s'imposent pour rendre la langue moins sexiste...»*

### De quoi le neutre est-il le nom ?

Autre objet de désaccord entre défenseurs et opposants à ces réformes : les mots neutres. Un texte de l'Académie (2014) défend l'emploi du masculin pour les désigner.

Néanmoins, Dominique Bonna et Danielle Sallenave, toutes deux académiciennes, se portent en faux contre le commun des Immortels : elles estiment que le masculin n'est pas neutre, mais est l'héritage d'une conception hiérarchique des sexes.

C'est aussi l'avis du linguiste et lexicographe Alain Rey qui rappelle que le latin comportait réellement un neutre. Il exis- ▶

► tait deux mots pour désigner l'homme: *homo* pour l'espèce humaine, *vir* pour l'homme mâle: «*En français, on confond les deux mots et, finalement, l'idée du mâle qu'exprime le mot "vir" prend toute la place, ce qui permet de dire à Simone de Beauvoir que la moitié des hommes sont des femmes...*»

Dans l'une des nombreuses tribunes du quotidien *Le Monde* consacrées à ce débat, A. Rey, qui a été aussi rédacteur en chef des éditions du dictionnaire *Le Robert*, tente de calmer le jeu. Pour lui, c'est en définitive «*l'usage qui a raison*». Les controverses autour de la langue, de ses accords ou du lexique comportent une bonne part d'arbitraire et d'idéologie, et beaucoup s'opposent aux innovations par ignorance ou par refus, comme ce fut le cas pour l'espéranto qui n'a jamais été employé ni guère reconnu...

Pour lui, modifier la langue par décret est voué à l'échec car l'usage a «*une force incroyable*». C'est aussi l'avis de nombreux scientifiques. Pour le linguiste Claude Hagège, professeur honoraire au Collège de France, «*c'est une illusion que de vouloir extirper de la langue les traces de la domination masculine (...). Aucune intervention sur la langue n'a produit de résultats sur la relation entre les sexes, ainsi que le font apparaître les histoires de l'arabe, du mandarin, du russe, etc. (...). En revanche, c'est un combat sain et nécessaire que de s'en prendre au sexisme dans la société* (6)».

Depuis un siècle, les travaux de la linguistique n'ont cessé de nous rappeler que les langues sont vivantes, et que leurs évolutions au fil du temps sont aussi un témoignage de la marche des sociétés... ■

(1) **Eliane Viennot (dir.)**, *L'Académie contre la langue française. Le dossier «féminisation»*, iXe, 2016.

(2) *Ibid.*

(3) **Mattea Battaglia, Gaëlle Dupont et Cédric Pietralunga**, «Écriture inclusive: la position du gouvernement n'est-elle que symbolique?», *Le Monde*, 22 novembre 2017.

(4) **Raphaëlle Rérolle**, «Écriture inclusive: malaise à l'Académie française», *Le Monde*, 13 décembre 2017.

(5) **Marie Duru-Bellat**, *La Tyrannie du genre*, Presses de SciencesPo, 2017.

(6) **Claude Hagège**, «Ce n'est pas la langue qui est sexiste, mais les comportements sociaux», *Le Monde*, 26 décembre 2017.

## QUESTIONS À ELIANE VIENNOT

# « La langue française n'est pas sexiste »

**Éliane Viennot est professeuse de littérature et historienne de la Renaissance. Elle a publié notamment *Non, le masculin ne l'emporte pas sur le féminin ! Petite histoire des résistances de la langue française*, iXe, 2014.**

***Vous prônez un usage « limité mais assumé » de l'écriture inclusive. C'est-à-dire ?***

Je préfère parler d'un langage non sexiste plutôt que d'écriture inclusive, car le problème concerne aussi bien l'oral que l'écrit. Pour moi, la langue française n'est pas sexiste. Je pense simplement qu'il faut recourir à tous les outils dont elle dispose.

Utiliser des mots féminins pour parler des femmes (une ministre, la chancelière, une championne ou une présentatrice), dire plutôt « les agriculteurs et les agricultrices » pour parler d'un groupe mixte, user de l'ordre alphabétique (les candidates et les candidats, les acteurs et les actrices, celles et ceux...).

Mais je suis aussi pour l'usage des mots anciens: ainsi on devrait utiliser le terme d'autrice, qui comme actrice, est issu de la forme latine; ces mots sont correctement formés et ont été utilisés pendant des siècles. Autrice nous paraît incorrect parce que nous ne l'utilisons plus parce que l'Académie et d'autres dictionnaires n'ont pas mentionné son existence ou proscrit son emploi, comme pour d'autres féminins qu'ils estimaient inconvenants. Ce sont les féministes québécoises, voici une trentaine d'années, qui ont mis des « e » à la fin de mots tels qu'auteure, professeuse, etc., pour que les femmes soient nommées par des termes propres. Cela n'a rien de scandaleux, mais ce n'est pas la bonne solution. Si le terme d'autrice choque, c'est simplement parce que nous

n'y sommes pas habitués, de même qu'on le serait si on employait actrices pour désigner les actrices. Ces mots s'insèrent naturellement dans la série des noms féminins formés avec le même suffixe, comme institutrice, lectrice, etc.

***Vous-même, vous vous présentez comme « professeuse » de littérature...***

Oui, depuis que je sais que ce mot est très ancien, je l'utilise et je le promeus. Ces formes ont en outre l'avantage de s'entendre à l'oral ce qui n'est pas le cas du simple « e » mis en fin de mot pour marquer le féminin.

***À quelle époque ces termes féminins ont-ils disparu ?***

Jusqu'au 17<sup>e</sup> siècle, c'était une aberration d'utiliser le masculin pour parler des femmes. Comme d'ailleurs dans toutes les langues romanes (espagnol, italien) puisque c'était déjà le cas en latin. On parlait au Moyen Âge des peintresses et des philosophesses. Le premier s'est d'ailleurs utilisé jusqu'au 19<sup>e</sup> siècle.

Au 17<sup>e</sup> siècle, l'Académie française et certains grammairiens décident d'interdire les formes féminines des métiers prestigieux qui leur semblaient l'apanage des hommes. En fait, on ne devrait pas parler de la féminisation de la langue, mais plutôt de sa démasculinisation. Les choix de l'Académie se sont répandus parce qu'elle était soutenue par l'autorité. Elle a même obtenu que, durant plus d'un



DR

◆  
 Depuis le début  
 du 20<sup>e</sup> siècle,  
 il n'y a plus de  
 spécialiste de la  
 langue à  
 l'Académie.  
 Ni grammairiens  
 ni linguistes  
 ni historiens...  
 ◆

siècle, personne ne puisse publier de dictionnaire en France.

Les mots féminins jugés inconvenants ne figurent toujours pas dans ce dictionnaire. Cependant des évolutions se font au fil du temps. Ainsi, le terme d'ambassadrice figurait dans la première édition (1694) pour désigner les femmes qui exercent cette fonction car Louis XIV en nommait. Dans les éditions suivantes, le mot n'est noté que comme signifiant la femme de l'ambassadeur, alors même que des femmes continuent d'être chargées d'ambassade sous Louis XV.

Aujourd'hui, le dictionnaire de l'Académie est largement concurrencé par d'autres dictionnaires, mais jusqu'au 19<sup>e</sup> siècle, il a exercé un monopole sur la langue.

#### **Et en ce qui concerne la syntaxe, quel est le rôle de l'Académie?**

L'Académie devait, d'après ses statuts, produire quatre ouvrages: outre le dic-

tionnaire, une grammaire, une rhétorique, une poétique. Elle a oublié les deux derniers, et elle n'a publié qu'une grammaire, en 1932, qui a été jugée très médiocre. Depuis le début du 20<sup>e</sup> siècle, il n'y a plus de spécialistes de la langue à l'Académie. Ni grammairiens ni linguistes ni historiens... D'où les erreurs qu'on observe dans les propos qu'elle émet depuis trente ans. Par exemple les confusions entre les mots désignant des animés, qui ont deux formes (voisin/voisine), et ceux qui désignent des inanimés, qui n'en ont qu'une (voiture, train). Elle ne savait pas que sage-femme signifie «*personne compétente pour aider une parturiente*» quand elle a proposé le mot maieuticien pour désigner les hommes entrant dans cette profession. Elle ne semble toujours pas savoir qu'il y a des termes épiciques, c'est-à-dire sans marque de genre (journaliste, élève), etc. Et elle méprise les usages des autres pays francophones. Au Québec, par exemple,

on utilise de plus en plus le mot «*maïresse*», pratique, parce qu'il marque le féminin à l'oral.

#### **Justement, comment fait-on dans les autres pays francophones?**

Les grands pays (Canada, Belgique, Suisse) sont plus en avance que la France en ce qui concerne l'usage des mots féminins, et ils ont adopté les abréviations pour les doubles flexions à l'écrit (candidat-e-s). Le Québec a commencé cette réflexion sur la langue dès les années 1970 et la population a très vite adopté ces pratiques. Il y a eu aussi des lois qui règlent les communications officielles.

La France a aussi réfléchi et légiféré, mais au prix de querelles gigantesques. Nous avons pris du retard, même si nous sommes en train de le rattraper, en raison de la révérence qui existe dans notre pays envers l'Académie française, bien qu'elle n'ait plus aujourd'hui qu'un rôle consultatif – ce que tout le monde ignore.

#### **Est-ce que ces réformes ne vont pas compliquer les règles d'orthographe, déjà si complexes en Français?**

Les personnes qui sont contre ces réformes au nom de la complexité sont en général les mêmes qui veulent conserver la complexité de la langue! Notre orthographe est aujourd'hui l'une des plus compliquées au monde.

Il faudrait sérieusement la réformer, or l'Académie s'y oppose comme une partie des élites intellectuelles. Il faudrait abandonner l'accord du participe passé avec avoir et celui des verbes pronominaux, que personne n'a jamais vraiment maîtrisés, ce que prônent d'ailleurs la plupart des linguistes. En revanche, choisir entre le féminin et le masculin pour accorder est d'une simplicité enfantine. L'accord de majorité tombe sous le sens («*les infirmières et le camion de vivres sont arrivées*») et l'accord de proximité est plus naturel que le masculin obligatoire. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR M.F.



PhotoAlto/Alamy

# Le harcèlement scolaire

**De 3 à 15 ans, près d'un élève sur dix est victime de harcèlement à l'école.  
Qui sont les harceleurs et quelles sont leurs motivations ? Quelles sont  
les conséquences pour les victimes ? Peut-on mettre fin à ces pratiques ?**

HUGO ALBANDEA

## Qu'est-ce que le harcèlement ?

À l'école ou ailleurs, le harcèlement est un sujet de plus en plus commenté. Médias, parents et personnels de l'Éducation nationale s'en inquiètent, à juste titre : environ 10% des élèves, de la maternelle au collège, sont la cible de harcèlement de la part de leurs pairs. Insultes, vol de fournitures, surnoms désagréables et bousculades ne sont pas rares en milieu scolaire, en particulier au collège. Le plus souvent, il s'agit d'attaques verbales : 36% des élèves déclarent y avoir été confrontés, contre 20% pour les agressions physiques. Mais toutes les violences ne relèvent pas du harcèlement. La définition du phénomène a évolué à la lumière des travaux de ces dernières années.

Le ministère français de l'Éducation nationale cite deux critères principaux pour définir le harcèlement : l'agressivité et la répétitivité. Sont considérés comme agressifs les comportements suivants : insultes, menaces, coups, bousculades ou messages injurieux. Aucune durée

minimum n'est mentionnée dans les textes officiels, mais les violences doivent être répétées sur une longue période.

Pour l'institut psychologique de Palo Alto, spécialiste de la prise en charge du harcèlement par la thérapie brève, les critères de l'Éducation nationale ne suffisent pas. Des agressions répétées peuvent relever de violences entre bandes ou de repréailles. Pour qu'il y ait harcèlement, la victime doit être isolée face à ses agresseurs. Des psychologues tels qu'Emmanuelle Piquet, auteure de l'ouvrage *Le Harcèlement scolaire en 100 questions*, parlent d'« escalade complémentaire » : la violence dans la relation augmente à mesure que le harcelé cède le pouvoir au harceleur. La victime est en effet sous l'emprise de son agresseur, incapable de répliquer, ce qui pousse ce dernier à continuer. Plus que la teneur des attaques, c'est la souffrance de la victime qui est retenue comme principal critère du harcèlement.

Le harcèlement débute souvent par la stigmatisation de l'apparence physique d'un élève, ou par son appartenance à un groupe social particulier. La passivité de la victime au moment des agressions donne le signal aux harceleurs. Les attaques vont se répéter de nombreuses fois. Des escalades complémentaires ont été observées dès 2 ans, en crèche ou en garderie. E. Piquet remarque que « certains enfants se font continuellement prendre leurs jouets ou leur place au toboggan sans autres stratégies de défense que de pleurer ».

Le bilan dressé par Éric Debarbieux dans *L'École face à la violence*, en 2016, montre que 6% des cas de harcèlement sont sévères voire très sévères (multiples agressions tous les jours). Il s'agit d'élèves qui font face à des attaques physiques ou à des invectives, mais aussi d'enfants ignorés par des classes entières. Car la mise à l'écart, le fait d'être considéré comme impopulaire sans que quiconque nous adresse la parole peut aussi constituer un cas de harcèlement. ■

## Un phénomène qui progresse ?

La notion de harcèlement scolaire (« school bullying ») est relativement récente. Elle a été forgée en 1973 par le psychologue Dan Olweus, qui enquêtait alors dans des établissements scolaires suédois, et il a fallu attendre les années 2000 pour qu'elle se diffuse dans les pays francophones. Faut-il conclure que le climat scolaire s'est dégradé ? Ce n'est pas certain. Le milieu scolaire n'a en fait jamais été un sanctuaire exempt de violence. Dès les années 1950, devant les établissements, dans les cours de récréation et même en classe, les agressions entre élèves ne sont pas rares. Mais les faits suscitent aujourd'hui de plus en plus d'intérêt. L'école n'est plus perçue comme un simple lieu de socialisation, elle jouerait un rôle dans le développement des comportements violents. La popularisation de cer-

tains produits culturels (jeux vidéo, dessins animés, sites Internet) a posé la question d'une « culture de la violence » chez les enfants. Les conséquences du harcèlement, relayées dans les médias, ont alerté l'opinion : décrochage scolaire, suicides...

En France, la première étude de victimisation date de 1996. Le sociologue É. Debarbieux, qui la dirige, met en avant le ressenti des individus comme l'un des premiers critères de harcèlement. Les résultats montrent une faible proportion de violences graves (racket ou port d'armes), accompagnées d'un lot important de « microviolences », ces petites agressions du quotidien telles que le vol de fournitures, la mise à l'écart ou les surnoms désagréables. Souvent cumulées sur un même élève, ces violences sont majoritairement verbales.

L'Éducation nationale se saisit de la question à partir de 2011 et crée l'Observatoire national de la violence à l'école, avec à sa tête É. Debarbieux. Dans la foulée, une enquête est lancée dans près de 300 collèges. Avant cette date, il n'est pas possible d'avoir des chiffres fiables sur les faits de harcèlement. S'il y a fort à parier que le harcèlement existe depuis très longtemps dans les écoles, personne n'est en mesure d'annoncer une évolution significative des chiffres. ■

### Sources

- **Aggression in the Schools. Bullies and whipping boys**  
Dan Olweus, Hemisphere, 1978.
- **Histoires vraies de violences à l'école**  
Francis Lec et Claude Lelièvre, Fayard, 2007.
- **Les Violences à l'école**  
Cécile Carra et Daniel Faggianielli, Puf, coll. « Que sais-je ? », 2011.



PhotoAlto/Alamy

## Quels sont ses effets sur les élèves ?

Souvent, la victime préfère taire ce qu'elle vit, pour ne pas faire de peine aux adultes ou par peur qu'ils interviennent et aggravent la situation. Parents et professionnels de l'éducation peuvent être alertés par quelques symptômes : changements de comportement brutaux, somatisation le dimanche soir ou à la veille de la rentrée, chute des notes... Sur le plan émotionnel, la fréquence des agressions détermine l'ampleur des difficultés des victimes. Plus les intimidations sont fréquentes et violentes, plus l'enfant est envahi par des pensées négatives, en particulier vis-à-vis de lui-même (baisse de l'estime de soi). Les rapports aux pairs ou aux frères et sœurs peuvent aussi devenir plus agressifs, avec des épisodes de crise. Cette spirale négative détourne souvent des apprentissages scolaires. La chute des notes n'est pas toujours remarquée, car, comme l'explique la psychologue E. Piquet, « certains enfants qui se font traiter d'intellos préfèrent perdre quelques points de moyenne, pour que le harcèlement cesse. »

À plus long terme, les effets peuvent devenir dévastateurs. « Le stress causé par la victimisation et le harcèlement peut être un stress cumulatif, et par là même bien difficile à prendre en charge tant il s'installe profondément dans la structuration psychologique des sujets », note É. Debarbieux. Cela peut donner lieu à des dépressions, voire à des pensées suicidaires, même si les passages à l'acte restent très rares. Le harcèlement change également l'image que les élèves ont de l'école : les victimes la perçoivent très négativement, ils connaissent un taux d'absentéisme et de décrochage beaucoup plus élevés que les autres. Les enfants témoins sont eux aussi affectés, ils montrent notamment une plus grande méfiance à l'égard des enseignants, perçus comme incapables de les protéger des harceleurs. Les effets à long terme touchent même les agresseurs, qui ont plus de chances de se retrouver au chômage ou dans des emplois mal payés. Une recherche menée sur des individus suivis de 8 à 48 ans a montré que les harceleurs ont plus souvent une vie marquée par la délinquance, la violence et l'échec

personnel. « Les maltraitants chroniques semblent avoir plus de difficultés à développer des relations humaines positives une fois adultes », remarque É. Debarbieux.

Enfin, phénomène bien plus rare, le harcèlement a été identifié comme l'une des principales motivations des « tueurs de masse » dans les écoles. Entre 1992 et 2012, Jean-Marc van Meenen recense 66 cas de tueries au niveau mondial. La moitié des auteurs sont victimes de harcèlement scolaire. Et si les États-Unis sont le pays le plus concerné, la France a aussi été confrontée à ce phénomène : en 2008, au collège de Meyzieu, dans le Rhône, un jeune avait poignardé trois de ses camarades de classe qui le battaient et le raillaient régulièrement. ■

### Sources

- « Effectiveness of school-based programs to reduce bullying. A systematic and meta-analytic review »

Maria Ttofi et David Farrington, *Journal of Experimental Criminology*, vol. VII, n° 1, mars 2011.

- « Sécurité publique et violence scolaire »

Jean-Marc van Meenen, in Éric Debarbieux (dir.), *L'École face à la violence*, Armand Colin, 2016.

## Des professeurs parmi les victimes

Il arrive qu'un enseignant soit harcelé par des élèves, voire par une classe entière, sous l'impulsion de quelques *leaders*. À la difficulté de faire cours s'ajoute la culpabilité du prof qui ne saurait pas tenir sa classe ou qui aurait des problèmes d'autorité.

Un certain nombre de jeux de collégiens ont pour objectif de «faire craquer» les enseignants. Par exemple, le jeu du bourdon consiste à bourdonner tous en chœur, sans ouvrir la bouche, pour produire un son oppressant. Impossible pour l'enseignant de déterminer l'origine du bruit. À la moindre remarque de l'adulte, les enfants défendent leur camarade accusé et la cacophonie repart de plus belle.

Les cas d'enseignants harcelés se retrouvent plus souvent dans les établissements situés en zones urbaines sensibles (zus) : 54% des professionnels qui travaillent dans ces zones déclarent recevoir des insultes ou être bousculés, contre 25% dans les zones favorisées. Les violences répétées peuvent aller jusqu'à des atteintes physiques ou des menaces de mort.

Le manque d'expérience des enseignants ne semble pas être un facteur aggravant, puisque les professeurs de 50 à 60 ans sont les plus représentés parmi les victimes de violences. ■

### Sources

- «Enquête de victimation et climat scolaire auprès des personnels du second degré»  
Éric Debarbieux, Kamel Hamchaoui et Benjamin Moignard, Observatoire international de la violence à l'école, 2013.

## Agresseurs et agressés, quels profils ?

Le profil du harceleur est-il celui du mauvais élève, assis dans le fond de la classe, costaud et sûr de lui ? Le portrait-robot du harcelé correspond-il au petit «intello» à lunettes qui fait deux têtes de moins que ses camarades ? La réalité est plus complexe. Le harceleur veut souvent retrouver ou acquérir de la popularité en montrant son pouvoir sur le harcelé (*encadré p. 26*). Les agresseurs évoquent aussi parfois un moyen de tromper l'ennui et de s'amuser. Ils montrent une certaine assurance devant leurs pairs et sont en général plus forts physiquement. Affables, doués d'une bonne répartie, ils sont pour la plupart à l'aise dans les rapports sociaux. Divers chercheurs ont tenté de dresser un profil type des harceleurs et des harcelés. Par exemple, du point de vue des criminologues, la théorie du *self-control* suggère que les jeunes avec un faible contrôle de soi, une faible empathie et une forte impulsivité sont plus souvent auteurs de harcèlement.

Il serait malgré tout hasardeux de se contenter d'un tel profilage pour comprendre bourreaux et victimes. «*La recherche montre que les comportements de harcèlement sont plus des comportements d'opportunité à l'école que liés au self-control des individus*», écrit É. Debarbieux. En effet, le déclenchement du harcèlement se joue en un instant, celui où la victime se trouve démunie face à une attaque verbale ou physique d'un pair. C'est ce moment de vulnérabilité qui compte, bien plus que le profil des enfants. Si les facteurs sociaux tels que le niveau de vie, l'environnement urbain ou la violence au sein du foyer influent sur la probabilité d'être impliqué dans des faits de harcèlement, ils ne sont pas déterminants. N'importe quelle différence (trop petit, trop grand, trop riche, trop pauvre, etc.) peut servir de prétexte pour exercer une pression, et il n'existe aucun enfant assez «normal»

pour y échapper. Des harceleurs qui s'associent finissent presque toujours par trouver une cible.

Certains groupes sont toutefois plus exposés que les autres. En primaire, 6% des élèves déclarent avoir été victimes de harcèlement, alors qu'au collège ce chiffre dépasse les 10%. Au lycée, la proportion d'élèves harcelés baisse nettement : 1% en filière générale, 3% en filière professionnelle. Les filles et les garçons ne sont pas logés à la même enseigne au regard des statistiques, puisque 8% des garçons se déclarent victimes de harcèlement, contre 4% des filles. Selon le sexe, les violences subies ne sont d'ailleurs pas les mêmes : les garçons sont plus impliqués dans des brimades physiques ou des jeux dangereux, tandis que les filles se voient plus souvent confrontées à des rumeurs, des médisances et à un isolement social. Comme le notent les chercheuses Johanna Dagorn et Stéphanie Rubi, ces différences sont avant tout le reflet d'une socialisation différente selon le sexe, les garçons étant confortés dans les affrontements corporels, ce qui est moins le cas des filles. ■

### Sources

- «**School bullying, low self-control, and opportunity**»  
Byongook Moon et Leanne Alarid, *Journal of Interpersonal Violence*, vol. XXX, n° 5, mars 2015.
- «**Causes of school bullying**»  
Byongook Moon, Hye Hwang et John McCluskey, *Crime and delinquency*, vol. LVII, n° 6, novembre 2011.
- «**Genre et violences à l'école : défaire les stéréotypes sexués à l'école**»  
Johanna Dagorn et Stéphanie Rubi, in Éric Debarbieux (dir.), *L'École face à la violence*, Armand Colin, 2016.

## Le cyberharcèlement, prolongement du harcèlement scolaire ?

Les attaques sur Internet ne naissent pas hors-sol, elles sont la continuité de ce qu'il se passe à l'école ou au collège. « *Contrairement à ce qui est souvent affirmé, la cyberviolence est une violence*

*de proximité* », révèle la chercheuse en sciences de l'éducation Catherine Blaya. Les études sur le sujet montrent que malgré l'éducation aux risques d'Internet, les pratiques des jeunes en matière de cyberviolence changent peu et restent très liées à la « vraie vie ».

Le développement des réseaux tels que Facebook, Instagram ou Snapchat et de leurs applications sur *smartphone* permettent aux enfants de « *s'ouvrir au monde sans passer par les adultes* », explique C. Blaya. Ils donnent lieu à de nouvelles pratiques de harcèlement telles que le *flood* (inonder de messages inutiles), le *doxing* (diffuser largement des informations per-

sonnelles), le *happy-slapping* (filmer une agression physique), le *hoax* (répandre de fausses informations) ou le *revenge porn* (diffuser des photos et vidéos de nu). On retrouve les trois caractéristiques du harcèlement qui sont l'agressivité, la répétition et le déséquilibre de la relation. S'ajoute à cela le facteur de la dissémination de l'information. Les insultes ou les photos compromettantes circulent 24 heures/24 et 7 j/7, parfois de façon incontrôlable, y compris pour les agresseurs qui peuvent être dépassés par la portée de leur acte. Le harcèlement devient d'autant plus difficile à supporter que la victime y est confrontée en permanence, même chez elle, et non plus seulement à l'école. ■

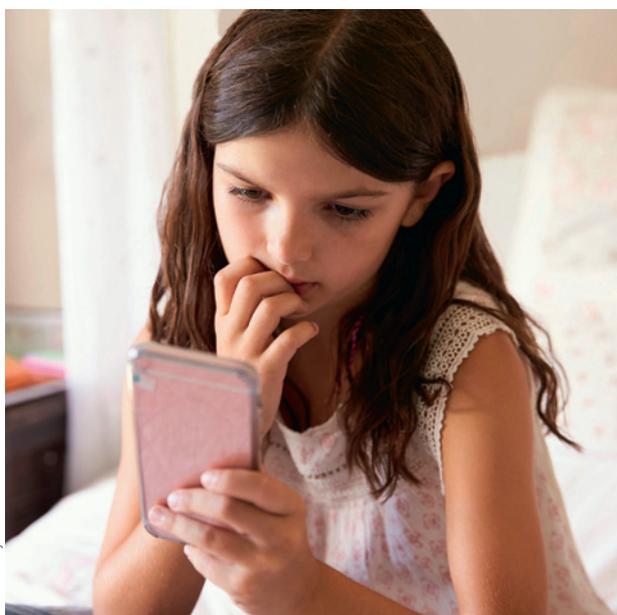
### Sources

#### « Cyberviolence : état de la question »

Catherine Blaya, in Éric Debarbieux (dir.), *L'École face à la violence*, Armand Colin, 2016.

#### « The perceptions of adolescents about cyberbullying and cybervictimization »

Adem Peker, *Gaziantep Journal of Social Science*, vol. XI, n° 3, 2012.



MBV/Alamy

### Des harceleurs en quête de popularité

Les études des psychologues indiquent que le harceleur n'est pas uniquement motivé par la volonté de nuire. Ce dernier cherche aussi à construire sa réputation : il veut se faire voir et respecter des autres, quitte à passer pour un tyran. En montrant son pouvoir sur ceux qu'il harcèle, il pense devenir populaire, voire séduisant auprès de ses camarades de classe. C'est pourquoi faire la leçon à un enfant harceleur en lui rappelant qu'il fait souffrir son camarade ne le fera presque jamais changer d'attitude. La morale et la

compassion semblent être sorties des radars, en particulier entre 9 et 18 ans. Psychologue spécialiste du suivi des enfants harcelés, Emmanuelle Piquet l'explique ainsi : « *La quête de popularité est devenue, dans les générations actuelles d'écoliers et de collégiens, une priorité relevant presque de la survie psychique.* » Alors que l'adolescence est marquée par la construction d'une vie sociale hors du foyer familial, les jeunes valorisent la réputation plus que toute autre chose. La morale, en particulier celle des adultes, leur échappe à cause

du développement cognitif propre à leur âge. D'ailleurs, cette préoccupation pour la réputation des enfants se retrouve aussi chez les parents. « *Ils scrutent l'enfant et ses interactions avec ses congénères beaucoup plus que les parents des générations antérieures, si bien qu'ils peuvent créer sans le vouloir une inquiétude sur ses propres capacités à se faire aimer, à s'intégrer* », observe E. Piquet. ■

### Source

« Le Harcèlement scolaire en 100 questions »  
Emmanuelle Piquet, Tallandier, 2017.

## Comment aider les victimes ?

Remédier aux situations de harcèlement scolaire n'est pas une mince affaire pour les adultes : seuls 14% des victimes sont satisfaites de la manière dont leur problème a été réglé. Deux collégiens harcelés sur trois règlent leur problème par eux-mêmes, en se défendant ou en se vengeant. Un recours judiciaire est possible. Il peut conduire à des amendes ou de la prison à partir de 13 ans en cas de coups, de provocation au suicide ou de violation de la vie privée. Les victimes peuvent porter plainte jusqu'à l'âge de 38 ans. Les enseignants et personnels éducatifs peuvent même être poursuivis pour non-assistance à personne en danger. Malgré tout, la méthode répressive se révèle le plus souvent inefficace. De nombreuses recherches conduites entre 1980 et 2015 ont amené l'Association américaine de psychologie (APA) à conclure que les sanctions administratives et les exclusions (temporaires et définitives)

ne réduisent pas le harcèlement. Pire, elles sont sources de nouvelles perturbations (représailles, etc.), de décrochage scolaire et de délinquance chez les agresseurs.

« *Ce qui paraît essentiel au niveau des actions à mener contre la violence et le harcèlement est de se concentrer beaucoup plus sur les témoins que sur les agresseurs* », estime É. Debarbieux. C'est ce qu'a fait un pays comme la Finlande. Après deux attaques meurtrières dans des écoles commises par des enfants harcelés, les Finlandais ont fait de la lutte contre le harcèlement une priorité. Le but était d'accroître la capacité des élèves à y faire face et de pousser la majorité silencieuse à sortir de la passivité. Ce programme a fait baisser de plus de 50% les cas de harcèlement, selon les enquêtes. Il propose de développer l'empathie de tous les élèves et de former régulièrement les enseignants, pour les aider à détecter et prévenir le harcèlement. Par exemple,

analyser régulièrement les conflits entre élèves au sein de la classe en leur donnant la parole permet d'enrayer les agressions. Les professeurs peuvent également suivre des programmes d'amélioration des relations avec les élèves, comme c'est le cas aux États-Unis avec le Positive Behavior Interventions and Supports (Interventions pour les comportements positifs et accompagnement). Les études montrent que le recours à l'adulte n'est pas la solution la plus efficace : l'enfant har-

celé est perçu comme incapable de se défendre par lui-même et le harceleur trouve un moyen de continuer malgré la répression. Ces résultats contreviennent aux aspirations des parents, souvent tentés d'intervenir ou de faire appel aux personnels éducatifs.

Il reste deux issues : travailler avec le harceleur ou avec le harcelé. Dans le premier cas, la méthode Pikas permet de mettre un terme à 70% des situations de harcèlement déclarées par les victimes. Mise au point par Jean-Pierre Bellon, professeur spécialiste du harcèlement scolaire, le but est de prendre à part les enfants harceleurs sans les accuser ni leur faire la morale. Lors d'entretiens individuels récurrents, l'adulte tente de leur faire prendre conscience des conséquences de leurs actes, toujours dans un climat calme et serein. La seconde option est de rééduquer les enfants harcelés pour qu'ils adoptent une position différente dans la relation. Pratiquée par le réseau Orfeee, spécialiste du mieux-être à l'école, et par les psychologues de l'institut Palo Alto, cette méthode repose sur la prise de confiance de la victime, pour qu'elle trouve le courage de répliquer à ses agresseurs, par exemple sur le ton de l'humour et de l'autodérision. « *Il faut user d'une riposte qui souligne le ridicule de l'attitude du harceleur*, développe la psychologue E. Piquet. *Il est indispensable que l'enfant s'y entraîne (...) pour que la réplique puisse fuser tout naturellement le lendemain.* » Le seul fait de pouvoir tenir tête à l'agresseur permet de commencer à désamorcer la dynamique du harcèlement moral. ■

### Sources

- « **Are zero tolerance policies effect in schools? An evidentiary review and recommendations** » American Psychological Association, *American psychologist*, vol. LXIII, n° 9, 2008.
- « **Perturbations et violences à l'école** » Cécile Carra et Françoise Sicot, *Déviance et société*, vol. XX, n° 1, 1996.
- **Prévenir le harcèlement à l'école** Jean-Pierre Bellon et Bertrand Gardette, Fabert, 2012.



DOSSIER

# Vingt ans après **Bourdieu,** où en est la sociologie française ?

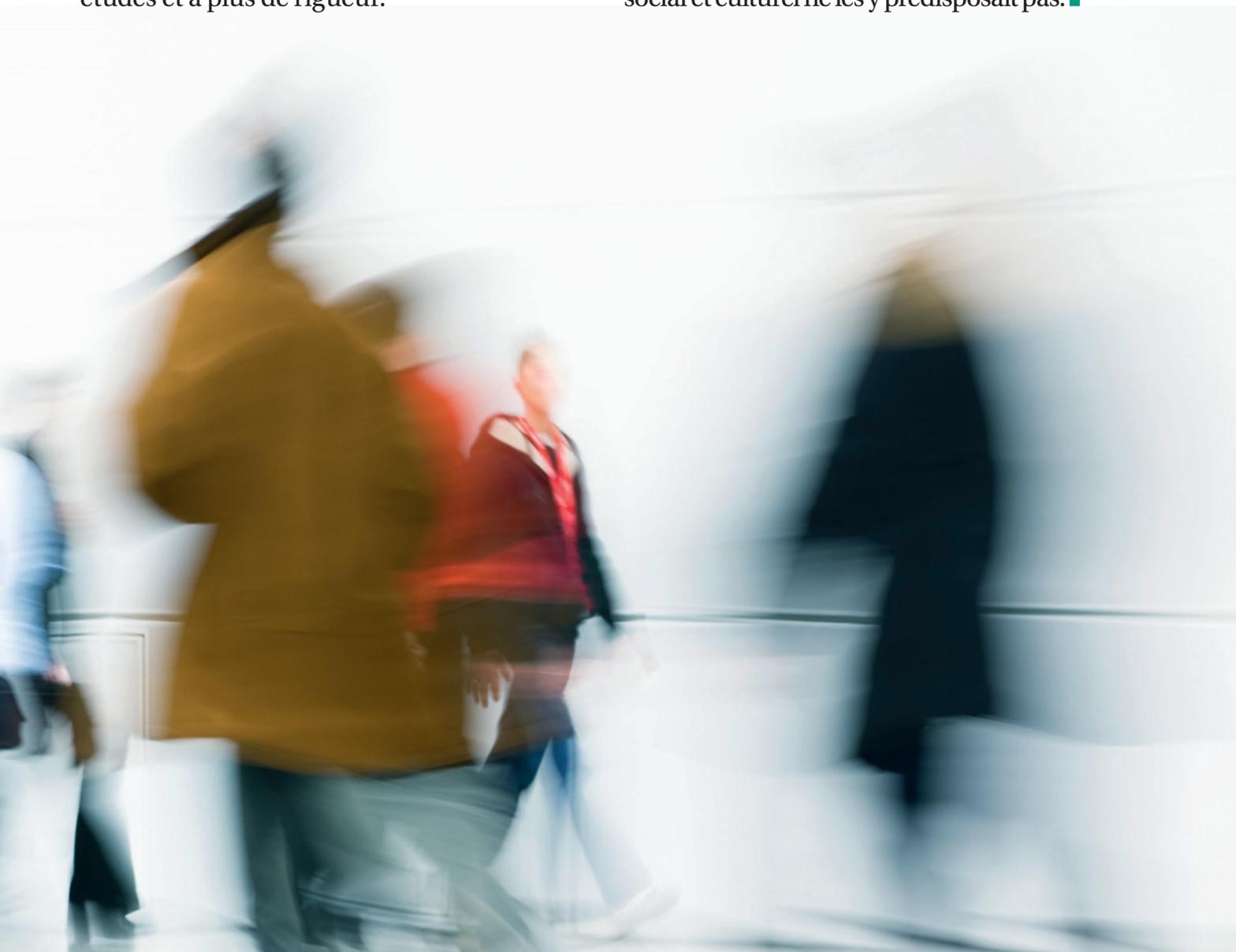
Dossier coordonné par Maud Navarre



**D**urant l'hiver 2017, le petit monde de la sociologie française a été agité par la sortie d'un livre polémique (*Le Danger sociologique*, Gérald Bronner et Étienne Géhin) qui s'en prenait aux tenants de « l'approche critique » accusée de défendre une vision déterministe (« *c'est la faute à la société* »), de faire de la sociologie un « sport de combat » et d'asservir la discipline à des causes plus idéologiques que scientifique. L'attaque a créé un petit électrochoc. Les accusés se sont défendus vigoureusement, chaque camp renvoyant l'autre à ses chères études et à plus de rigueur.

Mais cette querelle, à vrai dire presque aussi vieille que la discipline, ne rend pas justice à une discipline qui, au-delà des remous de surface, connaît aussi de vrais renouvellements.

Dans ce dossier, nous avons voulu mettre le projecteur sur ceux qui défrichent de nouveaux terrains – de la classe de maternelle au bloc opératoire – ou ceux qui s'attachent à dépasser l'opposition traditionnelle entre l'acteur et le système, l'individu et le milieu, pour tenter de penser des phénomènes aussi complexes et intrigants que l'engagement de jeunes dans des actions terroristes ou les raisons qui font que certains réussissent à l'école alors que leur milieu social et culturel ne les y prédisposait pas. ■



# Bourdieu et après ?

Qu'est devenue la sociologie depuis les héros qui l'ont marquée dans les années 1970, tels Bourdieu, Boudon, Crozier ou Touraine ? Le courant critique inspiré de Bourdieu domine aujourd'hui, mais cette approche coexiste aujourd'hui avec d'autres, ce qui entretient une forme d'éclectisme et suscite aussi des controverses.

**JEAN-LOUIS FABIANI**

Sociologue, professeur à l'université d'Europe centrale à Budapest, il est l'auteur, entre autres, de *Pierre Bourdieu. Un structuralisme héroïque*, Seuil, 2016, et de *La Sociologie comme elle s'écrit. De Bourdieu à Latour*, EHESS, 2015.

La sociologie n'a jamais été une discipline unifiée par un paradigme dominant. Elle a longtemps attiré des individus aux trajectoires hétérogènes et aux objectifs peu compatibles entre eux : dans les années 1960, Edgar Morin et Pierre Bourdieu ne semblaient pas exercer le même métier. Par rapport à d'autres pays, la discipline a mis beaucoup de temps à se professionnaliser et à s'institutionnaliser. Pour autant, les sociologues de métier ne bénéficient d'aucun monopole : certains peuvent se réclamer de ce savoir sans le pratiquer et avoir les honneurs des médias, tout en se référant à l'œuvre de Bourdieu. C'est loin des feux de la rampe qu'il faut chercher la sociologie telle qu'elle se fait.

Il n'est d'autre critère distinctif de la sociologie que celui de l'enquête : que nul n'entre ici s'il n'est pas chercheur empirique, pourrait-elle inscrire à son fronton. Il n'existe pas de théorie pure du social.

## Des recherches très internationalisées

Parler de sociologie française est devenu de plus en plus difficile : les recherches sont aujourd'hui très largement internationalisées. D'un côté, les schèmes analytiques, les stratégies de collecte des données et les techniques qui sont utilisées pour leur analyse ne présentent plus de caractère national. Les meilleurs des jeunes sociologues français ont souvent fait une partie de leur formation aux États-Unis : c'est le cas d'Angèle Christin, d'Étienne Ollion ou de Mathieu Hauchecorne, par exemple. Une grande majorité revient exercer ses talents en France. Ces chercheurs ont peu de choses à faire des querelles du passé. À quelques exceptions près, l'idée d'une sociologie nationale appartient à un âge révolu. Si on avait demandé à un sociologue



Pierre Bourdieu lors d'une manifestation contre le chômage à l'ENS-Paris en janvier 1998.

dans les années 1970 comment décrire la discipline en France, une sorte de carré magique se serait imposée, autour de quatre figures tutélaires : Raymond Boudon, Pierre Bourdieu, Michel Crozier, Alain Touraine. C'était faire peu de cas de l'ensemble de la production, car tous les centres de recherche n'étaient pas inféodés à un « patron », et une majorité de chercheurs ne se seraient pas reconnus dans une telle quadripartition. Il est vrai que notre discipline préfère se référer à ce que Randall Collins nomme « *tradition orientée par des héros* » (1). Or, il semble au contraire que de plus en plus, l'activité sociologique se rapproche de ce qu'il appelle des « tra-



Yann Lafronche/Gamma

*ditions anonymes*» orientées par des questions ou des grilles d'analyse, pouvant fédérer des chercheurs de sensibilité différente. Aujourd'hui, si l'on s'arrête à la surface des choses, on constatera que sur les quatre héros d'il y a quarante ans, seul P. Bourdieu a conservé ce statut. Les autres inspirent nettement moins de recherche. L'hégémonie de l'auteur de *La Distinction* est un fait incontestable. Jusqu'à son élection au Collège de France en 1981, P. Bourdieu est resté relativement marginal dans l'institution. Aujourd'hui, ses héritiers sont en position dominante : ils ont su utiliser à plein les instruments de reproduction du corps à leur disposition, notam-

ment la commission 36 (Normes et règles, puis Sociologie et sciences du droit) du CNRS. La sociologie inspirée par P. Bourdieu domine à ce jour dans

◆  
**Pour l'essentiel,**  
**les sociologues tendent**  
**à dépasser**  
**les querelles de méthode**  
**du passé.**  
 ◆

les trois Écoles normales supérieures (Paris, Cachan et Lyon). Le CNRS et les universités sont majoritairement peuplés par des sociologues qui se reconnaissent plus ou moins précisément dans cette forme d'inspiration sociologique. Ses représentants occupent par ailleurs des positions clés dans les revues de référence et parmi certains éditeurs de collections en sciences sociales. Bernard Lahire, le plus productif des sociologues français, s'inscrit dans cette tradition « dispositionnaliste » qui fait des actions sociales l'expression de dispositions durables acquises au cours de la socialisation (2). Dès lors, la sociologie inspirée par l'individualisme méthodologique et ▶

## LE REGARD DE PIERRE-MICHEL MENGER

### La sociologie responsable de sa crise ?



La sociologie cultive le diagnostic de sa crise, de ses dérives et des pathologies de son pluralisme. Quelques jalons

récents suffiront. (...) En 2011, Raymond Boudon recueille les réponses d'un ensemble de chercheurs français et étrangers à cinq questions sur l'état et la vocation de la sociologie : sur sa scientificité et les modalités de son pluralisme, mais aussi sur son pouvoir d'expertise et sur la part que peut prendre la production idéologique ("La sociologie : science ou discipline ?", *Commentaire*, n° 4, 2011). La périodisation proposée au vu des réponses est simple : les années 1945-1965 sont celles de l'idéal de la sociologie faite science, les deux décennies suivantes celles de la poussée relativiste, avant que le nombre des sociologues, les spécialisations, les luttes théoriques et l'intensification des interventions hors du monde académique fassent prévaloir l'argument d'une "irréductible diversité".

(...) Le faible degré de consensus est-il inhérent aux sciences sociales ? Dans les regards croisés que portent sociologues et économistes sur la discipline de l'autre, tels qu'ils nous sont restitués, par exemple, dans un livre composé par Richard Swedberg à partir d'entretiens (*Economics and Sociology*, 1990), l'économie apparaît comme une science largement unifiée autour d'un corps de postulats et d'hypothèses de base, ceux de la théorie néoclassique. Aussi radicales que soient les critiques internes contre les limites de celle-ci et les évolutions qui s'ensuivent, la conviction demeure dominante dans la communauté des économistes qu'il n'y a pas d'alternative crédible. La sociologie apparaît à l'inverse plus fragmentée, sous l'influence d'une concurrence entre les paradigmes candidats à la prééminence, l'individualisme méthodologique n'ayant pas joué en sociologie, et de loin, le rôle pivot qu'il a pu avoir en économie.

(...) Il est frappant de constater que des économistes ont pris la position d'ingénieurs du social, en économie de l'éducation, du développement, de la santé ou du travail, notamment en recourant à l'expérimentation (voir, par exemple, les travaux d'Heckman, de Duflo, de Kramarz et de leurs équipes). Et ils en obtiennent une visibilité et une influence publiques élevées. ■

Source : Revue *Le Débat*, n° 197, 2017/5.



Collège de France

Sociologue spécialiste des mondes de l'art et de la création, il a publié, entre autres, *Être artiste. Œuvrer dans l'incertitude*, *Al Dante*, 2012.

► L'approche compréhensive de Max Weber, fondée sur l'intentionnalité de l'acteur, comme celle de R. Boudon, ne trouve plus en France de conditions favorables. Le livre de Gérald Bronner et Étienne Géhin, *Le Danger sociologique* (2017), au-delà de sa dimension purement polémique, est un manifeste pour ce genre de sociologie. Les deux sociologues y ressuscitent le clivage ancien entre d'un côté une sociologie déterministe attachée à identifier les influences du social sur les comportements individuels et, de l'autre, une sociologie de l'action, tournée vers le libre arbitre des acteurs. En réactivant cette vieille opposition, on pourrait fournir sans trop se fatiguer un tableau synoptique de la sociologie française. Les choses ne sont pas aussi simples, heureusement. Pour l'essentiel, les sociologues tendent à dépasser les querelles de méthode du passé. Très peu refuseraient aux individus la capacité d'agir en fonction de buts dans des environnements caractérisés par un degré élevé d'incertitude. C'est un historien marxiste hétérodoxe, Edward P. Thompson (3), qui a remis à l'ordre du jour la notion d'*agency*, traduite par agentivité mais qui recouvre la capacité de concevoir, d'évaluer et d'agir dans des conditions historiques qui orientent évidemment l'action.

### La multiplication des petites niches

Depuis une quarantaine d'années, la sociologie française ressemble de plus en plus à la sociologie internationale.

1) Elle s'est fragmentée en une série de sous-spécialités articulées sur des objets. La multiplication de petites niches (les études sur des objets particuliers, les « *studies* », dont l'extension ne semble pas avoir de limites) a caractérisé la période : il suffit qu'un petit groupe se constitue et fasse valoir ses droits pour qu'une nouvelle section soit ajoutée à la liste toujours plus longue des thèmes abordés par les grandes associations professionnelles.

2) Elle a été marquée par l'ouverture



Guillaume Clément

Professeur de sociologie à l'université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines, il a publié, entre autres, *Les 300 Mots de la sociologie*, Dunod, 2014, ou, avec Christophe Gaubert et Marie-Pierre Pouly, *Manuel visuel de sociologie*, Dunod, 2013.

## La sociologie, science de l'enquête à l'heure de la globalisation



Parfois spécialisée, la sociologie peut aussi proposer des analyses plus globales. Par exemple, les instituts de statistique

élaborent une nomenclature des groupes socioprofessionnels à l'échelle européenne. L'étude de la stratification est longtemps restée cantonnée à la société française. La nomenclature des catégories socioprofessionnelles de l'Insee, rénovée en 1982 puis en 2003, a été l'un des outils majeurs de l'exploitation de larges données d'enquêtes. Elle a sous-tendu les travaux des principaux sociologues français, comme Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, Raymond Boudon, ou encore Christian Baudelot et Roger Establet. Dans les années 1980, les travaux d'Alain Desrosières, Laurent Thévenot ou encore Luc Boltanski ont développé une approche réflexive et critique de la nomenclature. À partir des

années 2000, l'Union européenne a commencé à se préoccuper de l'utilisation de catégories socioprofessionnelles dans le contexte du processus d'intégration économique. Les chercheurs ont été associés à l'élaboration d'une nomenclature socioéconomique européenne. Leurs travaux ont contribué à un renouvellement encore peu visible de la recherche sociologique sur les groupes sociaux et les inégalités à l'échelle européenne. On le voit notamment avec le livre de Cédric Hugrée, Étienne Penissat et Alexis Spire, *Les Classes sociales en Europe* (2017) ou encore du numéro "Des classes sociales européennes ?" de la revue *Les Actes de la recherche en sciences sociales* (n° 219, 2017). Le continent européen, qui ne regroupe qu'environ 7% de la population mondiale, reste l'un des centres de l'économie globale, avec de très hauts niveaux moyens de richesse, de qualification.» ■

à des formes d'investigation dont la discipline s'était détachée depuis sa fondation. La plupart des courants critiques ou radicaux en sociologie s'inspirent, le plus souvent directement, de problématiques apparues ailleurs que dans la discipline. L'œuvre de Michel Foucault est aujourd'hui exemplaire de ce réinvestissement par les sociologues d'une œuvre centrée sur la critique des formes de domination. Dans cette brèche se sont engouffrés le féminisme radical et l'anticolonialisme postcolonial. La sociologie a été caractérisée par la victoire sans partage de la «sociologie critique». L'Association américaine de sociologie est présidée tour à tour par

des marxistes, des féministes et des représentants de minorités. Dans ce contexte, la sociologie française est de plus en plus caractérisée par l'association de l'orientation critique et de l'éclectisme méthodologique. La sociologie de la culture reste une spécialité de la France très reconnue à l'étranger, comme en témoignent les travaux de Nathalie Heinich, de Gisèle Sapiro, de Laurent Jeanpierre, de Philippe Coulangeon, de Christine Détrez et de Stéphane Dorin parmi d'autres. Pourtant, c'est du côté de la sociologie économique que les choses ont le plus évolué au cours des années récentes. La spécialité avait été relativement négligée

en France. Par exemple, Michel Grossetti s'est particulièrement intéressé aux réseaux d'entreprises; Philippe Steiner consacre son investigation aux marchés et à l'économie du don; Olivier Godechot s'intéresse particulièrement aux rationalités à l'œuvre dans les salles de marché et des mécanismes de rémunération dans le secteur de l'industrie financière (4). Enfin, Pierre-Michel Menger, professeur au Collège de France, analyse les formes de décisions dans un monde incertain dans son ouvrage majeur, *Le Travail créateur* (5). Comment la sociologie doit-elle traiter l'incertitude qui règle les ajustements interindividuels? Telle est la tâche assignée à une science sociale innovante. ►

## LE REGARD DE MICHEL WIEVIORKA



Sociologue, directeur d'études à l'EHESS, il a publié, entre autres, *Retour au sens : pour en finir avec le déclinisme*, Robert Laffont, 2015.

### Dépasser la spécialisation



Dans les années 1960-1970, les sciences humaines et sociales françaises rayonnaient, faisant de notre pays le cœur d'une vie intellectuelle planétaire. (...) La pensée, le plus souvent, circulait bien au-delà des universités ou des institutions de recherche ; les chercheurs – encore peu nombreux – savaient monter en généralité à partir de leurs compétences particulières. Ils se lisaient les uns les autres même si leurs spécialités étaient éloignées. (...) Ne construisons pas un mythe, ne faisons pas de cette époque un âge d'or. Il régnait souvent aussi des idéologies sans nuance et l'articulation avec la politique pouvait déboucher sur des appels à la violence, voire sur la tentation terroriste. Et reconnaissons que la période actuelle donne une tout autre image que celle de sciences humaines et sociales françaises flamboyantes, centrales à l'échelle de la planète, apportant leurs catégories et leurs références aux chercheurs qui, de plus en plus nombreux, font vivre ces disciplines de par le monde. Notons aussi, au passage, que les eaux se sont à bien des égards séparées entre

l'univers de la recherche en sciences humaines et sociales et celui de l'action politique.

Les chercheurs, les enseignants et les étudiants en SHS, en France comme dans bien d'autres pays, sont beaucoup plus nombreux qu'il y a un demi-siècle. Ils sont souvent bien formés. Ils participent à des réseaux internationaux. Pourtant, de façon générale, ou bien ils répugnent à monter en généralité, à s'éloigner de leur spécialité, à échanger au niveau où ils pourraient rencontrer des acteurs politiques, ou bien ils s'enferment dans des postures hypercritiques, dominées par le soupçon et la dénonciation, ou bien encore ils se muent en experts, en consultants apportant des compétences, mais sans produire de connaissances, sans recherche. À l'étranger, dès que l'on s'éloigne de milieux spécialisés, on ne connaît plus autant qu'avant de très grandes figures françaises des sciences humaines et sociales qui soient vivantes et en activité. » ■

Source : Michel Wieviorka, *Les Sciences humaines et sociales à l'échelle de l'Europe et du monde*, rapport à Thierry Mandon, secrétaire d'État à l'Enseignement supérieur et à la Recherche, MSH, 2017.

### ► La sociologie des inégalités

La sociologie des inégalités, qui avait intéressé aussi bien P. Bourdieu que R. Boudon, continue d'attirer l'attention des meilleurs sociologues français, comme en témoignent les travaux de Louis-André Vallet, de Mario Oberti et d'Agnès Van Zanten en particulier (p. 40 et 46). La sociologie des classes populaires s'est beaucoup renouvelée sous l'impulsion initiale de Michel

Pialoux et Stéphane Beaud et donne lieu à de belles réussites, comme celle de Paul Pasquali qui analyse la situation particulière des jeunes issus des classes populaires dans les classes préparatoires aux grandes écoles (6).

### La vaste maison de la sociologie critique

La sociologie française est de plus en plus attentive à son histoire : elle l'aborde enfin en termes sociologiques.

L'histoire sociale des idées produit des œuvres originales et de plus en plus fondées sur l'exploitation féconde des archives, comme en témoigne le travail de Christian Topalov (7). Le clivage entre structuralisme et néopragmatisme continue d'être présent dans la sociologie française, mais il est sans doute moins important que les disputes souvent féroces entre individus qui ont souvent la même origine théorique, c'est-à-dire l'œuvre de P. Bourdieu.

◆  
 La volonté de  
 « dénaturaliser »  
 l'ordre social a été louable,  
 mais elle a aussi été  
 source de naïvetés  
 considérables.  
 ◆

Luc Boltanski est même revenu dans la vaste maison de la sociologie critique, qui tend à devenir une auberge espagnole. Cyril Lemieux, l'un des plus remarquables représentants du courant néopragmatiste, signale dans la préface d'un ouvrage récent que la notion de constructivisme a joué un rôle clé dans la fédération de recherches autrement disparates (8). La volonté de « dénaturaliser » l'ordre social a été louable, mais elle a aussi été source de naïvetés considérables : il semblait suffisant de considérer que les choses étaient sociales et non naturelles pour produire du savoir et s'en vanter. L'attention méritée que portent les sociologues à l'œuvre anthropologique de Bruno Latour montre que les choses sont en train de changer : l'auteur de *Enquête sur les modes d'existence* a profondément réorienté l'agenda des sciences sociales en mettant en question la notion d'émancipation, disqualifiant *de facto* le programme de la sociologie critique (9). Le constructivisme à tout va a donné lieu à une sorte de néospiritualisme sociologique qui revenait à ignorer un certain nombre de contraintes du vivant. G. Bronner et É. Géhin ont raison de considérer que nous devons nous préoccuper de l'articulation entre sciences sociales et sciences cognitives. S'il est impératif de critiquer le biologisme de certains promoteurs des neurosciences, il nous faut également combattre le sociologisme qui fait des agents de purs esprits. C'est,

avec la sociologie économique, un des grands chantiers d'avenir. La sociologie produit en France des savoirs fondés sur des ressorts épistémologiques différents. Ainsi, François Héran, entre autres, associe une érudition classique et une compétence technique acquise dans son métier de démographe pour produire une œuvre particulièrement féconde autour des causes et conséquences des migrations internationales, mais aussi des systèmes de parenté et de l'évolution des langues en France. Cette œuvre majeure s'est développée à bonne distance de la surchauffe idéologique qui caractérise le fonctionnement ordinaire de notre discipline (10).

La qualité des thèses soutenues s'est grandement améliorée depuis une trentaine d'années, en dépit de conditions de réalisation extrêmement précaires et de la situation difficile de bon nombre de jeunes sociologues. Les sociologues devraient le reconnaître, et s'entendre sur le fait que les prises de position idéologiques ne doivent jamais l'emporter sur les exigences de la production de savoir. ●

- (1) **Randall Collins**, « Les traditions sociologiques », *Enquête*, 1995/2.
- (2) **Bernard Lahire**, *L'Interprétation sociologique des rêves*, La Découverte, 2018.
- (3) **Edward P. Thomson**, *La Formation de la classe ouvrière anglaise*, 1963, trad. fr. Seuil, 2012.
- (4) **Olivier Godechot**, *Working Rich. Salaires, bonus et appropriation du profit dans l'industrie financière*, La Découverte, 2007.
- (5) **Pierre-Michel Menger**, *Le Travail créateur. S'accomplir dans l'incertain*, Seuil/Gallimard/EHESS, 2009.
- (6) **Paul Pasquali**, *Passer les frontières sociales. Comment les « filières d'élite » entrouvrent leurs portes*, Fayard, 2014.
- (7) **Christian Topalov**, *Histoires d'enquêtes. Londres, Paris, Chicago (1880-1930)*, Classiques Garnier, 2015.
- (8) **Cyril Lemieux (dir.)**, *Pour les sciences sociales. 101 livres*, EHESS, 2017.
- (9) **Bruno Latour**, *Enquête sur les modes d'existence. Une anthropologie des Modernes*, La Découverte, 2012.
- (10) **François Héran**, *Avec l'immigration. Mesurer, débattre, agir*, La Découverte, 2017.

## Bibliographie du dossier

### LE DANGER SOCIOLOGIQUE

Gérald Bronner et Étienne Géhin  
*Puf*, 2017.

### HISTOIRE DE LA SOCIOLOGIE

De 1789 à nos jours  
 Charles Henry Cuin,  
 François Gresle et  
 Ronan Hervouet  
*La Découverte*, 2017.



### PIERRE BOURDIEU Un structuralisme héroïque

Jean-Louis Fabiani  
*Seuil*, 2016.

### LA SOCIOLOGIE COMME ELLE S'ÉCRIT

De Bourdieu à Latour  
 Jean-Louis Fabiani  
*EHESS*, 2015.



### POUR LA SOCIOLOGIE

Et pour en finir avec une prétendue  
 « culture de l'excuse »

Bernard Lahire  
*La Découverte*, 2016.

### LES SOCIOLOGIES FRANÇAISES Héritages et perspectives 1960-2010

Catherine Paradeise,  
 Dominique Lorrain et  
 Didier Demazière  
*Presses universitaires  
 de Rennes*, 2015.



### SOCIOLOGUES Les grandes idées tout simplement

Sam Atkinson (dir.)  
*Prisma*, 2015.

### « LA SOCIOLOGIE AU RISQUE D'UN DÉVOIEMENT »

*Revue Le Débat*, n° 197, 2017/5.

## Les âges de la sociologie française

### ○ Au 19<sup>e</sup> siècle

#### Les prémices

La sociologie n'existe pas encore comme discipline, mais des penseurs comme Saint-Simon, Tocqueville, Marx ou Auguste Comte jettent les bases d'une science de la société présentant un caractère hétéroclite de ses thèmes et de ses outils.

### ○ Durkheim et son école

Au tournant du 19<sup>e</sup> et du 20<sup>e</sup> siècle, se constitue l'école française de sociologie autour d'Émile Durkheim; il fixe à la jeune discipline son domaine d'étude (le « social »), sa méthode (les règles de la méthode sociologique). Il réunit autour de lui un petit groupe d'adeptes parmi lesquels Marcel Mauss (1872-1950); Maurice Halbwachs (1867-1945), Célestin Bouglé (1870-1940). Durkheim efface le nom de ses concurrents: Gabriel Tarde (1843-1904) ou Gustave Le Bon (1841-1931) qui jouissent d'une immense renommée, mais n'ont pas d'assise académique. La sociologie naissante trace aussi ses frontières face à des disciplines concurrentes: la philosophie, la psychologie, l'économie ou l'histoire.

À la même époque, d'autres écoles nationales se constituent: en Allemagne, autour de Weber et Sombart, aux États-Unis l'école de Chicago.

### ○ Années 1950-1970

#### La renaissance

Après la Seconde Guerre mondiale, l'école durkheimienne disparaît de la scène (avec ses représentants, tous morts). La sociologie se reconstruit sur de nouvelles bases, notamment autour de Georges Friedmann et Raymond Aron. De jeunes sociologues sont chargés d'investir quelques domaines d'études. Alain Touraine (le travail), Michel Crozier (les organisations), Pierre Bourdieu (l'éducation), Edgar Morin (la communication et la culture), Henri Mendras (le monde rural). Chacun forge ses « paradigmes », sa grille de lecture de la société: la théorie de la reproduction pour Bourdieu, la sociologie des



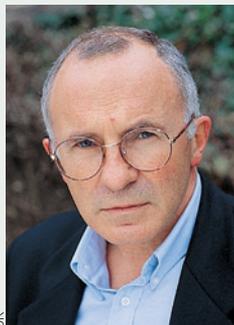
Émile Durkheim.



Pierre Bourdieu.



Pierre Rosanvallon.



François Dubet.

mouvements sociaux (Touraine), l'approche stratégique des acteurs (Crozier), l'individualisme méthodologique (Raymond Boudon). L'époque est marquée par le marxisme, le structuralisme. Un auteur atypique comme Jean Baudrillard rayonne bien au-delà de la discipline.

### ○ Années 1980-1990

#### La diversification

Le nombre d'étudiants, d'enseignants, de centres de recherches augmente beaucoup. La discipline s'est spécialisée: sociologie de l'école, du travail, de la ville, des cultures, de la délinquance, de l'art, etc. Les épigones prennent leur envol. Autour de Bourdieu, les anciens compagnons de route (Claude Grignon, Jean-Claude Passeron) prennent leurs distances, d'autres s'émancipent (Luc Boltanski), d'autres s'inscrivent dans les pas du maître (Loïc Wacquant). Dans le sillage d'A. Touraine, de jeunes chercheurs comme François Dubet, Michel Wieviorka suivent leurs propres trajectoires. De nouveaux pôles de production émergent comme la sociologie de l'innovation (Bruno Latour et Michel Callon), la sociologie nietzschéenne (Michel Maffesoli), la sociologie de la communication (Dominique Wolton)...

### ○ Années 2000

#### Le brouillage des cartes

Les courants précédents tendent à se dissoudre. La sociologie se disperse en de multiples domaines et paradigmes sans ligne de force dominante. Des auteurs plus anciens sont remis au goût du jour (Weber, Elias, Foucault).

Difficile de trouver une unité entre des travaux aussi différents que la sociologie du couple vue par François de Singly et Jean-Claude Kaufmann, la sociologie historique de Pierre Rosanvallon, l'approche foucauldienne d'Éric Fassin, l'approche sociocognitive des rumeurs de Gérard Bronner, la sociologie des valeurs de Nathalie Heinich ou la sociologie de l'individu pluriel de Bernard Lahire ou la multiplication des études sur le genre. ■



Tendance floue

# Qu'est-ce que la socialisation ?

**Comment la société nous façonne-t-elle ? Les études de la socialisation se sont complexifiées ces dernières années : elles s'intéressent à de nouveaux acteurs comme les enfants et à de nouvelles questions telles que l'apprentissage des rôles de femme ou d'homme, de parent, de malade, etc.**

**MURIEL DARMON**

Sociologue et directrice de recherche (CNRS/EHESS/université Paris-I), elle a publié *La Socialisation*, 3<sup>e</sup> éd., Armand Colin, 2016.

**S**ur la vitrine d'un café à Londres, on peut lire : « *Socialize, eat, drink* » ; sur les murs d'une salle de gymnastique pour enfants : « *Socialisation, éveil, épanouissement* » ; dans un arrêté de 1999 sur le cahier des

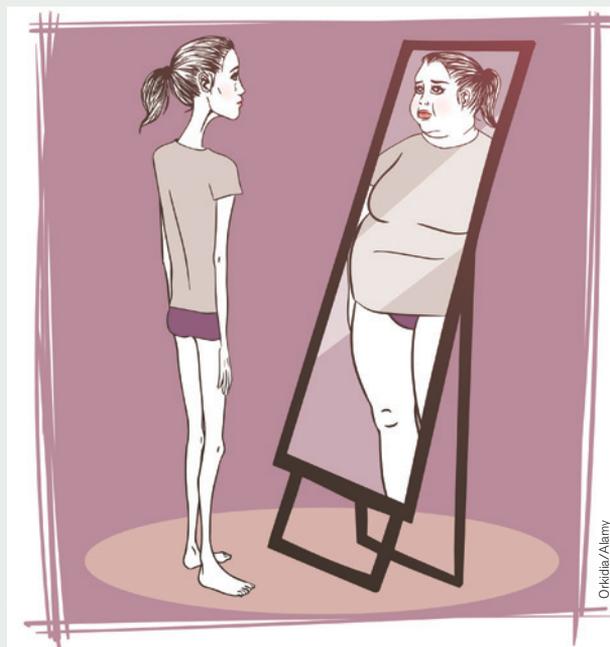
charges des institutions médico-sociales : « *une bonne sociabilisation des résidents* ». Aucune de ces occurrences ne

correspond à l'usage sociologique du terme auquel il sera fait référence ici. Ce que les sociologies actuelles de la socialisation entendent par cette notion en effet, c'est la construction, le façonnage, la fabrique, la production sociale de ▶

## Devenir anorexique

Une approche sociologique de l'anorexie permet de montrer les différents processus de socialisation qui se conjuguent pour expliquer l'anorexie, mais aussi ce qu'on gagne, en termes de connaissances, à envisager à l'aide de la notion de socialisation ce qui est habituellement vu comme une nature biologique, psychologique ou pathologique. Les jeunes filles apprennent d'abord, auprès d'instances diverses (le groupe de pairs, internet, les magazines féminins, mais aussi les médecins ou des membres de la famille), des techniques pour maigrir, puis pour « maigrir encore plus ». Par exemple, les mesures du corps jouent comme autant d'incitations à ne pas s'arrêter. Elles développent également un goût pour les effets de la restriction alimentaire, pour les sensations physiques de la privation et pour la maigreur elle-même. Elles apprennent enfin à faire durer l'amaigrissement, à le rendre possible en habituant le corps à le supporter ou en essayant de masquer la

poursuite de cette activité aux yeux des autres (des parents, des enseignants, puis même du groupe de pairs). De plus, les anorexiques sont en grande majorité des jeunes filles des classes moyennes et supérieures. Ces dernières ont développé des dispositions qui proviennent des socialisations de classe et de genre antérieures (par exemple leur ascétisme, leur rapport au corps et à sa malléabilité, leurs usages sociaux, alimentaires ou sportifs, du corps). Enfin, l'hospitalisation éventuelle est le lieu d'une socialisation secondaire institutionnelle. L'action de l'hôpital se déploie contre la « seconde nature » née du parcours anorexique. Elle



Orkidea/Alamy

retravaille les dispositions des patientes pour les faire disparaître et leur substituer de nouvelles dispositions, définies comme saines. ■ M.D.

### À lire

• Devenir anorexique. Une approche sociologique  
Muriel Darmon, La Découverte, 2003.

► l'individu. C'est donc l'ensemble des processus sociaux par lesquels la personne devient ce qu'elle est, ou plus exactement apprend à devenir qui elle est, en fonction de ses conditions matérielles d'existence, de son expérience, des pratiques répétées qu'elle accomplit ou qu'on lui fait accomplir, de l'imitation ou l'imposition des pratiques des autres.

### Du destin social aux socialisations secondaires

C'est autour de cette problématique centrale et de ses variations que la sociologie de la socialisation connaît aujourd'hui un essor certain, matérialisé très récemment par la fondation du réseau thématique « Socialisations » de l'Association française de sociologie. Si le terme « socialisation » est ancien en sociologie – on en note de rares occurrences chez

Durkheim –, son usage s'est à la fois développé dans la sociologie française depuis une vingtaine d'années, et déplacé par rapport aux usages recensés par l'un des spécialistes du sujet, Claude Dubar, au début des années 1990 dans un manuel intitulé *La Socialisation*.

Pour penser la socialisation des individus, la sociologie avait d'abord adopté, au début du 20<sup>e</sup> siècle, une approche assez mécanique de l'identité sociale. Le destin social des individus, mais aussi les rôles professionnels ou familiaux étaient vus comme le produit direct de la structure sociale, sans que les sociologues s'interrogent sur la façon dont ils se transmettaient. À de rares exceptions près, la socialisation primaire – l'influence familiale des premières années – était vue comme toute-puissante, sinon exclusive. Bref, tout se jouait, mécaniquement, avant 6 ans... Divers courants sociologiques, parfois très différents, ont permis au cours de la seconde moitié du 20<sup>e</sup> siècle d'affiner cette approche. Le fonctionnalisme (Robert Merton) a fait porter l'analyse sur l'apprentissage des cultures professionnelles, et sur les processus de « socialisation anticipatrice ». La sociologie interactionniste (Everett Hughes, Howard Becker) a insisté sur les socialisations secondaires, professionnelles ou déviantes (en étudiant par exemple comment « on devient fumeur de marijuana »). Elle a surtout construit comme objet d'étude la socialisation « en train de se faire », c'est-à-dire non pas « déduite » mécaniquement de la structure sociale mais observée au moment où elle s'accomplit (à l'université de médecine pour les futurs médecins, par exemple). La théorie de l'*habitus* (Pierre

Bourdieu) a fourni un modèle pour comprendre comment le caractère objectif de la structure sociale donne naissance à la subjectivité des individus, qui se construisent en intériorisant le monde social dans lequel ils évoluent.

Depuis une vingtaine d'années, la sociologie de la socialisation s'est développée en complexifiant ces questionnements initiaux dans plusieurs directions. Voyons-en quelques-unes.

La première évolution remarquable, en ce qu'elle encadre en grande partie les autres transformations du domaine, est le développement de la sociologie dispositionnaliste, impulsée par les travaux de Bernard Lahire. Nos manières de faire, de voir, de sentir, nos inclinations à agir ou à croire peuvent s'expliquer par les multiples processus de socialisation qui ont lieu dans différents contextes, par exemple dans la famille. L'ouvrage *Tableaux de famille* (1) montre ainsi comment le capital culturel se transmet, auprès de quelles instances de socialisation (le père, la mère, la fratrie, la famille élargie), et à l'aide de quels objets (les agendas, les calendriers, l'écrit familial). La socialisation produit ainsi un certain rapport à l'école, à l'écrit ou au temps, qui explique pourquoi certains enfants deviennent des élèves plus en phase avec les réquisits scolaires que d'autres.

### Socialisations de genre

C'est ensuite l'étude des socialisations de genre, de comment on devient une femme ou un homme, mais aussi de quels types de femme ou d'homme on devient, qui ont connu une forte croissance. La bibliographie disponible était très réduite dans la sociologie française des années 1990. Les sociologues s'intéressent depuis à la manière dont le genre se construit : avant la naissance par la chambre du bébé à naître ou les vêtements prévus, puis tout au long de l'enfance par la large palette des « objets de l'enfance » (couleurs et types de vêtements à nouveau, stéréotypes genrés dans la littérature ou la presse de jeunesse, jouets pour garçons et jouets pour filles) ou encore avec les loisirs ou sports pratiqués. Les chercheurs

s'intéressent aussi à la manière dont se produisent les socialisations de genre dites « atypiques ». Ils identifient, par exemple, ce qui conduit une jeune fille à s'engager dans le football ou un jeune garçon dans la danse. Les types de féminité et de masculinité qui sont incorporés ne sont pas indépendants des origines de classe des enfants (par exemple dans le rapport au corps et à l'apparence, dans les loisirs et les goûts culturels, ou encore dans l'influence relative du groupe de pairs, des parents ou de l'école dans la construction des personnes).

Parallèlement à ces interrogations, l'étude des socialisations enfantines a

◆  
**Ce qui pourrait apparaître  
comme une libre société et  
culture enfantines s'inscrit  
en fait au confluent de  
plusieurs socialisations.**  
◆

pris un essor net. Depuis une dizaine d'années environ, les recherches se sont multipliées pour saisir la force des déterminismes sociaux au niveau des enfants eux-mêmes, et non plus seulement à partir des adultes ou des institutions d'encadrement de l'enfance. Les travaux de Martine Court ou encore de Wilfried Lignier et Julie Pagis, entre autres, se penchent sur ces questions (2). Les recherches montrent comment ce qui pourrait apparaître comme une libre société et culture enfantines s'inscrit en fait au confluent de plusieurs instances de socialisations, aux premiers rangs desquelles la famille, l'école, les professionnels de l'enfance et les normes d'éducation, le groupe de pairs ou les industries culturelles. Les enfants en incorporent les visions du monde et leurs divisions, mais ils sont également actifs dans ce processus, en transposant des schèmes scolaires ou familiaux aux

situations inconnues auxquelles ils sont confrontés. Par exemple, W. Lignier et J. Pagis montrent que lorsqu'on propose aux enfants de classer différents métiers, ils utilisent les jugements que leur inculquent leurs parents dans d'autres contextes. L'injonction « Ne touche pas à ça : c'est sale » est « recyclée » en un principe de jugement des différents métiers et de dépréciation des activités « sales ». Ce recyclage n'est lui-même pas automatique et dépend de l'âge, du genre et de l'origine sociale des enfants.

### Penser autrement

Mais le développement de la sociologie de la socialisation ne s'est pas limité à l'étude des premières années d'existence des individus et s'est étendu au domaine professionnel et politique. Les socialisations que l'on dit « secondaires » – parce qu'elles exercent leurs effets après les premières années de formation des individus – ne se réduisent pas seulement au monde du travail. Elles s'opèrent aussi lorsqu'on devient père ou mère, ou encore lorsqu'on habite dans un quartier, « gay » ou pavillonnaire par exemple. Des maladies comme l'anorexie peuvent aussi donner lieu à des processus de socialisation (*encadré*).

Plus généralement, l'ambition et la spécificité des analyses actuelles résident dans le fait de mettre en lumière l'omniprésence des processus de socialisation primaires et secondaires, l'articulation de la classe sociale et du genre, et l'attention aux processus concrets de socialisation. Elles ne se centrent plus seulement sur les résultats de la socialisation. Elles permettent de penser autrement ce qui est perçu de prime abord comme une « nature » – psychologique, génétique ou neuronale – des individus, et nous préviennent contre la naïveté de l'invocation métaphysique du libre arbitre. ■

(1) Bernard Lahire, *Tableaux de famille. Heurs et malheurs scolaires en milieux populaires*, 1995, rééd. Seuil, coll. « Points », 2012.

(2) Martine Court, *Sociologie des enfants*, La Découverte, 2017 ; Wilfried Lignier et Julie Pagis, *L'Enfance de l'ordre. Comment les enfants perçoivent le monde social*, Seuil, 2017.

RENCONTRE AVEC AGNÈS VAN ZANTEN

# Un siècle de sociologie de l'éducation

Après Durkheim, Bourdieu et Boudon, la sociologie de l'éducation se centre sur des approches localisées (l'école, le quartier) pour comprendre pourquoi certains réussissent à l'école et d'autres non.

## Quand la sociologie de l'éducation est-elle apparue en France et quelles ont été les figures marquantes ?

Émile Durkheim ouvre la voie avec la création d'une chaire de sciences de l'éducation à la Sorbonne en 1906, destinée à former les enseignants de la III<sup>e</sup> République. Il y développe l'idée selon laquelle l'école doit transmettre des valeurs communes et préparer à la division du travail.

Il faut attendre les années 1960 pour lui compter des héritiers. Pierre Bourdieu et Jean-Pierre Passeron vont marquer cette période avec deux publications majeures, *Les Héritiers* en 1964 et *La Reproduction* en 1970, réalisées à partir des premières grandes enquêtes de l'Ined sur le rôle de l'origine sociale dans l'orientation et la réussite scolaires. Ils s'inspirent de la vision durkheimienne du lien entre les évolutions sociales et les changements dans les pratiques pédagogiques au sein des établissements d'enseignement. Ils reprennent aussi des thèses marxistes sur la correspondance entre les divisions entre classes sociales et les structures scolaires ou encore l'approche weberienne du rôle des examens dans la production d'une « méritocratie » scolaire. Partant de là, ils dénoncent le rôle de l'école qui participe au maintien des inégalités en récompensant une culture propre aux classes dominantes, malgré l'idéal démocratique affiché.

La sociologie française est alors très marquée par le marxisme, ce dont témoigne notamment l'ouvrage de Christian Baudelot et Roger Establet, *L'École capitaliste en France* (1971). Raymond Boudon s'en démarque toutefois dans *L'Inégalité des chances* (1972). Il importe les théories américaines du choix rationnel pour expliquer les calculs auxquels se livrent les élèves et leurs parents en fonction des choix offerts par le système d'enseignement, mais aussi de leur univers social et culturel de référence. Ces travaux s'appuient sur des données statistiques pour faire des hypothèses concernant les pratiques des acteurs encore peu étayées par les résultats de la recherche. À la même période, Viviane Isambert-Jamati amorce, quant à elle, des enquêtes plus proches du terrain en s'intéressant aux effets inégalitaires des pratiques enseignantes. Et c'est dans les années 1980 qu'on observe un véritable tournant, sous la forme d'une prise de conscience des impasses des réformes de l'après-guerre et du lancement de politiques ciblées de lutte contre les inégalités, notamment les zones d'éducation prioritaires.

## Les travaux français ont-ils eu une influence au-delà des frontières du pays ?

Les écrits précurseurs de Durkheim ont beaucoup influencé des sociolo-

gues aussi divers que Talcott Parsons aux États-Unis et Basil Bernstein en Grande-Bretagne. La France a joué un rôle moteur dans le développement initial de la sociologie de l'éducation. Quelques décennies plus tard, et jusqu'à aujourd'hui, les thèses de Pierre Bourdieu ont connu un grand succès hors de nos frontières, avec néanmoins le souci d'un certain nombre de sociologues de l'éducation à l'étranger d'éprouver empiriquement la possibilité d'importer certains concepts, comme celui de « capital culturel ».

À l'inverse, les travaux anglo-saxons, beaucoup plus tournés vers l'expérience du terrain, ont fortement marqué les travaux statistiques des refondateurs de la sociologie de l'éducation française dans les années 1970, comme ceux à dominante plus qualitative des années 1980. À cela s'ajoute actuellement l'influence des enquêtes internationales comme Pisa de l'OCDE.

## Les travaux de Bourdieu et Boudon font-ils encore école ?

Ces travaux inspirent toujours les chercheurs d'aujourd'hui. On le doit à la qualité de leurs analyses mais aussi à la façon dont ils ont influencé en profondeur les institutions et les responsables politiques et syndicaux. En France, en effet, les chercheurs en sciences sociales



Fondapop

## AGNÈS VAN ZANTEN

**Agnès Van Zanten, sociologue et directrice de recherches au CNRS, est spécialiste de l'éducation. Elle a récemment publié *La Sociologie de l'école* (Armand Colin, 5<sup>e</sup> éd., 2018), *Dictionnaire de l'éducation* (Puf, 2<sup>e</sup> éd., 2017) et *L'École de la périphérie* (Puf, 2<sup>e</sup> éd., 2014). Elle a obtenu la médaille d'argent du CNRS en 2017 pour ses travaux de recherche.**

se voient attribuer, plus souvent qu'ailleurs, un rôle d'intellectuels publics. Toutefois, outre l'obsolescence des données, la portée de certaines analyses se trouve amoindrie par les importantes réformes éducatives des cinquante dernières années et leurs effets, prévisibles ou inattendus. Désormais analysées de près, comme j'ai pu le faire dans mes travaux, les dynamiques au sein des territoires et des établissements participent le plus souvent à la reproduction des inégalités, mais ouvrent également des marges d'action pour les acteurs. Il est difficile de faire entrer l'étude de ces processus dans un cadre d'analyse unique, ce qui explique la diversité d'approches conceptuelles et méthodologiques chez les nouvelles générations de chercheurs.

**Comment les chercheurs s'adaptent-ils à cette réalité? Est-ce pour cette**

***raison qu'ils s'intéressent davantage aujourd'hui au climat scolaire et aux effets maître, classe ou établissement?***

Cette focalisation sur des réalités empiriques circonscrites permet effectivement d'étudier davantage ces paramètres. Il faut néanmoins éviter qu'à une approche macrosociologique mettant en cause le poids des structures, ne se substitue une autre, accordant aux acteurs une responsabilité excessive eu égard aux contraintes qui pèsent sur leurs pratiques. Par exemple, s'il est important de comprendre pourquoi certains enseignants ou établissements obtiennent de meilleurs résultats, il faut examiner aussi les conditions susceptibles d'empêcher la transposition de ces pratiques « vertueuses ».

À l'ère de la globalisation, il est également essentiel de tenir compte de traits spécifiques nationaux. Beaucoup d'enquêtes

internationales insistent ainsi sur l'importance du *leadership* des chefs d'établissement dans l'amélioration des résultats, mais encore faut-il tenir compte des facteurs qui limitent en France leur légitimité pédagogique et leur capacité à infléchir les pratiques des enseignants.

***Vous adoptez ce type d'analyse entre les choix individuels et les contraintes sociales dans vos travaux, par exemple ceux consacrés à l'orientation scolaire des élèves. En quoi cette étape du parcours scolaire peut-elle engendrer des inégalités?***

Nous n'en avons décidément pas fini avec les logiques de reproduction qui conditionnent les choix d'orientation scolaires et creusent les inégalités. Le problème est le même, mais se pose en d'autres termes dans un contexte à la fois plus compétitif que celui décrit par le sociologue américain Ralph Turner et plus ouvert aux logiques de « parrainage », c'est-à-dire au dégageant précoce d'une élite scolaire, qu'il évoque également. En reprenant ces deux types idéaux – compétition et parrainage –, mais en tenant compte de l'évolution des systèmes éducatifs ainsi que de la spécificité française, je montre que les élèves parvenant à faire partie de l'élite scolaire sont soumis à une compétition intense, notamment au sein des lycées et des classes préparatoires aux grandes écoles. Ils ont également bénéficié, en grande majorité, d'un parrainage social par des parents très attentifs au suivi de leur scolarité, capables de faire les « bons » choix. Mais aussi d'un parrainage institutionnel par des enseignants très soucieux de préserver l'idéal de l'excellence scolaire de quelques-uns. Or, ces pratiques contribuent fortement à la ségrégation scolaire et à la reproduction des inégalités, l'école française peinant à assurer la réussite scolaire du plus grand nombre. ■

**PROPOS RECUEILLIS PAR  
SOPHIE VIGUIER-VINSON**



Le jihadiste français  
Maxime Hochar (à droite)  
alias Abu Abdallah al-Farnsi  
en 2014.

AFF

# Jihadisme : le parcours des combattants

**Le contexte social (chômage, inégalités...) n'est pas suffisant pour comprendre le jihadisme. Les parcours de jeunes radicalisés montrent des étapes clés : avoir vécu des discriminations, mais aussi s'inclure dans un petit groupe de proches, lui-même relié à un réseau mondial.**

## LUC VAN CAMPENHOUDT

Professeur émérite à l'université Saint-Louis à Bruxelles et à l'université de Louvain, il a publié *Comment en sont-ils arrivés là ? Les clés pour comprendre le parcours des jihadistes*, Armand Colin, 2017.

tains jeunes se radicalisent. Dans mon livre *Comment en sont-ils arrivés là ?* (2017), j'ai tenté de mettre en lumière les processus qui peuvent conduire certains jeunes à l'endoctrinement, à l'embrigadement, puis au passage à l'acte terroriste. Cette

approche en termes de processus et de parcours dépasse les explications sociologiques globales et déterministes sans négliger pour autant les conditions de vie concrètes. Elle tente de cerner les étapes et les facteurs clés qui peuvent conduire certains jeunes sur la voie du terrorisme.

### 1. Le rôle des petits groupes

Tout d'abord, un premier phénomène apparaît clairement : les jeunes gens

Quand on aborde la difficile question des jeunes partis faire le *jihad* ou qui commettent des attentats, on accuse parfois la sociologie d'invoquer des « causes sociales » (le chômage, les inégalités, la misère sociale, la discrimination) qui suffiraient à expliquer la révolte puis la radicalisation d'une partie de la jeunesse. Or, une autre approche sociologique permet d'éclairer différemment comment cer-

se radicalisent rarement tout seuls. Le jihadisme prend corps à travers des petits groupes locaux formés autour d'un noyau de proches. En France comme en Belgique, les cellules jihadistes qui ont préparé des attentats ou organisé des filières de recrutement pour partir combattre en Syrie ou en Irak, étaient confinées dans certains quartiers : en Belgique dans un quartier de Molenbeek et un autre de Verviers notamment, en France dans la petite ville de Lunel (Hérault), autour de mosquées aux Buttes-Chaumont, à Vesoul, à Trappes, à Champigny-sur-Marne. Ce sont des petites bandes de copains, réunis autour d'un *leader*, qui basculent dans la radicalité. Il est frappant de constater aussi l'importance des fratries chez les auteurs d'attentats : les frères Kouachi, les frères Merah, les frères Abdelislam, etc. La prison est également un lieu propice à la formation de ces noyaux de candidats au jihadisme. Ce fait n'est pas propre au jihadisme : toute l'histoire du terrorisme et celle des sectes religieuses fonctionnent sur des schémas similaires.

L'individu s'intègre dans un groupe à partir d'une expérience personnelle négative (échec, humiliation, colère, ressentiment...). Le groupe offre à l'individu une passerelle vers un destin collectif : une révolte personnelle (contre l'injustice, contre des humiliations) se meut en un combat global et historique du bien contre le mal. La cohésion au sein du groupe, animé par l'esprit de corps et une vision héroïque de son action, conduit à des phénomènes de polarisation, où les surenchères idéologiques et les actes de bravoure sont hautement valorisés. Le contenu de l'idéologie islamiste n'agit sur les esprits et n'influence les comportements que par le biais de ces processus de groupes. Ils fonctionnent comme des commandos d'élus, où l'attachement aux « frères » et compagnons de combat est essentiel.

Le prix à payer pour la radicalisation sur le plan personnel (mettre sa propre vie en jeu) est compensé par des gratifications inestimables : le plaisir d'être ensemble,

la fraternité, les encouragements réciproques, l'estime de soi, l'enthousiasme et l'adrénaline de l'action, le sentiment de donner un sens à sa vie, la dimension spirituelle et la satisfaction d'être enfin quelqu'un.

## 2. Le rôle du milieu

Ces petits groupes jihadistes ne peuvent éclore que dans un contexte et un milieu propices : la plupart trouvent un terreau favorable dans des quartiers où le taux de chômage, l'échec scolaire et le taux d'immigration sont élevés. Mais, pas plus que l'islam, les inégalités socioéconomiques et les clivages ethniques ne peuvent être tenus comme des causes suffisantes en tant que telles. Un premier « effet milieu » est lié à la concentration de populations socialement homogènes dans certaines zones et qui contribuent à créer une culture de groupe. Cette culture de groupe peut devenir une contre-culture quand les inégalités sociales, économiques et les clivages ethniques alimentent une « déprivation relative », c'est-à-dire le ressentiment et l'amertume générés par la comparaison entre sa propre situation et celle des populations anciennement installées que l'on côtoie. Pierre Bourdieu distinguait justement la « misère de condition » (une situation sociale dégradée) à la « misère de position » (qui naît de la coexistence avec des populations plus privilégiées auxquelles on se compare). La frustration engendrée pourrait s'exprimer de multiples manières, à travers bien d'autres voies collectives ou individuelles que l'engagement jihadiste. C'est l'absence d'autres solutions et de « solidarités concurrentes » qui joue en faveur de l'adhésion au projet jihadiste. Si la prison est un haut lieu d'incubation du jihadisme, c'est justement parce qu'elle combine les trois éléments : la concentration de personnes qui partagent les mêmes épreuves, la déprivation relative et l'absence d'alternatives à l'engagement jihadiste.

Ce n'est pas tout. Les micromobilisations radicales naissent souvent sur un fond de révolte sociale ou morale, née de la discrimination et de la stigmatisation. Le

propre des groupes radicaux est d'exacerber les oppositions, de s'appuyer sur des clivages et tensions religieuses ou ethniques existantes pour les transformer en opposition irréductible. La radicalité ne se construit pas seulement dans la cohésion entre « frères » ; elle se construit aussi dans la confrontation avec des adversaires.

## 3. Le rôle des réseaux

Un troisième élément clé intervient dans la formation du mouvement jihadiste : les petits groupes radicalisés ne peuvent se déployer que parce qu'ils sont reliés à un réseau plus vaste. Après Al-Qaïda, c'est Daesh qui a pris le relais et mis en place une forme d'organisation, très spécifique : ni organisation hiérarchisée (comme l'est une armée), ni réseau totalement ouvert (comme l'est une communauté d'internautes).

La puissance de ce type de réseau est de combiner la « force des liens faibles » qui se tissent entre individus distants les uns des autres (qui fournissent des repères idéologiques, des récits fondateurs, des ressources financières, des moyens stratégiques) et les liens très forts qui unissent les membres de groupes locaux.

## Le parcours du combattant

L'enchaînement d'étapes qui conduit un jeune vers l'engagement jihadiste puis vers l'action terroriste ne peut donc s'expliquer par des causes générales : son milieu social, ses pulsions ou la seule force de l'idéologie. Le basculement dans le terrorisme est en fait un passage progressif, un parcours qui comporte des moments clés avec des bifurcations possibles. On peut en repérer au moins trois : l'endoctrinement, l'embrigadement et le passage à l'acte. Ces processus qui amènent des jeunes gens *a priori* assez ordinaires à commettre des actes extraordinaires sont relativement communs et banals.

À défaut de pouvoir empêcher les jihadistes les plus déterminés à passer à l'acte, une approche centrée sur les processus aide à mieux percevoir ce qui fait que des milliers d'autres pourraient ou non marcher dans leurs traces. ■

## Regards croisés sur les radicalisations

Les sociologues ne sont pas les seuls à vouloir comprendre les radicalisations jihadistes. Des politistes aux psychanalystes, chacun apporte son regard sur ce problème.

### Une radicalisation des croyances

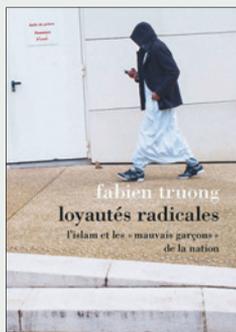
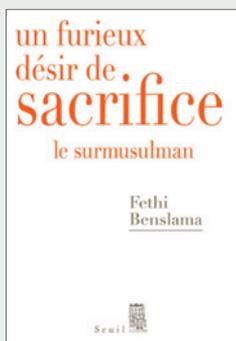
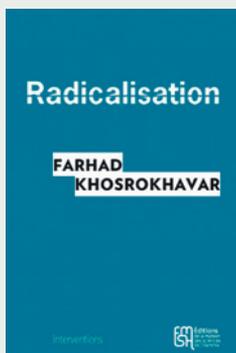
Du côté des sciences politiques, une controverse est née entre Gilles Kepel et Olivier Roy. Schématiquement, le premier défend la thèse d'une radicalisation de l'islam, quand le second considère que ce sont les formes de mobilisation contestataires (notamment celles des jeunes) qui se radicalisent en basculant, pour certaines, vers le terrorisme.

À en croire G. Kepel, spécialiste de l'islam, cette religion se serait radicalisée. Il appuie sa thèse sur le développement du salafisme, cette forme d'islam rigoureux, dans les banlieues françaises (*Terreur dans l'Hexagone*, 2015).

O. Roy ne partage pas ces analyses. Selon lui, le désenchantement d'une « génération nihiliste » conduirait au jihadisme. Certains jeunes désabusés par les conditions de vie du capitalisme globalisé, en perte de repères, vivraient une sorte de « révolte générationnelle ». L'engagement jihadiste constituerait pour eux un moyen, radical, de donner du sens à leur existence (voir *Sciences Humaines*, n° 268).

### Un « terreau » sociologique

Les sociologues explorent davantage le « terreau » sociologique, c'est-à-dire le contexte social pour voir en quoi il pourrait être propice aux radicalisations. Dans un récent ouvrage (*Loyautés radicales*, 2017), Fabien Truong a recueilli les témoignages de cinq jeunes séduits par l'islam radical (sans s'y convertir toutefois). Il entend présenter une autre analyse des radicalisations, entre l'image du « loup solitaire » et celle du réseau terroriste mondial. La démarche le conduit à observer les récurrences du contexte social : il s'agit de garçons de milieux populaires, issus de l'immigration, dont les parents sont



de culture musulmane. Ces jeunes habitent des quartiers urbains relégués. Parfois petits ou grands délinquants, certains sont passés par la prison.

Dans *Radicalisation* (2014), le sociologue Farah Khosrokhavar insiste sur la frustration des jeunes radicalisés dont les espoirs de promotion sociale ont été entravés par les discriminations. Le salafisme qui se développe dans certaines cités leur offre de nouvelles aspirations.

### Dans la tête d'un jihadiste

Les approches de psychologie et psychopathologie du terrorisme demeurent rares en France. Dans *Un furieux désir de sacrifice. Le surmusulman* (2016), le psychanalyste Fethi Benslama se risque à l'exercice. Il qualifie les jeunes radicalisés de « surmusulmans ». Le terme désigne le fait pour un croyant de respecter sa religion avec davantage de rigueur que les autres. Les radicalisés manifestent orgueilleusement leur foi religieuse. Ils en viennent à se considérer comme agissant au nom voire à la place du dieu. Ils font abstraction de leur part humaine, au profit de leur quête spirituelle. Ainsi, ils peuvent accepter de mourir pour le *jihad*, triomphe suprême du martyr.

Ces recherches demeurent encore embryonnaires en France. Pour les développer, une dizaine de postes de recherche en sciences humaines et sociales ont été ouverts et dédiés aux questions de radicalisation, depuis les attentats en France, fin 2015. ■

MAUD NAVARRE

### Pour aller plus loin

• « Recherches sur les radicalisations, les formes de violence qui en résultent et la manière dont les sociétés s'en protègent. État des lieux, propositions, actions »

Athena - Alliance nationale des sciences humaines et sociales, La Documentation française, mars 2016.

# PRÉPAREZ VOS EXAMENS ET VOS CONCOURS AVEC SCIENCES HUMAINES



Les Essentiels N°1  
188 pages - prix 12 €

*La culture générale  
pour tous !*

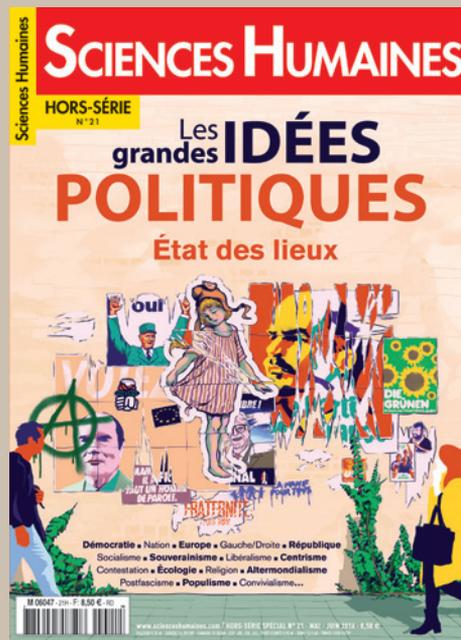
*Les grandes familles  
politiques actuelles*

*Histoire, idées, fractures,  
enjeux et cousinages européens*



Guide Philo  
160 pages - prix 9,80 €

*Le vademecum  
de la philo*



Les grandes idées politiques  
88 pages  
Prix 8,50 €

Sur commande page 74 ou par téléphone au 03 86 72 07 00  
ou sur [www.scienceshumaines.com](http://www.scienceshumaines.com)



Trieurs travaillant après les vendanges dans la Napa Valley (Californie).

Robert Fried/Alamy

# Quand les inégalités se cumulent

Être femme, faire partie d'une minorité ethnique et d'un milieu populaire, c'est la double ou triple peine en matière d'inégalités.

Les approches sociologiques actuelles cherchent à prendre en compte la façon dont se combinent ou se dissocient ces différents types d'inégalités.

**NICOLAS DUVOUX**

Professeur de sociologie à l'université Paris-VIII, il a récemment publié *Les Inégalités sociales*, Puf, 2017.

**L**es inégalités sont au cœur de l'actualité, car l'ensemble des pays de la planète connaissent, à des degrés divers, une augmentation des écarts de revenus et de patrimoine en leur sein.

Pourtant, ce sont les inégalités dans leur dimension économique qui sont alors questionnées. La réponse qui leur est apportée passe le plus souvent par la redistribution. Ces constats sont importants mais ils n'épuisent pas, et de loin, la question des inégalités sociales, telle que les sociologues et autres chercheurs en sciences sociales, ainsi que des philo-

sophes, les décrivent et les conçoivent.

L'étude des inégalités s'inscrit dans une histoire. En effet, les inégalités socioéconomiques, dites de « classe », ont recouvert la notion. Les autres types d'inégalités (« ethnoraciales » ou de genre) sont apparus comme des problèmes secondaires d'un point de vue intellectuel et politique. Ainsi, le marxisme (courant qui était et est toujours loin d'être unifié) a été une tradi-

tion intellectuelle et politique dominante, il a conduit les sociologues à s'intéresser aux modes de vie de la classe ouvrière (Maurice Halbwachs, *La Classe ouvrière et les niveaux de vie*, 1912) et plus encore à la classe ouvrière en tant qu'acteur de la production et comme acteur politique, un angle qui fut central dans le moment de refondation de la sociologie française après la Seconde Guerre mondiale (voir les travaux d'Alain Touraine, de George Friedmann, etc.). Les travaux de Richard Hoggart (*La Culture du pauvre*, traduit en France par Jean-Claude Passeron en 1970) et bien sûr, de Pierre Bourdieu (*La*

*Distinction*, 1979), complexifieront la représentation des classes sociales en y intégrant une dimension statutaire, ce que Bourdieu nomme le « capital culturel ». La période se caractérise alors par la réduction des inégalités économiques, et notamment patrimoniales en France. Les enjeux éducatifs deviennent centraux dans les approches différentes qui s'intéressent aux inégalités. Raymond Boudon développe, à la même période que Bourdieu, une réflexion en termes d'individualisme méthodologique sur l'inégalité des chances et les stratégies individuelles qui y contribuent.

De nouvelles problématiques apparaissent dans les années 1990. On parle alors d'exclusion sociale pour désigner les effets d'éviction de la société issus du chômage de masse. Robert Castel évoque la « désaffiliation » ; Serge Paugam mentionne la « disqualification » sociale. Il faut noter aussi l'influence du sociologue allemand Ulrich Beck qui considère pour sa part « l'individualisation » des inégalités. Depuis le début des années 2000, on assiste selon certains à un « retour des classes sociales » (voir les travaux de Louis Chauvel, puis de Paul Bouffartigue). Il nourrit les travaux sur les élites (Jules Naudet, Bruno Cousin, Sébastien Chauvin) ou sur les classes populaires (voir par exemple Olivier Schwartz). La polarisation de la société entre des emplois et des positions privilégiées et d'autres précarisées ou prolétarisées est au cœur des recherches actuelles (celles de Camille Peugny par exemple).

### L'intersectionnalité

Simultanément, d'autres manières de se représenter le monde social et ses divisions sont apparues, mettant l'accent sur des processus d'assignation identitaire, en fonction du genre ou de la race. À partir des années 1970, la sociologie française a développé une approche féministe dite « matérialiste », inspirée par le marxisme. Elle cherche à comprendre les relations entre les inégalités de sexe et de classe, notamment chez les femmes d'origine populaires. Certaines chercheuses forgent alors les notions de « consubstan-

tialité » des rapports sociaux de sexe et de classe (notion développée par Danièle Kergoat notamment son article « ouvriers = ouvrières ? » paru dans la revue *Critique de l'économie politique* en 1978) ou, pour prendre un langage issu du féminisme critique aux États-Unis, « l'intersectionnalité » des inégalités. Les deux termes ne se recoupent cependant pas et le premier se présente même comme une critique du second, qui aurait cherché à articuler des dimensions qui n'apparaissent jamais dissociées dans les situations ou configurations réelles.

◆  
L'intersectionnalité est  
une manière de désigner  
l'appartenance simultanée  
à plusieurs  
catégories dominées.  
◆

La notion d'intersectionnalité a été développée au départ par une professeur de droit Kimberlé W. Crenshaw qui s'est intéressée aux conditions des femmes noires aux États-Unis. Issue d'une réflexion sur la monopolisation de la parole féministe par les femmes blanches de la bourgeoisie, elle a progressivement permis de saisir le faisceau de contraintes subies par les femmes noires.

L'intersectionnalité est une manière de désigner l'appartenance simultanée à plusieurs catégories dominées. Par exemple, la précarité concerne plus souvent les femmes que les hommes, et plus encore les femmes d'origine immigrée. L'intersectionnalité peut également être celle des dominants : la domination des hommes blancs hétérosexuels est liée à des privilèges issus de leur genre, de leur orientation sexuelle, de leur (sous-)racialisation et, bien souvent, de leur statut socioéconomique (voir Sébastien Chauvin et Alexandre Jaunait, « Représenter

l'intersectionnalité », *Revue française de science politique*, 2012/1).

L'intersectionnalité est surtout étudiée d'un point de vue qualitatif, ce dont le travail de Christelle Avril sur les aides à domicile en France donne un bon exemple (*Les Aides à domicile. Un autre monde populaire*, 2014). Celle-ci montre comment un même métier peu qualifié et peu désirable peut être approprié de manière très différente par des femmes autochtones qui pallient leur déclinement par cette activité et des migrantes qui, au contraire, y voient un levier de promotion sociale.

### L'ampleur des discriminations

La prise de conscience de la diversité de la composition de la société française contribue à nourrir des recherches sur les inégalités ethnoraciales (voir les analyses de Mirna Safi ou de Patrick Simon). Toutefois, le principe républicain d'indistinction et les précédents historiques de Vichy et de la colonisation forment un contexte peu propice à leur explicitation et à leur mesure. Dans les années 1990, un mouvement associant chercheurs et militants travaille à la reconnaissance des discriminations et des ruptures de l'égalité de traitement entre individus sur la base de l'appartenance à un groupe donné. Depuis 2008-2009, l'enquête « Trajectoires et origines » de l'Ined et de l'Insee mesure l'ampleur de ces discriminations.

Les inégalités interagissent donc entre elles. Mais les différents domaines dans lesquelles elles se déploient les font intervenir dans des proportions et selon des mécanismes spécifiques : le logement, la santé, les institutions politiques, la consommation, la culture. Au-delà de cette multiplicité désormais bien établie, le plus important est de considérer les inégalités comme le résultat de processus et de relations sociales (entre classes, dans les relations de genre ou entre les groupes racialisés mais aussi entre les âges et les générations) et non de manière statique d'une part et de comprendre qu'elles additionnent leurs effets dans la plupart des cas de l'autre. ■

# Enquêtes à l'hôpital

Être sociologue, c'est souvent aller sur le terrain. Certains sont faciles d'accès, d'autres moins. Rencontre avec deux sociologues qui se sont risquées au cœur de nos hôpitaux, dans des lieux réputés éprouvants.

HÉLÈNE FROUARD

Nous sommes dans le vestiaire d'un bloc chirurgical. Hommes et femmes se déshabillent côte à côte en blaguant. Parmi eux, se trouve Emmanuelle Zolesio. Comme les autres, la jeune femme revêt une tenue stérile. Dans son cas toutefois, ce n'est pas pour soigner un malade mais pour conduire une enquête sociologique: la chercheuse veut comprendre pourquoi le métier de chirurgien reste avant tout exercé par des hommes. Ou, plus exactement, comment les femmes qui embrassent cette carrière font face au sexisme. Pour cela, E. Zolesio conduit de nombreux entretiens et suit six stages d'observation en chirurgie, soit près d'un an de terrain dans divers hôpitaux et cliniques. Pénétrer cet univers est «chargé émotionnellement», souligne la chercheuse. Pas tant la découverte du bloc opératoire, moins difficile que prévu: «J'ai découvert, dit-elle, qu'il était beaucoup moins impressionnant de voir une opération "depuis le début" en train de se faire, que d'arriver au milieu comme le montrent souvent les films.» En revanche, il faut «faire face aux affects». Il faut également faire preuve d'«une certaine forme de persévérance et d'endurance» pour supporter les longues journées d'hôpital suivies de soirées consacrées aux fastidieuses retranscriptions des observations. Cette persévérance aide E. Zolesio à se faire accepter: la résistance physique aux interminables heures de bloc et aux gardes de nuit est en effet l'une des qualités revendiquées par les chirurgiens comme spécifiquement «masculines».

«Elle reste même la nuit!», admire un chirurgien en la présentant à un collègue. Cela tombe bien, ce sont justement ces qualités dites «viriles» qu'E. Zolesio est venue observer: être combatif, accepter un investissement temporel massif, avoir le goût de l'action, le mépris des larmes et des attermolements, une impatience vis-à-vis des affects des patients, et *last but not least*, apprécier l'humour «grivois»...

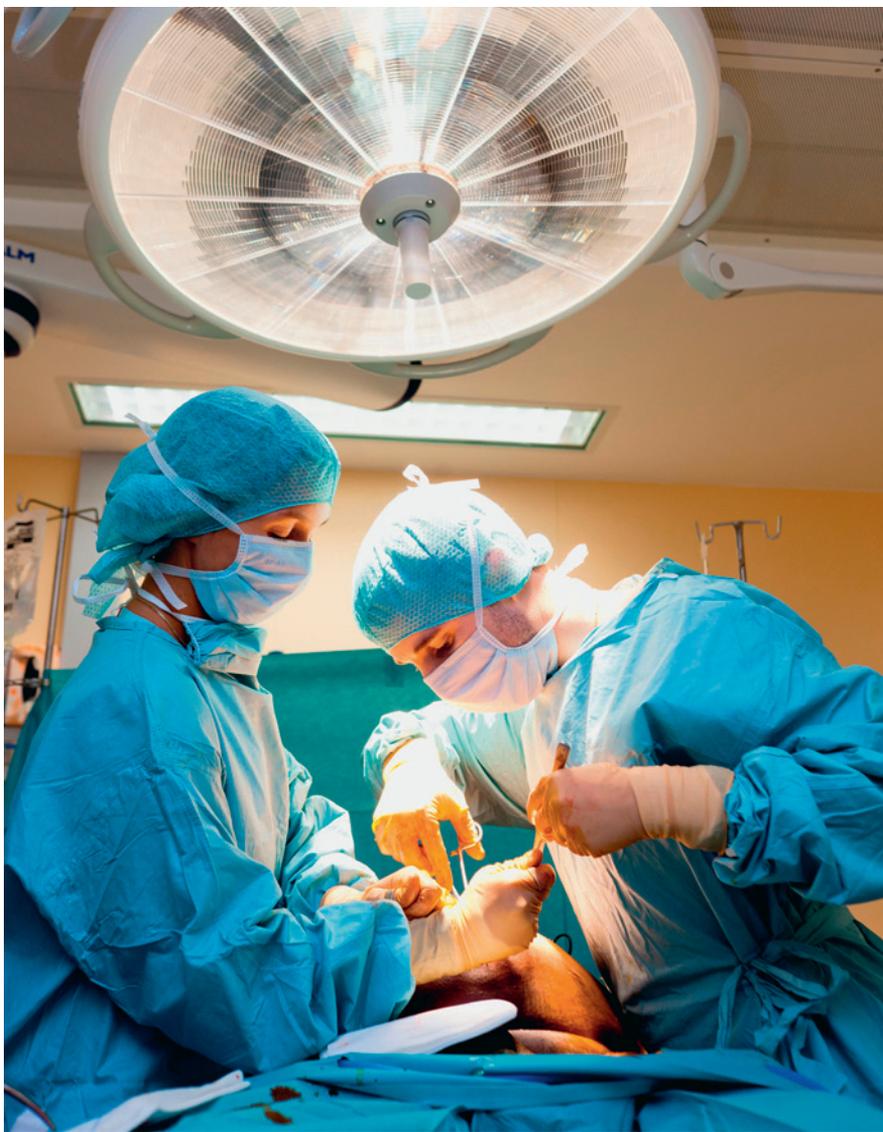
◆  
«(...) Les familles en deuil, c'est difficile, mais je n'ai pas d'appréhension. J'ai donc pris en charge la réanimation adulte.»  
◆

E. Zolesio observe comment les femmes chirurgiennes s'adaptent à ces exigences en mobilisant des dispositions qu'elles possédaient antérieurement. La moitié des interviewées se décrit par exemple comme ayant été «garçon manqué» dans leur enfance. Bref, conclut la chercheuse, caricaturer les identités sexuées ne permet pas de comprendre ces parcours. Bien au contraire, c'est en «cumulant des dispositions "féminines" et des dispositions "masculines" (...), redéfinies et réagencées dans le temps, et (...) mises en veille ou acti-

vées selon les contextes» que les femmes parviennent à embrasser cette carrière et s'y maintenir.

## La prise en charge du deuil

Pour sa part, Nancy Kentish-Barnes fréquente les services de réanimation. La jeune femme découvre cet univers lors de son travail de DEA puis de thèse sur le processus décisionnel de fin de vie en France et en Angleterre. Ces services sont réputés éprouvants: sur cinq malades admis, seuls quatre en moyenne en sortent vivants. Honnête, la sociologue explique: «On m'avait proposé un travail en néonatalogie. Je n'en étais pas capable car j'ai une sensibilité particulière pour tout ce qui est bébé et enfant. Alors que les familles en deuil, c'est difficile, mais je n'ai pas d'appréhension. J'ai donc pris en charge le volet réanimation adulte.» Après cette première expérience, le hasard la conduit à faire des vacances pour Famiréa. Cette équipe de recherche a été créée sept ans plus tôt par le professeur Élie Azoulay. Alors jeune médecin réanimateur, ce dernier étudie les techniques de prise en charge des malades. Il décide également de s'intéresser à leurs familles – une approche pionnière, considérée à l'époque comme «peu virile»! Les études portent d'abord sur la qualité de l'information reçue par les familles. Il s'agit ensuite d'améliorer les pratiques des soignants afin de prévenir la survenue de deuils pathologiques consécutifs aux décès en réanimation. Les premières enquêtes se fondent sur des analyses quantitatives. Le niveau de traumatisme des familles est



Deux chirurgiennes lors d'une opération à l'hôpital de Limoges.

évalué par des questionnaires standard de psychologie passés par téléphone. C'est alors que N. Kentish-Barnes rejoint l'équipe. Elle apporte de nouveaux outils, notamment les entretiens en face à face avec les familles ou les observations ethnographiques. L'exercice est délicat. Comment mener des entretiens avec des familles endeuillées? Comment faire des observations ethnographiques dans des réunions au cours desquelles on annonce la mort imminente d'un proche? N. Kentish-Barnes prouve à l'équipe médicale que ces questions ne sont pas insurmontables: «*On me disait "Oh la la, les familles endeuillées, tu penses vraiment que tu vas pouvoir les interroger?" En fait, elles sont là, elles veulent participer.*» Et ces outils apportent des informations inattendues. Ainsi, une étude quantitative montre que l'envoi de lettres de condoléances aux familles des patients décédés augmente le risque de développer des symptômes de dépression. Mais paradoxalement, les

entretiens qualitatifs réalisés par N. Kentish-Barnes auprès des familles révèlent que ces dernières sont plus nuancées dans leur ressenti: certes, ces lettres font pleurer et revivre l'expérience, mais elles sont aussi un lien avec l'équipe et permettent la reconnaissance de leur douleur. Conclusion: l'envoi des lettres peut être bénéfique, mais il ne peut pas être systématisé. De façon plus générale, É. Azoulay se félicite de «*l'apport majeur*» qu'a représenté l'arrivée de la sociologue et de sa méthodologie. D'ailleurs, les plus grandes revues médicales internationales ne s'y trompent pas: de *Critical Care Medicine* au très prestigieux *Journal of the American Medical Association*, elles n'hésitent pas à ouvrir leurs pages aux travaux de N. Kentish-Barnes. Une première pour un(e) sociologue!

### Une sociologie en lien

Le travail d'E. Zolesio et de N. Kentish-Barnes montre qu'il faut du temps pour

établir une relation de confiance entre le chercheur et les enquêtés. Cette confiance, qui s'établit dans le temps, est le sésame indispensable pour accéder aux informations utiles à la recherche. Ainsi, N. Kentish-Barnes a construit des liens privilégiés avec deux services de réanimation: ceux-ci l'informent dès qu'ils organisent une réunion pour annoncer une mauvaise nouvelle à une famille. La présence discrète de N. Kentish-Barnes y est d'ailleurs appréciée: «*Je me retrouve à jouer un rôle, sans dire aucune parole, mais de soutien par le regard...*» D'ailleurs, familles et soignants sont nombreux à demander les résultats des enquêtes auxquelles ils ont participé. E. Zolesio, qui a coordonné un numéro de revue sur ce thème, n'a aucun doute: «*Je pense que le retour aux enquêté(e)s est important.*» Elle-même leur envoie un résumé de son travail, et n'hésite pas à venir présenter personnellement ses conclusions. C'est aussi ce retour qui motive N. Kentish-Barnes. À ses yeux, la sociologie doit être critique, «*mettre en avant des processus, des mécanismes, dévoiler ce qui est caché*», mais elle doit aussi proposer des pistes d'amélioration des pratiques. D'ailleurs, conclut-elle, «*participer à l'amélioration des pratiques, c'est ce qui est le plus gratifiant pour moi...*» ■

#### Pour aller plus loin

##### Chirurgiens au féminin?

##### Des femmes dans un métier d'hommes

Emmanuelle Zolesio, Presses universitaires de Rennes, 2012.

##### «Communication with family caregivers in the intensive care unit. Answers and questions»

Nancy Kentish-Barnes et al., *Journal of the American Medical Association*, vol. CCCXV, n° 19, 17 mai 2016.

##### «It was the only thing I could hold onto, but...»: Receiving a letter of condolence after loss of a loved one in the ICU. A qualitative study of bereaved relatives experience

Nancy Kentish-Barnes et al., *Critical Care Medicine*, vol. XLV, n° 12, décembre 2017.

# Les sociologues au travail

Née après la Seconde Guerre mondiale, la sociologie du travail  
se développe autour d'une idée :  
le travail est un laboratoire privilégié pour observer les relations sociales.

**MICHEL LALLEMENT**

Professeur du Cnam (chaire de sociologie du travail) et membre du Lise (CNRS/Cnam).

Pour des raisons historiques, la sociologie du travail occupe une place singulière au sein des sciences sociales françaises. Après la Seconde Guerre mondiale, en effet, la nouvelle génération de sociologues prend ses distances avec la vieille école durkheimienne, ancre ses recherches dans de riches terrains empiriques et assigne au travail un statut de fait social fondamental. Georges Friedmann fédère alors les travaux de jeunes sociologues (Alain Touraine, Jean-Daniel Reynaud, Madeleine Guilbert, Viviane Isambert-Jamati, Michel Crozier...) appelés à jouer un rôle de premier plan dans la renaissance de leur discipline. À l'heure de la reconstruction d'après-guerre, tous partagent la conviction que le travail est l'expérience de vie centrale à partir de laquelle il est possible de comprendre les autres pratiques sociales.

C'est à l'aune de ce moment et de ce projet fondateurs que l'on peut véritablement apprécier l'état de la sociologie du travail française contemporaine. Près de six décennies après la naissance de sa revue éponyme, cette spécialité des sciences sociales n'a rien perdu en dynamisme et en visibilité. La preuve en est l'apparition d'autres supports de publications dédiés au travail et à l'emploi (*La Nouvelle Revue du travail*; *Travail, genre et sociétés*; *Travail et emploi...*) mais aussi l'organisation, tous les deux ans, des Journées de sociologies du tra-

vail (1) qui rassemblent des centaines de spécialistes de la question. La preuve en est également donnée par l'extension de la sociologie du travail au-delà du cercle des chercheurs académiques. À l'heure actuelle, ainsi que l'illustrent de nombreuses études publiées dans la revue *Sociologie pratique*, la sociologie du travail est aussi une affaire de « praticiens » qui travaillent pour des grandes entreprises, des cabinets, des collectivités locales, des administrations publiques, des organisations nationales et internationales, etc.

## Le travail seul ne suffit plus aux sociologues

La sociologie du travail française n'a pas fait que croître en amplifiant une impulsion initiale. Au fil des décennies, elle a su ajuster ses thèmes et ses méthodes d'investigation aux mutations du monde moderne. Pierre Tripier a utilisé une heureuse métaphore pour qualifier l'évolution de ses orientations. Jusque dans les années 1980, période où le taylorisme commence à perdre définitivement de sa superbe, la sociologie du travail partage avec la tragédie grecque un principe de triple unité : unité de temps (seul le temps que, dans leur vie, les individus consacrent au travail est jugé intéressant), unité de

lieu (seul ce qui se joue dans l'entreprise mérite attention) et unité d'action (on ne s'intéresse qu'à l'organisation des gestes productifs). Avec la montée du chômage et de la précarité, du travail des femmes, du fait migratoire..., il n'est plus pertinent de raisonner de la sorte. Aussi les sociologues changent-ils leur fusil d'épaule en prenant au sérieux les effets sociaux de la privation d'emploi, les inégalités de genre (double journée qui repose sur les épaules des femmes, iniquités professionnelles...) ou encore les trajectoires individuelles qui, bien plus d'hier, sont faites d'allers et de retours entre l'emploi, le chômage, la formation, l'inactivité, la débrouille...

Aujourd'hui, plus encore, les sociologues français ne font plus le pari que le travail est le seul prisme de lecture à privilégier pour comprendre ce que vivre en société peut signifier. Ils n'en restent pas moins persuadés qu'il s'agit là d'un révélateur social de premier ordre. Cet accord élémentaire assure un minimum de cohérence épistémologique à la sociologie du travail mais il n'est pas suffisant pour la doter d'une forte cohérence thématique et théorique. De fait, plusieurs lignes de fracture sont observables en son sein. Une première, déjà ancienne, oppose les spécialistes de l'organisation du travail à ceux qui donnent la priorité à l'analyse de la transformation des entreprises ou encore aux observateurs des relations et des groupes professionnels. Tandis



Le centre de vente de détail d'Amazon de Swansea (Galles du Sud).

que les premiers insistent sur les effets délétères d'un posttaylorisme qui associe enrôlement subjectif, fausse autonomie et nouvelles contraintes, les deuxièmes mettent en évidence la pluralité des mondes professionnels et brosent moins fréquemment que les précédents un tableau noir du travail contemporain. Les troisièmes, plus attentifs aux questions de syndicalisme, analysent les nouvelles formes de luttes et des marchandages sociaux à l'heure où, sous le poids de la mondialisation et d'un volontarisme politique plus marqué que jamais, la priorité est donnée à la décentralisation de la négociation collective. À leurs côtés, les spécialistes des groupes professionnels étudient les métamorphoses de segments d'activité (depuis les avocats jusqu'aux intermittents du spectacle en

passant par les assistantes maternelles) aux dynamiques contrastées.

### Une multiplicité de sociologies du travail

Une autre partition oppose le travail à l'emploi. Impulsée en France par des spécialistes du travail féminin et du chômage, la sociologie de l'emploi s'est non seulement intéressée aux inégalités de salaire, de statut, de carrière... dont le marché du travail est le creuset mais également aux conventions qui structurent les représentations collectives. Elle montre, matériau empirique à l'appui, que les notions de chômage, d'activité, de précarité, etc., sont le produit de constructions historiques et nationales qui ont fait, et qui font toujours, l'objet de luttes et de compromis sociaux évolutifs.

Au sein de la sociologie du travail contemporaine, une autre ligne de fracture encore distingue les études d'envergure macrosociale qui interrogent le travail comme valeur sociale, aux investigations microsociologiques qui, à l'instar des ergonomes et des psychologues, regardent le travail comme une activité. Dans le premier cas, la statistique sert

◆  
Le travail n'est pas  
près de s'effacer  
de notre horizon  
social.  
◆

principalement d'appui méthodologique, dans le second, la priorité est donnée à l'observation des gestes des travailleurs. Ces partitions, et d'autres encore, révèlent l'existence d'une pluralité de « styles » de sociologie du travail (2) qui se différencient aussi bien par l'objet d'étude privilégié, les référents théoriques (Marx, la sociologie interactionniste...) convoqués que par les méthodes employées. En dépit de ces différences, un principe commun oriente l'ensemble des recherches qui se mènent aujourd'hui : le travail n'est pas près de s'effacer de notre horizon social. Voilà pourquoi, à l'heure du numérique, les formes de servitude et d'émancipation dans et par l'activité productive intéressent toujours aussi vivement la sociologie contemporaine du travail. ■

(1) Chaque édition de ces journées donne matière à publication d'un ouvrage. Organisée par le Lise/CNRS/Cnam, la 16<sup>e</sup> édition de ces journées se tiendra au Conservatoire national des arts et métiers de Paris du 9 au 11 juillet 2018. La thématique en sera : «Le travail en luttes. Résistances, conflictualités et actions collectives.»

(2) Michel Lallement, «Des paradigmes aux styles : les sociologies du travail en France aujourd'hui», *Diogenes*, n° 241, 2013/1.

# Carl Rogers et le courant humaniste

L'un des psychologues les plus influents du 20<sup>e</sup> siècle, Carl Rogers, a profondément marqué les pratiques de la relation d'aide. Psychologues, enseignants, travailleurs sociaux, infirmiers, médiateurs..., nombreux sont ceux qui s'inspirent de ses théories. Ses détracteurs, quant à eux, lui reprochent son angélisme.

MARC OLANO

**E**n novembre dernier, les députés de la République étudiaient un projet de loi intitulé « Un État au service d'une société de confiance ». Ce texte veut « encourager la bienveillance dans les relations entre les Français et leurs administrations (1) ». Il instaure notamment un droit à l'erreur pour la déclaration d'impôts, soit l'acceptation du principe qu'on peut se tromper sans forcément avoir l'intention de tricher. Son ambition : simplifier les rapports, faire davantage confiance. C'est aussi le cas de plus en plus de transactions *via* Internet. On y échange sa maison, sa voiture, sa guitare ou on les loue à des gens que souvent on ne connaît ni d'Ève ni d'Adam. Et dans la plupart des cas (chose incroyable), ça se passe bien ! « Bienveillance », « solidarité », « empathie », « coopération » sont devenus des termes à la mode qui font la une des médias. L'humanisme serait-il de retour, alors qu'on nous annonce une société de plus en plus narcissique et individualiste ? En tout cas, le courant humaniste qu'inspira Carl Rogers ne semble pas près de disparaître. Pour preuve, son livre phare *Le Développement de la personne* qui, cinquante ans après sa première publication, continue à se vendre à 3000 exemplaires par an. Et pourtant, les psychothérapeutes se réclamant de sa

méthode sont peu nombreux en France. Ce succès s'expliquerait donc par un rayonnement plus large de ses idées, bien au-delà des seules psychothérapies.

## L'humaniste

Ce qui caractérise Rogers est avant tout sa vision résolument optimiste de l'être humain. « *Tous les hommes ont une orientation positive (2)* », écrit-il, et il y inclut même les plus « perturbés » et les plus « antisociaux ». Il pense que tout individu est susceptible de retrouver le bon chemin, à condition qu'il rencontre les conditions favorables à son épanouissement. L'homme en soi n'est jamais mauvais. C'est son environnement qui peut l'amener à s'égarer, conception qui lui vaut d'être souvent qualifié de « rousseauiste ». Pour Rogers, tout homme possède en lui de manière innée ce qu'il appelle une « tendance actualisante », c'est-à-dire l'envie d'apprendre, de mûrir, de s'autonomiser et d'établir des rapports harmonieux avec les autres. Le thérapeute est celui qui va permettre à la personne d'exploiter tout son potentiel. D'un point de vue théorique, Rogers s'inspire de l'existentialisme et de la phénoménologie, deux courants philosophiques qui ont pour thèmes la liberté de choix de l'individu et l'importance du vécu subjectif.

Rogers naît en 1902 aux États-Unis dans une famille protestante traditionaliste. Élevé dans un cadre religieux très strict où règne le culte du travail et où les moments de fête et de partage sont rares, le petit Carl est un enfant fragile et solitaire. Passionné par la nature, il passe des heures entières à observer les animaux et les plantes de la forêt. Une fois adulte, il se lance dans des études d'agriculture (ses parents ont acheté une ferme entretemps). Puis rapidement, il change d'orientation pour se diriger vers le pastorat. Après deux années au séminaire, il entreprend un voyage en Chine qui dure six mois et qui marque un tournant dans sa vie. Impressionné par la découverte d'une culture radicalement différente de la sienne, il commence à s'émanciper de ses parents et prend ses distances avec la doctrine religieuse. Il se tourne alors vers la psychologie. En 1927, à l'âge de 25 ans, il obtient son premier poste dans un institut pour la protection de l'enfance à Rochester où il passera douze ans. Au contact des enfants et adolescents en difficulté, il va élaborer sa propre conception de la relation d'aide : l'approche centrée sur la personne. Rogers est en rupture avec les deux modèles dominants de l'époque : la psychanalyse et le comportementalisme. Selon lui, ces deux approches se ▶



DR

► centrent sur l'interprétation du symptôme (la psychanalyse) ou la modification des comportements problématiques (thérapies comportementales), mais ne prennent pas en compte l'individu dans sa totalité. « *Au lieu de lire le patient à travers un cadre de référence théorique qui lui est propre, Rogers va tenter de se mettre à la place de la personne, pour comprendre comment elle fonctionne* », explique Xavier Haudiquet-Lamarque, psychothérapeute rogérien et directeur d'ACP-France (3). Pour Rogers, la finalité du processus thérapeutique, c'est l'acceptation par le client de ses différentes facettes, de ses qualités et ses défauts. « *Parce qu'il se sent compris, il ne se sent plus isolé, ni étrange, ni "anormal"* (4) », écrit Geneviève Odier dans *Carl Rogers. Être vraiment soi-même* (2012). Mettre en lumière tous les aspects de la personne sans les juger, afin qu'elle puisse les accepter et intégrer dans sa vision d'elle-même, c'est là tout l'art de l'ACP.

## Les trois attitudes du parfait thérapeute selon Rogers

Pour Rogers, dans tout type de relation d'aide, le thérapeute doit observer trois attitudes fondamentales : 1) être le plus authentique et vrai possible (la

## Les groupes rogériens

**Carl Rogers s'est beaucoup intéressé aux vertus thérapeutiques des groupes, notamment au niveau des médiations. Il a mis en place des groupes de résolution de conflits en Irlande, en Afrique du Sud, en Amérique centrale ou en URSS. Pour cela, il réunissait les différentes parties en conflit et tentait de les faire dialoguer ensemble, ce qui lui a d'ailleurs valu d'être proposé pour le prix Nobel de la paix l'année de sa mort. Mais au-delà de la fonction thérapeutique, le groupe était aussi un élément formateur pour Rogers. Chaque année, il organisait des séminaires internationaux réunissant parfois plusieurs centaines de personnes en présence d'un « facilitateur », animateur des débats. Cette tradition a toujours cours aujourd'hui et chaque année les rogériens se rencontrent ainsi sur plusieurs jours à l'occasion de workshops gigantesques avec toujours un thème phare au centre des débats. ■ M.O.**

### Pour aller plus loin

• « **La tradition rogérienne des groupes de rencontre et des séminaires expérientiels** »

Xavier Haudiquet-Lamarque, *Congruences*, ACP-France, 2015.

congruence), 2) accepter son client tel qu'il est, sans le juger et sans attendre des choses particulières de lui (le regard positif inconditionnel), 3) essayer de se mettre à sa place, afin de comprendre au mieux son point de vue et de capter les sentiments qui le traversent (la compréhension empathique). Ces trois conditions tranchent avec le positionnement neutre du psychanalyste ou du comportementaliste qui ne s'intéressent guère à ces questions (en tout cas à l'époque). Pour Rogers, l'important est de comprendre l'autre. C'est ce qui lui permettra de changer. Mais avant, il faut déjà bien se connaître soi. « *Ma capacité à créer des relations qui facilitent la croissance de l'autre comme une personne indépendante est à la mesure du développement que j'ai atteint moi-même* (5) », écrit-il. La maturité psychologique du thérapeute, la confiance qu'il a en lui-même seraient des éléments déterminants. « *Si je suis en contact avec mon expérience intérieure et fais confiance à ce que je ressens et au processus, alors l'autre va être davantage en contact avec ce qu'il est et pouvoir se faire plus confiance* », remarque la psychothérapeute Sandra Pedevilla, thérapeute ACP d'origine britannique et ex-présidente de l'AFP-ACP (6). Mais pour nombre de psychanalystes, il s'agit là d'un leurre. Dans son livre *Le Psychanalyste apathique et le patient postmoderne* (2014), Laurence Kahn expose un autre point de vue. Selon elle, ce n'est pas l'implication personnelle du thérapeute qui permet de se rendre disponible aux affects du patient, mais plutôt une sage neutralité bienveillante. Et d'ajouter que l'affect, bien plus qu'un soutien, peut, au contraire, être facteur déroutant dans l'écoute. Il ne suffirait donc pas d'être un bon écoutant pour être aussi un bon thérapeute. Bien évidemment dans la vie de tous les jours, j'ai plus de facilité à me confier à quelqu'un d'authentique, de cohérent, d'empathique qui ne me juge pas. Il m'inspirera davantage confiance que quelqu'un de faux, confus et froid. Mais est-ce qu'il sera pour autant forcément de meilleur conseil? Quoi qu'il en soit, les dernières études scientifiques



Roy James Shakespeare/Getty

semblent plutôt conforter le point de vue de Rogers. Une récente étude américaine (7) a listé les dix ingrédients les plus importants pour une thérapie efficace. On y retrouve la plupart des thèmes chers à Rogers, comme l'alliance thérapeutique, l'empathie, la congruence, la considération positive ou l'ouverture de soi.

### L'autodidacte

Au fur et à mesure de ses entretiens auprès des enfants et adolescents en difficulté, Rogers va affiner sa technique. Il s'intéresse avant tout aux apports susceptibles de provoquer chez l'autre un changement. Rogers expérimente, puis retient ce qui lui semble marcher. Dans un premier temps, il centre ses investigations sur une approche qu'il appelle «non directive». Rogers questionne peu, laisse venir les choses et s'adapte au cheminement de son client. Il prétend ne pas avoir de but précis pour son client. Il refuse de le «lire» à travers une grille préétablie, comme le psychanalyste qui interprète ses dires à la lumière de ses connaissances théoriques (le ça, le moi et le surmoi, le conscient et l'inconscient...). Rogers se fie davantage à ses intuitions qu'à ses cours de psychologie. Pour lui, l'expérience est l'autorité suprême et non pas un quelconque savoir acquis indépendamment de celle-ci. C'est bien la relation qui soigne et non une méthode appliquée de façon arbitraire. Rogers est donc ce que l'on appelle un antistructuraliste. Mais, ce n'est pas un antiscientiste pour autant. Dès les années 1930, il cherche à valider ses concepts de manière expérimentale. Il est le premier à enregistrer ses entretiens pour mieux comprendre ce qui s'y joue. En comparant des entretiens conduits par des thérapeutes expérimentés avec ceux de novices, il comprend alors que la non-directivité n'est pas la caractéristique essentielle de sa méthode. Il va davantage s'intéresser aux attitudes du thérapeute. L'approche «non directive» devient l'approche «centrée sur la personne». Rogers insiste sur rôle actif du «client», terme qu'il préfère à celui de «patient» qui sous-entend

## La communication non violente



Marshall Rosenberg, qui a mis en scène les principes d'une communication non violente.

Dans les années 1960, le psychologue américain Marshall Rosenberg a élaboré un modèle de communication directement inspiré des concepts de Rogers. Enfant d'émigrants juifs, aux prises avec les conflits raciaux dans son pays, Rosenberg s'est aussi servi de l'exemple de Gandhi pour imaginer une méthode de communication susceptible d'apaiser les conflits et de restaurer le dialogue. Depuis, son modèle de communication non violente est devenu très populaire et a trouvé des applications dans le domaine familial (les ateliers de «parentalité bienveillante»), le couple, l'école, les soins, la police, en entreprise et même sur le plan politique. Ses principaux leviers : partir des ressentis et des besoins de chacun, les exposer à l'autre partie et être à l'écoute de ceux des autres en retour. Le psychologue évoque le terme de «langage du cœur». Il

conseille de procéder en quatre étapes : 1) observer ce qui se passe de manière la plus neutre possible («je vois que tu regardes ton portable alors que je te parle»); 2) exprimer son ressenti («cela me dérange...»); 3) exprimer ses besoins («j'ai besoin qu'on puisse se parler à table»); 4) formuler une demande claire («je te demande de laisser ton portable dans ta chambre quand nous mangeons»). Plutôt que d'attaquer l'autre de front par des phrases commençant par «tu», Rosenberg conseille donc de partir de soi, de ses besoins, d'éviter les formules qui blessent, les jugements hâtifs. En général, c'est mieux accepté par l'interlocuteur et cela permet d'ouvrir un espace de dialogue. ■ M.O.

#### À lire

• **Les mots sont des fenêtres (ou bien ce sont des murs). Introduction à la communication non violente**

Marshall Rosenberg, rééd. La Découverte, 2016.

pour lui un savoir/pouvoir du thérapeute qu'il réfute. Beaucoup lui reprochent d'ailleurs ce terme à connotation «commerciale». Mais Rogers assume l'idée du client «roi» et du thérapeute à son service, se référant à l'étymologie du mot thérapeute (du grec *therapôn*, le serviteur).

Pendant toute sa carrière, il poursuivra ses recherches, toujours animé par l'idée de réviser constamment ses acquis et de s'adapter au mieux aux besoins de ses clients. Pour Rogers, «toute science véritable implique changement et progrès, et ne tolère pas l'immobilité et la rigidité (8)». ►

## Les écoles démocratiques : une pédagogie inspirée de Rogers



Sudbury Valley School

Une classe de la Sudbury Valley School.

L'école La Croisée des chemins de Dijon s'inspire des idées humanistes de Carl Rogers. Ouverte en 2014, elle fait partie d'un réseau d'environ quarante écoles dites « démocratiques », organisées selon le modèle de la Sudbury Valley School, première école démocratique ayant vu le jour aux États-Unis en 1968. La croisée de chemins est entièrement financée par les parents. Les intervenants sont des bénévoles aux parcours divers et variés. Un seul salarié bénéficie d'un contrat aidé qui arrive à terme. Enfants et adultes sont membres d'un collectif, pilier de l'institution. Les règles de la vie collective sont établies en commun. Toutes les décisions sont prises en assemblée, selon les principes de la sociocratie. Actuellement, 13 enfants âgés de 6 à 17 ans apprennent ici librement à leur guise, de manière autonome et selon leurs envies du jour. Seuls, à plusieurs, avec ou sans adultes, les « facilitateurs », comme on appelle les enseignants ici. Dans l'esprit de Rogers, il fallait laisser à l'enfant la possibilité de découvrir et

de s'approprier les connaissances par lui-même. Pas besoin de les forcer, il suffit de leur proposer les conditions nécessaires pour que ce processus puisse se mettre en place. Ici aucun enseignement n'est imposé. Il n'y a pas d'évaluations ni de notes. Enfin, pour ceux qui le souhaitent, l'organisation des examens de fin de cycle est tout de même possible. Les enfants scolarisés à La Croisée des chemins arrivent souvent après une expérience douloureuse dans des établissements classiques (violences, harcèlement, phobies scolaires...). Les parents espèrent trouver dans ce type d'école un contexte plus favorable à l'épanouissement de leur enfant, une deuxième chance en quelque sorte. Davantage d'attention portée à leurs besoins, davantage d'écoute pour favoriser une reprise de confiance en eux. Mais est-ce que ce ça marche aussi pour ceux qui pécheraient par un excès d'ego ? Pas certain... ■ M.O.

Pour une présentation complète de l'école, voir <http://ecoledelacroiseedeschemins.fr>

► D'où son aversion pour la « doctrine psychanalytique » qui, selon lui, figeait trop les choses.

### Ses paradoxes

Rogers était aussi un homme plein de contradictions. G. Odier en cite quelques-unes dans son livre : « Comment, dans une demande d'aide, concilier accompagner sans diriger ? Comment ne pas avoir de projet pour son client quand on espère que sa situation s'améliore ? Comment être au plus près du ressenti du client sans être intrusif ? Comment l'accepter sans approuver son comportement (9) ? » En effet, Rogers prône une démarche non directive sans attente particulière. Mais une personne désorientée qui vient voir un psychologue n'attend-elle pas, au contraire, quelqu'un qui va la guider pour la sortir de ce marasme ? Comment parler de non-directivité avec des personnes qui ne savent pas où elles vont ? Comment faire confiance lorsqu'on se sent manipulé ? Dans le domaine scolaire (*encadré ci-contre*), Rogers propose de faire confiance aux enfants et de les laisser se tourner naturellement vers les apprentissages. Mais pour qu'une relation de confiance puisse s'établir, ne faut-il pas tout d'abord instaurer un cadre, des règles et un minimum de « contrôle » ? Les contraintes et la frustration ne sont-elles pas des éléments fondamentaux pour la construction de tout enfant ? *Quid* de ceux qui n'ont pas envie d'apprendre, qui préfèrent jouer ?

### Ange ou démon ?

Ses détracteurs reprochent à Rogers une vision parfois trop naïve de l'être humain. « *L'histoire de la civilisation, c'est l'histoire de la cruauté humaine disait Nietzsche. Dire que tout homme est bon, c'est nier la cruauté qu'il y a en chacun de nous* », argue la psychanalyste Janine Filloux, membre du 4<sup>e</sup> Groupe, une association regroupant des psychanalystes de langue française. Pour J. Filloux, il y a beaucoup de fausses vérités chez Rogers. Ce qu'elle réfute est notamment son obsession de la transparence. « *À travers la congruence, il pense pouvoir accéder à*

## L'ACP en pratique

La principale organisation regroupant les thérapeutes rogériens en France est l'AFP-ACP (Association française de psychothérapie dans l'approche centrée sur la personne). Selon son président Jacques Bagouet, il y aurait aujourd'hui entre 200 et 300 thérapeutes ACP en France. Leur nombre exact est difficile à déterminer, car tous ceux qui se sont formés n'exercent pas forcément par la suite en tant que psychothérapeutes et certains travaillent dans d'autres secteurs. L'ACP est davantage répandue en Suisse, en Belgique, au Canada, en Grande-Bretagne et en Allemagne où il existe des cycles d'enseignement à l'université, ce qui n'est pas le cas en France. Pour se

former à l'approche rogérienne, plusieurs instituts de formation privés proposent des cycles de formation qui s'étendent sur cinq ans en général. Prérequis : un niveau licence et surtout des qualités humaines et une bonne expérience de vie. Donc pas besoin d'avoir un master de psychologie pour devenir thérapeute ACP. La plupart des étudiants ont déjà exercé un métier et ont entre 30 et 50 ans. Ils viennent en général du champ médical (médecins, psychologues, infirmiers), social (éducateurs, assistants sociaux) ou pédagogique (enseignants). Il y a également quelques théologiens ■ M.O.

Pour plus d'informations, voir le site [www.afpacp.fr](http://www.afpacp.fr)

une connaissance totale de son patient. Or, c'est une illusion. La communication n'a jamais été transparente», affirme-t-elle. Et de continuer que sa conception d'une relation parfaitement égalitaire où chacun raconte à l'autre ses ressentis ne serait finalement que le signe d'un narcissisme débordant chez lui. «C'est une forme d'autothérapie à laquelle se livre Rogers», assure J. Filloux, le qualifiant de manipulateur, de thérapeute tout-puissant. «Ses concepts ne sont que le fruit d'un subjectivisme absolu et solipsiste. Il n'y a pas de place à l'intellectualisation, à la rationalité. Il n'y a pas de méthode, pas de concepts, pas de pensée, que du ressenti.» Pour la psychanalyste, ce rejet de tout modèle, de toute référence à un cadre théorique établi peut s'expliquer à travers son histoire. En proposant un modèle totalement à rebrousse-poil de ce qu'on lui a enseigné, Rogers réglerait en quelque sorte ses comptes avec des parents rigides et puritains.

### Le retour du rogérisme ?

Malgré ces critiques, Rogers compte toujours de nombreux adeptes en France et dans le monde. Et selon X. Haudiquet-Lamarque, il y aurait même un regain

d'intérêt pour l'ACP depuis une dizaine d'années. «Nous avons eu des années difficiles après la mort de Rogers en 1987 et la montée en puissance des thérapies cognitives et comportementales. Mais depuis les années 2000, notamment grâce à un regain de recherches scientifiques sur la psychothérapie humaniste, on occupe de nouveau le devant de la scène. Aussi surprenant que cela puisse paraître, de plus en plus de méthodes thérapeutiques se réclament dorénavant du courant humaniste. On parle de PNL humaniste, de thérapie psychocorporelle humaniste. J'ai même récemment entendu parler d'un courant de psychanalyse humaniste, ce qui est un total contresens, car ce sont des épistémologies complètement différentes.» L'humanisme serait donc tendance aujourd'hui. En effet, du côté de la psychanalyse, on commence à étudier avec sérieux le concept d'empathie. La troisième vague des thérapies cognitives et comportementales met, elle, l'accent sur les émotions. La psychologie positive et la psychiatrie positive insistent sur ce qui fonctionne bien chez l'individu et sur ses facultés autothérapeutiques. Dans les écoles, on parle de coopération, d'entraide. Certaines ont mis en place le

tutorat fait par des pairs (des élèves qui coachent d'autres élèves en difficulté) ou encore les élèves-médiateurs qui gèrent les conflits lors des récréations. Serait-ce le retour du rogérisme? Selon S. Pedevilla, «Rogers est arrivé tard en France en raison du poids que représente la psychanalyse, plutôt hostile à ses idées. Ce n'est qu'en 1999 que nous avons fondé l'AFP-ACP, l'association principale regroupant les thérapeutes rogériens.» Mais ses théories ont inspiré de nombreux chercheurs et professionnels en sciences humaines. Ses concepts d'une pédagogie humaniste ont longtemps été défendus par André de Peretti en France qui a notamment œuvré pour introduire l'autoévaluation au sein du système scolaire. Au-delà du monde éducatif, on parle de Rogers dans les écoles d'infirmiers, chez les travailleurs sociaux et même chez les personnels administratifs en contact avec le public. «Ce qu'il y a de commun dans ces métiers est l'importance fondamentale de l'écoute», explique S. Pedevilla. Malheureusement cette qualité d'écoute n'est plus la priorité aujourd'hui. Ce qui est tendance, c'est d'évaluer, cocher des cases, proposer des solutions matérielles. Mais sur ces fiches d'évaluation, il n'y a souvent pas de case pour l'écoute.» Dans une société où les choses vont de plus en plus vite, où il faut être concis, économe, efficace, mais où les besoins humains de respect, d'attention et d'écoute sont restés les mêmes, les idées de Rogers ne sont donc pas prêtes à être enterrées. Et il se pourrait bien que leurs années de gloire soient encore à venir... ■

(1) Consulter [www.gouvernement.fr/conseil-des-ministres/2017-11-27/un-etat-au-service-d-une-societe-de-confiance](http://www.gouvernement.fr/conseil-des-ministres/2017-11-27/un-etat-au-service-d-une-societe-de-confiance)

(2) Carl Rogers, *Le Développement de la personne*, 1961, trad. fr. Dunod, 2005.

(3) Consulter [www.acpfrance.fr](http://www.acpfrance.fr)

(4) Geneviève Odier, *Carl Rogers. Être vraiment soi-même*, Eyrolles, 2012.

(5) *Ibid.*

(6) Association française de psychothérapie dans l'approche centrée sur la personne

(7) John Norcross, *Psychotherapy Relationships That Work. Therapist contributions and responsiveness to patients*, Oxford University Press, 2002.

(8) Geneviève Odier, *op. cit.*

(9) *Ibid.*

# Une histoire naturelle de la sociabilité

Les institutions fondamentales des sociétés humaines que sont la parenté et les échanges de mariage seraient-elles l'héritage de comportements présents chez nos ancêtres primates ?

NICOLAS JOURNET



## LES ORIGINES DE LA SOCIÉTÉ HUMAINE

Parenté et évolution

Bernard Chapais

Boréal, 2017, 360 p., 24 €.

L'être humain est physiologiquement un animal, plus précisément de l'ordre des primates. Raison pour laquelle la primatologie est aussi une science humaine, dont le remarquable développement depuis les années 1960 cache mal l'ambition : celle de renouer les fils qui nous relient à la nature. Bernard Chapais, professeur à l'université de Montréal, est de ceux qui pensent que l'observation des singes est une fenêtre ouverte sur l'origine non seulement des comportements sociaux mais des institutions humaines les plus fondamentales, ou pour le dire à la manière des anthropologues, les plus universelles. Parmi celles-ci, il en est une qui a déjà fait couler beaucoup d'encre : la prohibition de l'inceste, qui existe dans toutes les sociétés et sanctionne moralement ou pénalement l'union sexuelle entre des parents plus ou moins proches selon les cas. En 1949, Claude Lévi-Strauss identifiait la prohibition de l'inceste comme la règle première obligeant à l'échange matrimonial entre familles, soit comme le premier

acte instituant les relations de parenté par alliance, et fondant la société humaine. Conformément au savoir de son temps, il opposait la promiscuité supposée des animaux à la pratique ordonnée des hommes, et voyait dans ce décret le passage « de la nature à la culture ».

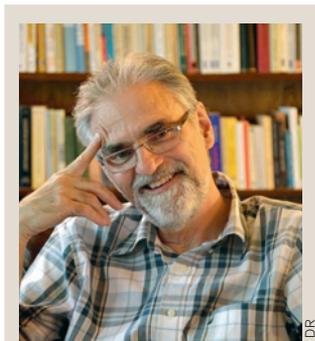
Or, l'éthologie animale a sérieusement brouillé les cartes depuis, montrant à quel point de nombreuses espèces – à commencer par les primates – évitent les rapports reproductifs entre proches parents. Ce fait troublant – et sujet à débats persistants en raison de l'écart entre un comportement et une règle – n'est que le point de départ de l'entreprise autrement plus ambitieuse de B. Chapais. Il s'agit en effet de montrer comment les institutions humaines les plus fondamentales telles que la monogamie, la parentalité, les échanges matrimoniaux, les relations d'affinité ont, quelle que soit leur diversité de formes, leurs précurseurs chez les primates non humains, et pour le dire vite, sont des « héritages naturels », en

d'autres termes « biologiques », de traits déjà sélectionnés dans le règne animal.

Prenons quelques exemples. On a pu constater que toutes les espèces de primates au minimum évitent l'union d'un fils avec sa mère et pratiquent, à la puberté, le départ soit des jeunes mâles, soit des jeunes femelles vers un autre groupe. Ces traits sont donc considérés communs à l'ensemble de l'ordre. Ils sont « primitifs » et remontent, peut-on supposer, à l'ancêtre commun de tous les primates, qui vivait il y a 65 millions d'années.

Or, ils sont aussi présents dans toutes les sociétés humaines, et forment, selon B. Chapais, le noyau de leur « structure profonde ».

D'autres traits sont plus récents, et sont illustrés par les chimpanzés, nos cousins les plus proches. En effet, chimpanzés et bonobos, à la différence par exemple des gibbons, vivent en groupes multifamiliaux, ne connaissent pas de couples stables, mais les petits, protégés par leur mère,



**BERNARD CHAPAIS**

Primatologue et professeur d'anthropologie à l'université de Montréal, il a publié précédemment *Liens de sang. Aux origines biologiques de la société humaine*, Boréal, 2015.

se reconnaissent entre frères et sœurs. Les mâles sont « philopatriques », en ce sens qu'ils assurent la continuité du groupe, tandis que les femelles issues de leurs œuvres le quittent pour se reproduire dans un autre. Cet embryon de parenté reconnue constitue le minimum présent dans toute culture humaine. De plus, la « philopatrie » masculine est un choix majoritaire dans les sociétés traditionnelles. Ces deux traits, que B. Chapais considère comme autant de legs par voie biologique, établissent un autre pont entre les mœurs animales et humaines. Mais il reconnaît aussi que, rendus à ce stade de sociabilité, les chimpanzés sont encore loin du compte. Avec leurs accouplements multiples, l'ignorance de la paternité qui en découle, avec leurs liens de parenté limités aux consanguins proches, avec l'hostilité permanente qui sévit entre les bandes en dépit de la circulation des femelles, leurs mœurs sont insuffisantes pour

rendre compte de la complexité d'une société humaine, même la plus « primitive ». Il lui faut alors tirer sur deux cordes.

**D'**abord, il relève que certains comportements sociaux sont présents chez d'autres primates pas trop éloignés dans l'arbre phylogénétique : les gibbons sont monogames, les gorilles vivent en harem. Les humains sont majoritairement monogames et minoritairement polygynes. Bien que ces choix soient les produits d'évolutions parallèles, on ne peut pas exclure l'idée qu'ils fassent partie d'un répertoire commun à l'ordre des primates. Ensuite, B. Chapais le souligne, la séparation des lignées simiennes et protohumaines remonterait à environ 7 millions d'années, durant lesquelles les ancêtres de l'humanité ont effectué de grands progrès, si l'on peut dire. Parmi ceux-ci, il y a effectivement – et sur ce point B. Chapais rend hommage à Lévi-Strauss – l'institution de l'alliance de mariage, la reconnaissance de la parenté étendue et, partant de là, la formation de sociétés autrement plus inclusives et complexes que celles des singes. Pour autant, à la différence du maître français, il n'y voit pas le produit d'une révolution culturelle, mais celui d'une série de transformations graduelles sous contraintes biologiques et environnementales : une histoire à la fois naturelle et sociale de la lignée humaine qu'il tente, avec force détails, de reconstituer en dernière partie de son ouvrage. Ses étapes et les arguments qui

vont avec sont trop nombreux et complexes pour être résumés ici. Contentons-nous de deux exemples.

Les chimpanzés ignorent les couples stables et la paternité. Comment justifier leur présence universelle dans le genre humain ? Essentiellement par l'allongement de la période de croissance à un certain stade de l'évolution des hominés, lui-même lié à la naissance de plus en plus précoce du nourrisson (néoténie). Qui dit allongement de la période de croissance dit exigence accrue des soins non seulement maternels mais paternels, donc formation de couples plus stables. Deux formules sont possibles : harem ou monogamie ? Elles coexistent dans les sociétés humaines. Pour B. Chapais, l'ancêtre de l'homme moderne a dû d'abord tâter du harem, puis avec l'égalisation des chances – liée peut-être à l'invention des armes – s'est résolu à la monogamie.

**D**euxième grand saut vers la sociabilité humaine : la reconnaissance des liens acquis par le mariage et l'extension de la parentèle. Les femelles chimpanzés coupent tout lien avec leur groupe d'origine et l'hostilité règne entre leur progéniture et celle de leurs frères. Pour que cela cesse, il a fallu que cette hostilité diminue : B. Chapais l'attribue à l'action pacificatrice des femelles, le tout sous contrainte environnementale. Et le reste s'enchaîne : les relations pacifiques mènent à la reconnaissance de la parenté par affinité, à l'élargissement de la paren-

tèle et, si l'on y ajoute la réciprocité, la transformation de la simple circulation de femelles en système de mariage.

La société humaine est née. Après cela, la diversification des systèmes de parenté et de mariage ne relève, convient B. Chapais, plus tant de la nature que de la culture.

**Q**ue peut-on penser de cette grandiose archéologie de la sociabilité humaine ? D'abord, saluer l'ambition et l'intelligence de la démarche du primatologue : non content de rechercher, comme beaucoup de ses collègues, le « singe qui est en nous » à l'aide de rapprochements parfois hasardeux, il explore par étapes le vide qui nous en sépare, et déploie une logique qui combine contraintes biologiques et innovations culturelles. Car, ne l'oublions pas, les singes ont aussi des cultures. B. Chapais a également le mérite de ne pas se satisfaire d'hypothèses fonctionnelles commodes, mais de les confronter au savoir des primatologues et des anthropologues. Enfin, côté critiques, on pourra se plaindre que, d'un côté, la « structure profonde » des sociétés humaines qu'il nous propose reste, malgré tout, assez indigente, et, d'autre part, que sa reconstitution de l'évolution du chimpanzé à l'homme reste, à jamais peut-être, une vaste conjecture. Nous ne savons rien, en effet, des millions d'années de l'histoire sociale des hominés. Mais essayer de la penser est une source infinie d'interrogations utiles. ■

## PRÉHISTOIRE



**LES DIX MILLÉNAIRES OUBLIÉS QUI ONT FAIT L'HISTOIRE**  
**Quand on inventa l'agriculture, la guerre et les chefs**  
 Jean-Paul Demoule  
 Fayard, 2017, 316 p., 20,90 €.

Le néolithique, selon l'archéologue Jean-Paul Demoule, est une parenthèse de dix millénaires « zappés », oubliés. D'où l'intérêt de cet ouvrage présentant pour un large public les acquis de la recherche sur la période, et montrant en quoi les choix des sociétés opérés à la suite de la domestication des plantes et des animaux ont forgé notre monde actuel. L'ouvrage est construit autour de onze questions du genre « *qui a inventé l'agriculture, le travail, les dieux ou la guerre ?* » Il offre une large synthèse de l'état des connaissances. Les chapitres sur l'art, la domination masculine et les migrations sont particulièrement instructifs : l'approche érudite et distante de l'auteur

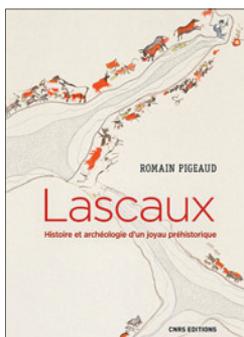
lui permet de critiquer les interprétations politiques du passé lointain auxquelles nous entraînent nos préoccupations présentes. Certains rapprochements font réfléchir : les fameuses « Vénus préhistoriques » ne seraient-elles pas des objets érotiques aussi profanes que le panneau publicitaire affichant une jeune femme peu vêtue pour promouvoir un parfum ?

Cette lecture sur le temps long de l'évolution humaine débouche, en conclusion, sur un questionnement de l'histoire telle qu'écrite au 19<sup>e</sup> siècle. Reposant sur des postulats aujourd'hui insoutenables du genre « *nos ancêtres les Gaulois* », celle-ci entendait rassembler la commu-

nauté nationale autour d'un récit fondateur. Toujours enseignée, cette histoire est linéaire et décrit un progrès continu de la préhistoire à nos jours.

J.-P. Demoule plaide au contraire pour une histoire « buissonnante » qui ne partirait pas du principe que tout allait de soi. Il n'était pas écrit que le modèle des sociétés agricoles productivistes finirait par s'imposer à la planète. Ni qu'il déboucherait sur une croissance démographique colossale. Ni qu'il engendrerait des inégalités toujours plus grandes, au point que 1 % de l'humanité détienne un jour la moitié des richesses produites sur la Terre. ■

LAURENT TESTOT



**LASCAUX**  
**Histoire et archéologie d'un joyau préhistorique**  
 Romain Pigeaud  
 CNRS, 2017, 250 p., 22 €.

On peut ressentir une sorte de lassitude à l'annonce d'un nouveau livre sur la grotte ornée de Lascaux. Mais, dès les premières pages, celui de Romain Pigeaud séduit. L'histoire de la découverte et de l'étude du site est fort bien menée, et enrichie d'anecdotes qui donnent vie, parfois avec humour, aux différents acteurs de cette saga.

La description des figures et de leurs techniques de réalisation est agrémentée de photos aussi complètes que possible pour un petit format, et surtout des belles aquarelles de Jean-Claude Golvin, directeur de la collection.

Les très nombreuses théories sur l'art pariétal qui se sont succédé depuis le 19<sup>e</sup> siècle

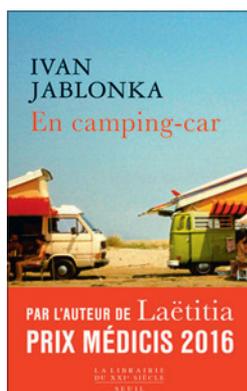
sont présentées : l'art pour l'art, le totémisme, le chamanisme, sans oublier les approches à connotation structuraliste développées dans les années 1960. Même les conceptions fumeuses de quelques amateurs peu éclairés sont abordées et prestement réfutées. Regrettons seulement que l'auteur n'ait pas mis autant de verve à signaler les failles de nombre d'hypothèses avancées par les préhistoriens eux-mêmes, ce qui peut laisser croire au lecteur qu'elles sont toutes également recevables.

La dernière partie donne à voir un peu de ce que l'on sait de ces hommes du Paléolithique supérieur et de leur rapport à l'espace souterrain. Ne nous

méprenons pas : si Lascaux est une merveille exceptionnelle à nos yeux, cela ne signifie pas que les grottes ornées faisaient partie du quotidien des hommes de la préhistoire. Elles étaient peu ou pas visitées et, même en supposant que beaucoup de grottes soient encore à découvrir, le nombre de grottes connues est assez faible : un peu plus de 300 dans toute l'Europe pour une durée de trente millénaires, soit une grotte ornée par siècle. C'est peu pour en faire, dans un moment d'enthousiasme certes excusable, « *un référentiel important dans le territoire et le paysage* ». ■

SOPHIE A. DE BEAUNE

# HISTOIRE



## EN CAMPING-CAR

Ivan Jablonka

Seuil, 2018, 173 p., 17 €.

Dès sa plus tendre enfance et tout au long de sa jeunesse, les vacances, pour Ivan Jablonka, c'étaient les voyages en camping-car dans lequel avec sa famille et les amis de ses parents, il a parcouru la Grèce, l'Italie, le Maroc, la Turquie, et traversé les États-Unis. Héritier de la charrette du colporteur et de la roulotte des bohémiens, le combi Volkswagen est alors le véhicule favori d'un peuple devenu globe-trotteur, à l'heure de la civilisation des loisirs, du camping sauvage et de la libre circulation des populations dans une Europe pacifiée. Un mode de transport à la fois bourgeois et bohème, bobo avant l'heure,

terme que ne récuse pas l'auteur.

I. Jablonka décrit par le menu ces moments de vacances, où l'insouciance, les découvertes, les amitiés côtoient les visites de sites archéologiques (sa mère est professeure de lettres) aussi bien que la lecture de Victor Hugo ou de Jules Verne, ou encore le goût des côtelettes grillées au barbecue et des bains de mer du soir, quand on trouvait, pour passer la nuit, une plage longue de cinq kilomètres sans autre occupant. Pour lui, l'année de khâgne marquera l'entrée dans une ère de productivité : la culture à marche forcée, nourrie cependant par une enfance où elle s'acquerrait en toute liberté.

*En camping-car* n'est pourtant pas un livre d'égohistoire, mais plutôt une sociohistoire, un reflet de ces années où la génération des parents de l'auteur, nés durant la Seconde Guerre mondiale de parents persécutés, a pu jouir de certains progrès économiques et sociaux, et afficher une volonté farouche de faire connaître le bonheur à leur descendance.

Devenu père, l'historien ne manque pas de s'interroger sur la manière dont ses filles pourront profiter de cette même liberté qui l'a construit, sans Internet, sans mails et sans téléphones portables... ■

MARTINE FOURNIER

Éditions  
SCIENCES  
HUMAINES

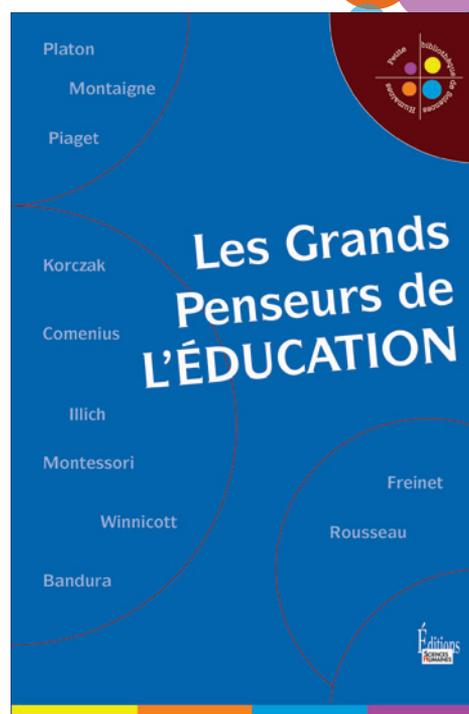
## Apprendre, former, transmettre : un panorama des grandes figures de la pédagogie.

En librairie, et sur commande à :

[editions.scienceshumaines.com](http://editions.scienceshumaines.com)

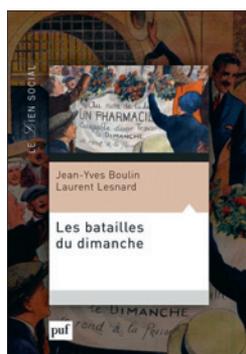
ou par téléphone au **03 86 72 07 00**

Livraison sous 72 h en France métropolitaine



ISBN : 978-2-36106-465-5  
160 pages - 12,70 €

## SOCIOLOGIE



### LES BATAILLES DU DIMANCHE

Jean-Yves Boulin  
et Laurent Lesnard  
Puf, 2017, 280 p., 24 €.

À l'heure où, au nom de la modernisation économique, la flexibilité s'impose comme une exigence de plus en plus pressante, peut-on bousculer les modes de vie des salariés et faire travailler de plus en plus de personnes durant le week-end, le dimanche en particulier ? Pour répondre à une telle question, les auteurs rappellent que, dans les sociétés occidentales, le dimanche a d'abord été construit comme un jour à part sur des bases religieuses. L'exceptionnalité dominicale a ensuite été justifiée par un besoin de repos. Comme en conviennent même certains employeurs du

19<sup>e</sup> siècle, cesser d'œuvrer le dimanche permet de pallier l'usure du travail industriel. Depuis le début du 20<sup>e</sup> siècle, les temps ont changé. On assiste à des batailles régulières qui mettent en jeu la possibilité de se défaire de l'obligation de repos dominical. Les enquêtes « Emploi du temps » qu'utilisent les auteurs montrent que, au cours de ces dernières décennies, le temps dominical que les Français consacrent à leur famille, à leurs amis et à eux-mêmes est de plus en plus grignoté par les exigences économiques, notamment celle d'étendre l'ouverture des commerces. Une telle option

a non seulement des effets incertains sur l'emploi (rien n'indique avec certitude que cela permette de lutter contre le chômage) mais elle est aussi fort coûteuse socialement. Comme, chiffres à la clef, le montrent les deux auteurs, le temps de la culture, de la récréativité et de la sociabilité qui est perdu durant le week-end ne se rattrape pas la semaine. C'est en somme un véritable choix de société qui se joue avec l'adoption de nouvelles normes temporelles, normes dont le dimanche est à lui seul l'emblème. Un ouvrage éclairant sur un sujet social sensible. ■

CLÉMENT LEFRANC



### LES MONDES DE L'INDUSTRIE

L'Ansaldo,  
un capitalisme à l'italienne

Alain Dewerpe  
EHESS, 2017, 628 p.,  
29,80 €.

Spécialiste reconnu de l'histoire du travail et du monde industriel, Alain Dewerpe (1952-2015) mène ici une enquête de longue durée sur l'entreprise italienne Ansaldo. L'auteur observe un ensemble d'usines situées à l'ouest de Gênes. Ces espaces productifs sont spécialisés dans la sidérurgie, la métallurgie, la mécanique et la construction navale. L'ouvrage se présente comme une monographie qui entraîne le lecteur au plus près de la pratique du travail industriel. Quatre moments scandent l'exploration. Le premier correspond au temps de l'invention de l'usine (1853-1903) qui est aussi celui de la construction des premières figures ouvrières. À l'heure où la vapeur demeure encore la première source d'énergie, celles-ci prennent forme avec l'exercice fastidieux d'un travail de tournage, de rabotage, d'ajustage. Les règles, les conflits, la hiérarchie font également partie de

l'alchimie qui donne vie à l'usine comme espace social. Entre 1904 et 1914, Ansaldo change d'échelle. L'usine se spécialise dans de nouvelles productions (l'acier, les canons...), elle conquiert de nouveaux marchés, elle se modernise, elle expérimente l'administration des hommes à plus vaste échelle. La mutation n'est pas sans écueils comme en témoignent les accidents, les résistances collectives au changement et les luttes sociales. Cette transition n'est en réalité que l'amorce d'un troisième moment (1915-1918) qui consacre la métamorphose fordienne d'Ansaldo. A. Dewerpe montre que le temps de la guerre est celui de l'apprentissage de la production en série, de la standardisation des procédures productives, de la diffusion du salaire au rendement mais aussi de la militarisation du travail. Les « munitionnettes » sont les premières à expérimenter les nou-

veaux modes de gestion destinés à mobiliser la main-d'œuvre au service de la nation et de la productivité. Après-guerre (1919-1933) advient le temps de ce qu'A. Dewerpe nomme la « tradition réinventée ». Sur fond de conflits et de révolution manquée, l'usine entame une nouvelle mue : réaménagement de l'espace industriel, retour à la polyvalence, modernisation avec l'adoption de l'électrotechnique et, finalement, abandon des recettes fordiennes au profit d'une nouvelle rationalisation néotaylorienne du travail. Même si la mort n'a pas permis à l'auteur d'achever l'ouvrage avec toutes les finesses qu'il aurait souhaité lui apporter, nul doute que nous avons là un grand livre d'histoire qui, et c'est là sa force première, prend au sérieux le travail au quotidien pour éclairer plus généralement le mouvement d'industrialisation de la société italienne. ■ C.L.



**LE PIÈGE DE L'EMPLOYABILITÉ**  
 Critique d'une notion au regard de ses usages sociaux  
 Guillaume Tiffon, Frédéric Moatty, Dominique Glaymann et Jean-Pierre Durand (dir.)  
 Presses universitaires de Rennes, 2017, 256 p., 22 €.

Produit de la collaboration d'une vingtaine de sociologues et d'économistes du travail, cet ouvrage s'inscrit au carrefour d'une réflexion sur les transformations des conditions d'emploi et d'une analyse sur les modalités d'usage d'une catégorie polysémique – celle de l'employabilité – en vogue depuis quelques années déjà. En s'appuyant sur une série d'observations empiriques dans les champs de la formation professionnelle, des relations de travail et des politiques d'emploi, les auteurs font du signifiant « employabilité » un indicateur de transformation des représentations dominantes en matière de travail. Jauger les

demandeurs d'emploi et les salariés professionnellement mal insérés à l'aune de leurs employabilités, c'est ignorer que les défaillances du système productif sont les premières et les vraies causes de dysfonctionnement du marché du travail. C'est, dans le même élan, reporter la responsabilité sur les épaules de ces hommes et de ces femmes qui n'auraient pas assez travaillé à l'amélioration de leur employabilité. Comme le propose l'un des auteurs de l'ouvrage, il convient certainement de lire le succès de la notion d'employabilité comme l'indice d'une injonction sociale: celle qui consiste désormais à conduire sa vie comme on gère un capital. ■ c.l.

**Voir le monde et la place de l'homme sous un autre jour, pas simplement pour penser mais aussi pour vivre différemment.**

En librairie, et sur commande à :

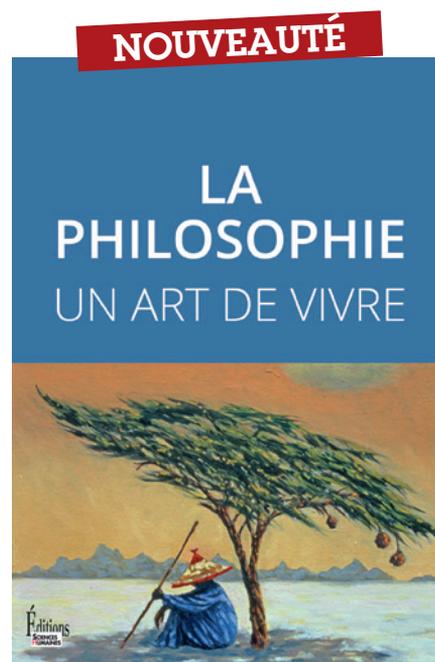
**editions.scienceshumaines.com**

ou par téléphone au **03 86 72 07 00**

Livraison sous 72 h en France métropolitaine



<http://editions.scienceshumaines.com/>



ISBN : 978-2-36106-452-5  
 272 pages - 22 €

## PSYCHOLOGIE



### LA PSYCHANALYSE VA-T-ELLE DISPARAÎTRE ?

Elsa Godart  
Albin Michel, 2018,  
224 p., 16 €.

La psychanalyse a-t-elle encore sa place dans une société soucieuse de rentabilité, d'efficacité et d'évaluations chiffrées ? Pour la philosophe et analyste Elsa Godart, la réponse est «oui, plus que jamais». Mais pour cela, le legs freudien doit se moderniser, s'adapter aux évolutions actuelles. Sans quoi il est voué au déclin, comme c'est le cas aux États-Unis, au point de n'être plus qu'une «coquetterie du dimanche pour vieux érudits». Les symptômes du mal-être d'aujourd'hui ne sont plus ceux d'hier. Confronté à des logiques d'éclatement, «l'individu postmoderne est un kaléidoscope à la coquille vide qui se tient debout par des polyappartenances qui le forment et aux-

quelles il adhère, au gré des phénomènes (de mode) sociétaux», écrit la psychanalyste. Il est pris dans une quête dévorante de jouissance et de possession. Il se suffit à lui-même, fuit les pratiques sociales conventionnelles et se retrouve de plus en plus isolé. On voit apparaître de nouvelles pathologies, comme celles des otaku au Japon, ces fanatiques de jeux vidéo et d'informatique qui restent cloîtrés dans leur chambre, ou encore le hikikomori, une forme de retranchement social qui s'apparente à l'agoraphobie. Parmi ces symptômes, certains résistent aux traitements chimiques et aux thérapies comportementales. Selon E. Godart, c'est justement là que la psychanalyse doit faire

entendre sa voix. Alternative d'une science qui pense pouvoir tout expliquer et maîtriser, elle doit rappeler l'existence de notre part inconsciente, porteuse de mystère et de désirs cachés. Dans cet essai très bien documenté, E. Godart hisse la psychanalyse au rang de rempart face aux malaises du monde contemporain, à la fois en tant que pratique de soins et en tant que théorie explicative. Mais pour que sa parole soit de nouveau audible, il va lui falloir mettre à jour quelques concepts ayant pris des rides, comme par exemple l'opposition entre névrose et psychose. ■

MARC OLANO

## ANTHROPOLOGIE



### AU GRÉ DES JOURS

Françoise Héritier  
Odile Jacob, 2017,  
152 p., 12,90 €.

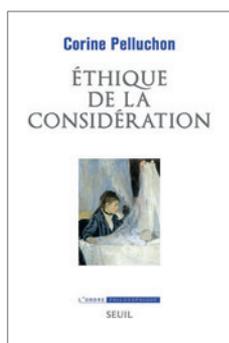
Comme *Le Sel de la vie*, publié en 2012, *Au gré des jours* est, au dire de son auteure, une «fantaisie». C'est d'abord un recueil de bribes de souvenirs, une suite lyrique où se mêlent images d'enfance et de maturité : «Écouter indolemment la radio la nuit dans une voiture, s'installer avec délice pour regarder Les Mines du roi Salomon.» On pourra y retrouver ou non ses propres nostalgies. Celles de l'anthropologue sont parfois étonnantes, comme *Yamilé sous les cèdres* d'Henri Bordeaux, cité trois fois. Et il faut avoir vaincu des préjugés pour avouer aimer les romans historiques de Robert Graves et de Mary Renault. Mais les allusions aux entretiens de Roland Barthes et d'Alain Robbe-Grillet traduisent le plaisir de leur écoute. La voix «coupante et métallique de

Claude Lévi-Strauss» n'est en rien si charmante mais, note Françoise Héritier, «détache chaque syllabe dans une prononciation parfaite où l'on sent l'orthographe, la syntaxe et même, ô perfection ! La ponctuation». *Au gré des jours* est aussi une autobiographie, où l'on suit les années de Sorbonne d'un groupe d'étudiants en philosophie, puis celles des terrains de l'ethnologue, et la révolte croissante de F. Héritier contre la condition faite aux femmes. À son époque, les filles devaient étudier conjointement l'histoire et la géographie au prétexte qu'elles «n'étaient pas suffisamment armées intellectuellement pour les difficultés théoriques présentées par la seule géographie». On croit rêver en apprenant que son premier terrain lui fut d'abord refusé pour la même raison, mais

accordé après plusieurs mois, faute de candidat masculin. On découvre aussi d'étranges coutumes, comme celle du Collège de France : en l'absence d'auditoire, ce qui aurait été «souvent le cas pour Georges Dumézil», l'huissier de service venait s'asseoir «car le cours doit être prononcé». F. Héritier définit la vieillesse comme une lutte «contre l'envie des petites abdications quotidiennes» et qualifie «le temps d'avant la maladie comme un temps d'inconscience heureuse». La sienne fut diagnostiquée en 1983 avec un pronostic de cinq ans. Cette année-là, elle entra au Collège de France et a lutté jusqu'au 15 novembre 2017. Entre-temps, elle nous a donné plus de vingt livres. Une belle leçon de vie. ■

GÉRALD GAILLARD

## PHILOSOPHIE


**ÉTHIQUE  
DE LA  
CONSIDÉRATION**

Corinne Pelluchon  
Seuil, 2018, 288 p., 23 €.

« **C**omblant l'écart entre la théorie et la pratique, la pensée et l'action », tel est le projet que s'est fixé Corinne Pelluchon pour ce nouveau chapitre de sa réflexion. La philosophe arpente depuis de nombreuses années les sentiers ardues de la morale et de l'éthique, avec notamment un intérêt marqué pour l'éthique environnementale et l'éthique animale. Deux domaines dans lesquels, malgré de bonnes intentions, les hommes peinent à changer leurs pratiques. Pour passer à l'acte, explique C. Pelluchon, il faut quitter le seul terrain de l'argumentation rationnelle pour redonner une place aux affects et aux corps. Il faut donner à voir les vertus, autrement dit les manières d'être qui

permettront aux hommes de mener une vie bonne, de respecter les humains et les non-humains, et partant de se respecter eux-mêmes. Amour de la vérité, justice, prudence, magnanimité, courage, bienveillance, sincérité, tempérance... Cette « constellation de vertus », C. Pelluchon la construit dans un dialogue avec la tradition philosophique, de Platon et Aristote à Descartes, Spinoza, Rousseau, Levinas, jusqu'à Arne Naess et l'écoféminisme. C'est bien un dialogue, car C. Pelluchon réélabore ces matériaux hétérogènes pour nourrir une réflexion originale. Même si elle s'appuie sur les vertus, son éthique rompt avec le perfectionnisme moral. L'humilité est sa première étape. Loin de faire l'apologie d'un sujet tout-puissant, « l'éthique de la considération est inséparable de la reconnaissance de notre vulnérabilité, qui est la marque de notre fragilité, mais aussi ce qui nous rend aptes à nous sentir concernés par les autres, voire à souffrir pour eux. » ■

CATHERINE HALPERN

**SCIENCES HUMAINES**

Comprendre l'humain et la société

**Des récits de vie  
souvent surprenants,  
qui montrent en quoi  
les femmes ont contribué  
à écrire l'histoire  
de l'humanité.**

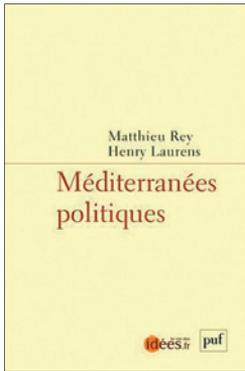


**Chez votre marchand de journaux**

Sur commande par téléphone au  
03 86 72 07 00

Sur Internet [www.scienceshumaines.com](http://www.scienceshumaines.com)

## SCIENCE POLITIQUE



### MÉDITERRANÉES POLITIQUES

Henry Laurens et Matthieu Rey (dir.)  
Puf, 2017, 112 p.,  
9,50 €.

Quel avenir pour les relations entre Méditerranéens, quand, au Nord, l'Union européenne est fragilisée, et que les États vacillent au Sud, contestés après le « printemps arabe » ou ébranlés par le terrorisme ? Autour de Henry Laurens, quatre chercheurs en relations internationales contribuent utilement au débat en retraçant l'histoire contemporaine des relations méditerranéennes depuis l'expédition de Morée de 1828 contre l'Égypte et les Ottomans. Avant de devenir pour plusieurs décennies la scène d'échanges coloniaux inégaux, la Méditerranée fut le lieu de relations commerciales millénaires, caractérisé par des « similarités écologiques et morphologiques ». Elle serait donc un

espace naturellement propice au développement d'un marché commun, si son unité n'était pas menacée. Dans la veine des travaux de l'auteur du *Rêve méditerranéen*, il ressort de ces analyses que la construction européenne a contribué à retarder la formation d'un projet méditerranéen, incarné aujourd'hui faiblement par l'Union pour la Méditerranée. Ainsi, l'engouement pour le multilatéralisme en Europe contraste dès les années 1950 avec le bilatéralisme des nouveaux États indépendants, donnant lieu à une « pactomanie différenciée » dans un espace méditerranéen fragmenté. La politique de voisinage de l'Union européenne qui met fin en 2004 au partenariat euro-méditerranéen n'est plus tard « qu'une triple mise à distance des États à qui l'on refuse l'adhésion, des migrants et des potentiels terroristes ».

Les contributions plaident en faveur d'une redéfinition de cette politique et d'un rejet des fantasmes véhiculés entre autres par les analyses culturalistes. Si, comme l'écrit H. Laurens, « le rêve méditerranéen est en soi-même un contre-Orient », il interroge également la notion d'Occident. Il y a là l'idée qu'en se tournant vers le sud et en proposant à leurs voisins méditerranéens un partenariat plus étoffé que celui de « garde-barrière », les Européens pourraient sortir de la crise identitaire qu'ils traversent. ■

SARAH DE BUTLER

## GÉOGRAPHIE



### LA FABRIQUE DE L'OcéAN INDIEN

Cartes d'Orient et d'Occident (Antiquité-16<sup>e</sup> siècle)  
Emmanuelle Vagnon et Éric Vallet (dir.)  
Publications de la Sorbonne, 2017, 372 p.,  
39 €.

Comment fait-on un océan ? « Est-ce l'espace qui produit la carte, est-ce la carte qui fabrique un espace ? » À ces questions, l'ouvrage dirigé par Emmanuelle Vagnon et Éric Vallet, tous deux historiens médiévistes, cherche une réponse dans une remarquable exégèse de l'iconographie cartographique de l'océan Indien produite entre l'Antiquité et la Renaissance. Le livre entraîne le lecteur dans un parcours saisissant au long duquel les auteurs excavent les figures alternatives enfouies de ce que nous nommons désormais océan Indien. Masse d'eau lisse et homogène ou succession fragmentée de « mers à îles », « mer Érythrée » des Grecs et Latins ou « Mer

occidentale » chinoise, lointain abstrait et mythologique ou centre de gravité marchand ? Sous ces traits oubliés ou méconnus, on ne lit pas simplement la lente évolution d'un savoir scientifique et les méandres de sa transmission, mais la fabrique de représentations politiques, économiques et culturelles propres à des temps et à des espaces différents. Plutôt que suivre une progression temporelle et européenocentrique depuis la représentation du monde connu ptoléméen jusqu'à son unification avec l'atlas de Mercator, le livre fait le pari d'organiser cette exploration selon les trois principales fonctions de l'objet-carte : former, nommer, figurer. Il sort grandi de la

constante confrontation des points de vue géographiques et des époques, mais exige en retour de son lecteur souplesse et disponibilité. De ce fait, l'appareil critique discret mais bien présent à la fin du livre (chronologie comparée, index et orientations bibliographiques) se révèle une aide précieuse. Sous des dehors de livre d'art destiné à une fréquentation contemplative – grand format paysage, papier couché satiné, abondantes illustrations –, ce volume, dont les directeurs signent près de la moitié des chapitres, fait la synthèse de recherches au long cours sans que l'érudition se mette en travers de l'accessibilité. ■

JACQUES ENAUDEAU

# COMMUNICATION



## LA MÉCHANCÉTÉ EN ACTES À L'ÈRE NUMÉRIQUE

François Jost  
CNRS, 2018, 192 p.,  
20 €.

Le *phishing* et le *trolling* sont-ils révélateurs d'une tendance profonde de notre société? Parcourant avec minutie le monde des médias imprimés, télévisés et surtout en ligne, François Jost s'attelle à qualifier les formes de méchanceté qui s'y expriment et à en comprendre les ressorts. L'enquête part de la naissance en 1960 du mensuel *Hara-Kiri*, autoproclamé «*journal bête et méchant*». Les caricatures et les textes publiés à l'époque développent un humour noir qui s'attaque aux symboles dominants de ces années gaulliennes: la religion, l'armée, le pouvoir. Puis, le triomphe de la société du spectacle – pour reprendre les mots de Guy Debord – donne naissance à la télé réalité, un monde dont les héros sortis de nulle part sont le clou d'un spectacle que l'on se délecte à regarder. Jusqu'à ce qu'il

devienne possible «d'exclure du jeu» à coups de SMS vengeurs ces anonymes devenus stars éphémères. On entre alors, explique F. Jost, dans le temps de «la démocratisation de la méchanceté médiatique» qui préfigure ce que va devenir l'espace discursif des réseaux sociaux.

Aujourd'hui, les forums Internet bruissent par-dessus tout d'«un rejet ad statutum» qui disqualifie systématiquement le discours des élites et des experts. Selon F. Jost, Internet est devenu la chambre d'écho d'un populisme ambiant qui se traduit dans les cas les plus extrêmes par une incitation à la haine, à l'homophobie et à d'autres formes de méchanceté. Une méchanceté dont la puissance est décuplée par la viralité des médias numériques. ■

FRÉDÉRIQUE LETOURNEUX



**Embrasser d'un seul regard la question de la formation du langage, de son acquisition et de l'évolution des langues.**

En librairie, et sur commande à :  
**editions.scienceshumaines.com**

ou par téléphone au **03 86 72 07 00**  
Livraison sous 72 h en France métropolitaine

**NOUVEAUTÉ**

Jacques François

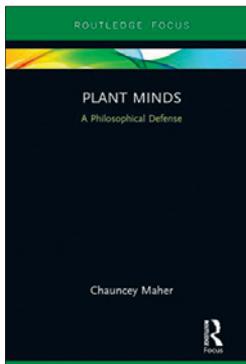
**La genèse  
du langage  
et des langues**



ISBN: 978-2-36106-461-7  
288 pages - 22 €

INTERNATIONAL

# Les plantes pensent-elles ?



**PLANT MINDS**  
A philosophical defense  
Chauncey Maher  
Routledge, 2017, 160 p.,  
£ 50.

Les plantes pensent-elles ? Au fur et à mesure que l'on découvre la complexité du monde végétal, la question se pose avec plus d'acuité. De nos jours, c'en est presque une mode. Mais l'attribution d'une forme de conscience aux végétaux semble quand même saugrenue à de nombreux chercheurs : comment, objectent-ils, des organismes dépourvus de cerveau pourraient-ils penser ? C'était d'ailleurs la position de l'auteur de ce livre, le philosophe Chauncey Maher, quand il a commencé à s'intéresser à cette question... jusqu'à ce qu'il change d'avis. À ses yeux, le refus d'attribuer une conscience aux plantes provient principalement du présupposé que toute forme de pensée repose sur la capacité à se représenter le monde. Mais cette conception représentationnelle de la conscience lui paraît désormais trop restrictive. Pour bien faire saisir ce changement de perspective, il commence par mettre en avant toutes les raisons que l'on a de ne pas attribuer aux plantes une conscience, au sens classique du terme. Puis, à la fin du livre, il montre comment une conception élargie de la conscience semble plus crédible et permet d'échapper à ces objections. Du coup, il en vient à admettre que les plantes pensent. Concernant les arguments à charge, C. Maher revient sur les expériences ou observations pouvant faire croire que les plantes sont capables de percevoir le monde, de le ressentir, d'en mémoriser certains aspects et d'agir volontairement. Mais, à chaque fois, il montre que cela n'implique aucune représentation de quoi que ce soit. Par exemple, on dit parfois que des plantes peuvent percevoir la position du soleil. Mais C. Maher ne détecte, dans leur façon de se tourner vers cette source de lumière, rien d'autre qu'une réponse à des *stimuli*. Qu'à cela

ne tienne, certains biologistes avancent que les plantes ont des ressentis (encore appelés *qualia*). Impossible de le nier, reconnaît C. Maher, mais il est difficile de comprendre comment elles pourraient se représenter ce qui les affecte. Cela veut-il dire que les plantes sont inertes comme les pierres ? Pas forcément, avancent certains biologistes : à la différence des objets inanimés, elles auraient la capacité de retenir certaines informations (comme la température, l'orientation de la lumière, l'occurrence de contacts, etc.). Mais, là encore, C. Maher soutient que cette apparente mémorisation n'implique aucune représentation d'événements passés, mais seulement le fait que les plantes ont été affectées par ceux-ci. Enfin, les plantes donnent parfois l'impression de prendre des initiatives, comme lorsqu'elles lâchent des alertes chimiques en réponse à la présence de prédateurs. Mais les plantes qui envoient ce genre de « signal » ne sont, comme C. Maher le montre, pas en mesure de se représenter l'état de celles qui le reçoivent. Elles ne pensent donc pas à ce qu'elles font. Reste donc que, pour C. Maher, avoir conscience du monde n'est pas nécessairement se le représenter. Passant en revue les différentes approches de la conscience, il en arrive à retenir qu'il suffit d'avoir un souci de soi pour en manifester ne serait-ce qu'une forme élémentaire. Autrement dit, si le monde signifie quelque chose pour un organisme (en bien ou mal vis-à-vis de son intégrité) et qu'il peut, dans une certaine mesure, s'y adapter, il en aurait une forme de conscience. Du coup, les plantes penseraient, à leur façon. Toute la question est maintenant de savoir si cette conception élargie de la conscience ne fait pas perdre à cette dernière toute sa signification. ■

THOMAS LEPELTIER

**À signaler**

**THE LANGUAGE OF PLANTS**

Monica Gagliano, John C. Ryan et Patricia Vieira  
University of Minnesota Press, 2017.

**BRILLIANT GREEN**

The surprising history and science of plant intelligence  
Eric Anderson et Ann Travers (dir.)  
Routledge, 2017.

**WHAT A PLANT KNOWS**

A field guide to the senses, the surprising history and science of plant intelligence  
Eric Anderson et Ann Travers (dir.)  
Routledge, 2017.

## LA REVUE DU MOIS



### « LA PETITE HISTOIRE »

Écrire l'histoire

N° 17, CNRS, 2017, 291 p., 25 €.

La célèbre phrase de Pascal, «*Le nez de Cléopâtre s'il eût été plus court, toute la face de la Terre aurait changé*», résume ce numéro. Le lecteur n'y trouvera pas d'article sur l'histoire avec un grand «H», mais sur la «petite histoire» à l'instar du royal reniflant de la reine d'Égypte.

Démêler l'une de l'autre n'est pas aisé tant les frontières sont fluctuantes. La petite histoire peut dénoter une question d'échelle. C'est le détail, l'anecdote, le secret. Ce terme englobe aussi les histoires incorrectes, les microhistoires, celles qui sortent de l'événementiel mais qui révèlent l'état de la société étudiée.

Dans l'article qui ouvre le numéro, Filippo Ronconi revient sur les écrits de Procope de Césarée. Après avoir signé plusieurs ouvrages rendant gloire à son empereur Justinien, l'historien antique démolit la figure flatteuse de Justinien, dans un dernier livre intitulé *Histoire secrète*. En brisant les chaînes de l'histoire officielle, il livre des informations précieuses. Dans *Histoire secrète*, il revient sur l'arrière-scène politique et sociologique de la méconnue révolte de Nika : Justinien aurait contribué à échauder les rivalités entre des groupes de jeunes en perte de repère.

Martial Poirson s'intéresse aux «avatars mémoriels» de la Révolution française : santons de sans-culotte réalisés au moment du bicentenaire, tee-shirts floqués, jeux de cartes... jusqu'au camembert daté de 1791. Ce faisant, il tente une archéologie de la mémoire de la Révolution et tend un miroir à notre époque avec cet événement historique transformé en marchandise, que ce soit par les stéréotypes de genre véhiculés par certaines représentations de Marie-Antoinette ou par l'universalisation de la Révolution qui s'inscrit dans un «nouveau folklore».

Ce numéro explore les multiples pistes ouvertes par la petite histoire, mais sans l'arrogance d'avoir posé une définition consensuelle : «*On en est à un premier débroussaillage qui fait apparaître ce que la notion (...) a d'insaisissable*», écrivent Catherine Croizy-Naquet et Alain Delissen, les deux coordinateurs du dossier. ■

CHLOÉ REBILLARD

### « L'IRAK APRÈS DAESH »

Politique étrangère - Vol. LXXXII, n° 4, hiver 2017-2018, 244 p., 23 €.

Après la défaite de l'État islamique en Irak, ce dossier de la revue *Politique étrangère* interroge le devenir du pays. Un brin provocateur, le politologue britannique Jolyon Howorth questionne : «*L'Irak a-t-il déjà existé en tant qu'État ? Existera-t-il jamais ?*» La situation actuelle du pays contrevient en tout point à ce qui définit un État. L'unité territoriale, d'abord, avec l'indépendantisme kurde. Il se réveille aujourd'hui et questionne les frontières irakiennes. La capacité à gouverner, ensuite. Comme le relatent les politologues Hebatalla Taha et Clément Therme, l'État central par exemple doit faire face aux pressions de milices armées chiites, les Hachds, chevilles ouvrières de la lutte contre Daesh.

L'existence d'une nation, enfin. Le voisin iranien profite du nouveau gouvernement irakien pour multiplier les appels à la solidarité religieuse transnationale censée effacer les logiques d'État au profit d'une aire chiite. Quant à l'Occident, ses interventions déstabilisent encore le pays. Elles nourrissent la quête de vengeance des jihadistes, toujours brûlante. ■

ALIZÉE VINCENT

### « TRANSMISSIONS. ENJEUX ET PERSPECTIVES »

Enfances & Psy - N° 75, 2017, 206 p., 18 €.

Pour son vingtième anniversaire, la revue *Enfances et Psy* consacre un numéro spécial aux transmissions. Que transmettent les parents à leurs enfants que ce soit de manière consciente (savoirs, valeurs...) ou involontaire ? Assistons-nous à une crise des transmissions, favorisée par la montée en puissance des nouveaux médias ? Dans une vingtaine d'articles, des professionnels de la psychiatrie évoquent notamment les transmissions psychiques entre parents et enfants (traits de comportement, peurs...), mais aussi une question moins souvent traitée : celle des transmissions dites «ascendantes». Dans sa contribution, Bernard Golse analyse les transferts ascendants d'un bébé sur ses parents. Pour le pédopsychiatre, le fonctionnement psychique singulier de l'enfant est susceptible d'infléchir celui de ses parents. Un enfant excessivement anxieux par exemple risque de modifier la relation que sa mère ou son père va établir avec lui. Cela pourrait avoir un retentissement durable sur la personnalité du parent, quelles que soient ses dispositions d'origine. ■

MARC OLANO

ET AUSSI...

#### « QUELLES POLITIQUES EN MÉDITERRANÉE »

Les Cahiers de l'Orient - N° 129, hiver 2018, 162 p., 18 €.

#### « AU PRISME DE LA CONSOMMATION »

Hommes & Migrations - N° 1320, janvier 2018, 174 p., 15 €.

#### « SOUND STUDIES. À L'ÉCOUTE DU SOCIAL »

Politiques de communication - Hors-série n° 1, 2017, 244 p., 25 €.

LE 27 FÉVRIER

● **PARIS 5<sup>E</sup>**

**LA DÉMOCRATIE À L'ÂGE DE LA POSTVÉRITÉ**

Les philosophes des Lumières avaient parié que le développement de l'instruction permettrait de construire une démocratie de citoyens informés capables de délibérer rationnellement en vue du bien commun. Ce faisant, ils avaient d'abord négligé le rôle toujours renaissant des passions et des émotions en politique. Mais plus encore, ils n'avaient pas imaginé qu'une instruction de masse puisse conduire au relativisme destructeur que nous voyons aujourd'hui partout triompher, faisant système avec le développement des visions complotistes du monde, l'emprise croissante des marchands de doute et la dissolution des notions même de réalité et de vérité...

**Collège de France,**

11, pl. Marcellin-Berthelot.

Tél. : 01 44 27 12 11.

anne.monier@college-de-france.fr www.

www.college-de-france.fr

DU 24 FÉVRIER AU 10 NOVEMBRE

● **NANTES**

**ROCK! UNE HISTOIRE NANTAISE**

La scène nantaise est aujourd'hui reconnue comme une des plus riches de France. Une histoire écrite depuis cinq décennies. Des pionniers des années 1960

aux salons Mauduit à Christine and The Queens. Une histoire politique et sociale qui s'est écrite dans les locaux de répétition, les studios, les bars et les salles, sur les radios locales ou chez les disquaires, par des activistes et artistes de l'ombre. Une exposition pour comprendre pourquoi Nantes Rock!

**Musée d'histoire,** château des ducs

de Bourgogne, 4, pl. Marc-Elder.

Tél. : 08 11 46 46 44.

www.chateaunantes.fr/

DU 3 MARS AU 21 MAI

● **ÉVIAN-LES-BAINS**

**JULES ADLER, PEINDRE SOUS LA III<sup>E</sup> RÉPUBLIQUE**

Peintre franc-comtois né à Luxeuil, Jules Adler (1865-1952) fait carrière dans la mouvance des artistes naturalistes attachés au quotidien, au monde ouvrier, au travail et à la ruralité. Au palais Lumière, collections publiques et privées se mélangeront afin de proposer un parcours en neuf étapes : devenir peintre, Luxeuil et la Franche-Comté, les rues de Paris, les figures populaires, la mine, le voyage, la Grande Guerre, les chemineaux et la peinture d'histoire.

**Palais Lumière,**

quai Charles-Albert-Bresson.

Tél. : 01 56 61 70 20.

www.quaibrantly.fr/

LES 9 ET 10 MARS

● **TOULOUSE**

**ÉMOTION ET APPRENTISSAGES SCOLAIRES**

DU 8 MARS AU 11 MARS

● **MONTREUIL**

**II<sup>E</sup> FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM SUR LES MÉTIERS D'ART**

Parmi près de 400 propositions provenant de 15 pays, près de 25 films, pour certains présentés au public pour la première fois, ont été retenus. La sélection compose ainsi une programmation inédite et variée témoignant d'une grande diversité de pratiques et d'une grande créativité. Des films de tous les genres et de tous les formats seront présentés, documentaires, animations, films expérimentaux... du très court au long métrage.

**Cinéma Georges-Méliès,** 12, pl. Jean-Jaurès.

Marie Artuphel, tél. : 01 44 01 08 30.

marie.artuphel@ateliersdart.com

www.fifma.com

De nombreux travaux s'accordent aujourd'hui sur l'existence d'un lien étroit entre émotion et cognition, tant en neurosciences qu'en sciences humaines. Si l'émotion trouve aujourd'hui sa place dans de nombreuses modélisations du fonctionnement cognitif, à travers l'étude des processus de mémorisation, de la résolution de problèmes, ou encore de la prise de décision, ce n'est que très récemment que l'influence des émotions a été discutée dans le cadre plus écologique des apprentissages scolaires...

**Université Toulouse-II,**

5, all. Antonio-Machado.

cprs@univ-tlse2.fr

http://blogs.univ-tlse2.fr/

DU 10 MARS AU 10 JUIN

● **PONT-AVEN**

**COBRA, LA COULEUR SPONTANÉE**

L'enjeu de l'exposition est de présenter à travers un ensemble d'œuvres parfois inédites les principales caractéristiques de l'art défendu par le groupe Cobra au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Il s'agit également d'illustrer, à la lumière d'œuvres des années 1950, 1960 et 1970, la persistance de l'esprit de Cobra au-delà de

1951, année de la dissolution du groupe. 70 œuvres provenant des collections publiques françaises, belges et allemandes ainsi que des collections privées européennes constituent le corpus des œuvres envisagées pour cette exposition.

**Musée,** pl. Julia.

Tél. : 02 98 06 14 43.

www.museepontaven.fr/

DU 9 MARS AU 26 AOÛT

● **PARIS 8<sup>E</sup>**

**PARFUMS DE CHINE, LA CULTURE DE L'ENCENS AU TEMPS DES EMPEREURS**

Cette exposition aborde de manière inédite la civilisation chinoise à travers l'art de l'encens et du parfum en Chine depuis le 3<sup>e</sup> siècle avant notre ère jusqu'au 19<sup>e</sup> siècle. Près de 130 objets d'art et d'archéologie invitent à un véritable voyage à travers la civilisation chinoise. Céramiques, dessins, bronzes ou toiles issus des collections du musée de Shanghai et présentés en Europe pour la première fois sont accompagnés par une vingtaine de pièces issues des collections du musée Cernuschi.

**Musée Cernuschi,** 7, av. Vélasquez.

Tél. : 01 53 96 21 50. www.cernuschi.

paris.fr

**Retrouvez l'agenda complet sur [www.scienceshumaines.com](http://www.scienceshumaines.com)**

Si vous souhaitez faire connaître une manifestation, merci d'adresser votre annonce directement à : [www.scienceshumaines.com/agenda.do](http://www.scienceshumaines.com/agenda.do)

Pour tout renseignement :

**Renaud Beauval**  
([renaud.beauval@scienceshumaines.fr](mailto:renaud.beauval@scienceshumaines.fr))



### MAGAZINES SCIENCES HUMAINES

#### SCIENCES HUMAINES (mensuel)

Prix unitaire : 5,50 € hors frais de port

- |     |                                                                          |      |                                                                           |      |                                                                           |
|-----|--------------------------------------------------------------------------|------|---------------------------------------------------------------------------|------|---------------------------------------------------------------------------|
| 25  | <input type="checkbox"/> Les défis des sciences humaines                 | 150  | <input type="checkbox"/> Amitié, affinité, empathie...                    | 229S | <input type="checkbox"/> Nos vies numériques                              |
| 50  | <input type="checkbox"/> Tiers-monde: la fin des mythes                  | 151  | <input type="checkbox"/> Aux origines des civilisations                   | 230S | <input type="checkbox"/> Pourquoi apprendre ?                             |
| 57  | <input type="checkbox"/> Où va le commerce mondial ?                     | 152  | <input type="checkbox"/> À quoi sert le jeu ?                             | 231  | <input type="checkbox"/> Tous accros ?                                    |
| 62  | <input type="checkbox"/> L'esprit redécouvert                            | 153  | <input type="checkbox"/> L'école en débat                                 | 232  | <input type="checkbox"/> Comment être parent aujourd'hui ?                |
| 67  | <input type="checkbox"/> Nouveaux regards sur la science                 | 155  | <input type="checkbox"/> Où en est la psychanalyse ?                      | 233S | <input type="checkbox"/> Et si on repensait TOUT ?                        |
| 71  | <input type="checkbox"/> Comment nous voyons le monde                    | 156  | <input type="checkbox"/> Où va la famille ?                               | 234  | <input type="checkbox"/> Inventer sa vie                                  |
| 80  | <input type="checkbox"/> Les sciences humaines sont-elles des sciences ? | 157  | <input type="checkbox"/> Qui sont les travailleurs du savoir ?            | 235  | <input type="checkbox"/> Les identités sexuelles                          |
|     |                                                                          | 158  | <input type="checkbox"/> Les nouvelles formes de la domination au travail | 236  | <input type="checkbox"/> Dans la tête de l'électeur.                      |
| 82  | <input type="checkbox"/> La lecture                                      |      |                                                                           | 237S | <input type="checkbox"/> Qui sont les Français ?                          |
| 83  | <input type="checkbox"/> Du signe au sens                                | 159  | <input type="checkbox"/> Pourquoi parle-t-on ? L'oralité redécouverte     | 238  | <input type="checkbox"/> Comment naissent les idées nouvelles ?           |
| 84  | <input type="checkbox"/> Médiations et négociations                      | 160  | <input type="checkbox"/> Dieu ressuscité                                  | 239  | <input type="checkbox"/> Peut-on ralentir le temps ?                      |
| 85  | <input type="checkbox"/> Nouveaux modèles féminins                       | 161S | <input type="checkbox"/> Enquêtes sur la lecture                          | 240S | <input type="checkbox"/> L'imaginaire du voyage                           |
| 86  | <input type="checkbox"/> La liberté                                      | 163  | <input type="checkbox"/> La sexualité est-elle libérée ?                  | 241S | <input type="checkbox"/> L'intelligence peut-on augmenter nos capacités ? |
| 87  | <input type="checkbox"/> L'émergence de la pensée                        | 165  | <input type="checkbox"/> Où est passée la société ?                       | 242  | <input type="checkbox"/> Le travail. Du bonheur à l'enfer                 |
| 88  | <input type="checkbox"/> Anatomie de la vie quotidienne                  | 166  | <input type="checkbox"/> De Darwin à l'inconscient cognitif               | 243  | <input type="checkbox"/> L'autorité. Les nouvelles règles du jeu          |
| 89  | <input type="checkbox"/> Violence: état des lieux                        | 167S | <input type="checkbox"/> La pensée éclatée                                | 244S | <input type="checkbox"/> 2012-2013. Les idées en mouvement                |
| 90  | <input type="checkbox"/> L'imaginaire contemporain                       | 169  | <input type="checkbox"/> L'intelligence collective                        | 245  | <input type="checkbox"/> Vivre en temps de crise                          |
| 91  | <input type="checkbox"/> L'individu en quête de soi                      | 170  | <input type="checkbox"/> Qui a peur de la culture de masse ?              | 246  | <input type="checkbox"/> Le langage en 12 questions                       |
| 92  | <input type="checkbox"/> Les ressorts de la motivation                   | 172  | <input type="checkbox"/> La lutte pour la reconnaissance                  | 247S | <input type="checkbox"/> Violence. Les paradoxes d'un monde pacifié       |
| 93  | <input type="checkbox"/> Échange et lien social                          | 173  | <input type="checkbox"/> Art rupestre                                     | 248  | <input type="checkbox"/> Comment pensons-nous ?                           |
| 94  | <input type="checkbox"/> La vie des groupes                              | 174  | <input type="checkbox"/> Qu'est-ce que l'amour ?                          | 249  | <input type="checkbox"/> La fin de l'homme ?                              |
| 95  | <input type="checkbox"/> Aux frontières de la conscience                 | 175S | <input type="checkbox"/> Agir par soi-même                                |      |                                                                           |
| 96  | <input type="checkbox"/> Le destin des immigrés                          | 176  | <input type="checkbox"/> Comment devient-on délinquant ?                  | 250  | <input type="checkbox"/> Quand les migrants changent le monde             |
| 97  | <input type="checkbox"/> Rêves, fantasmes, hallucinations                | 177  | <input type="checkbox"/> Le souci des autres                              | 251  | <input type="checkbox"/> Faut-il se fier à ses intuitions ?               |
| 98  | <input type="checkbox"/> Apprendre                                       | 178S | <input type="checkbox"/> La guerre des idées                              | 252S | <input type="checkbox"/> L'ère culinaire 15 questions sur l'alimentation  |
| 99  | <input type="checkbox"/> Normes, interdits, déviances                    | 179  | <input type="checkbox"/> Travail. Je t'aime, je te hais !                 | 253  | <input type="checkbox"/> Générations numériques des enfants mutants ?     |
| 100 | <input type="checkbox"/> Les sciences humaines                           | 180  | <input type="checkbox"/> 10 questions sur la mondialisation               | 254  | <input type="checkbox"/> Écrire Du roman au SMS                           |
| 101 | <input type="checkbox"/> La parenté en question                          | 181  | <input type="checkbox"/> Le nouveau pouvoir des institutions              | 255S | <input type="checkbox"/> Reprendre sa vie en main                         |
| 102 | <input type="checkbox"/> Les récits de vie                               | 182  | <input type="checkbox"/> Conflits ordinaires                              | 256  | <input type="checkbox"/> La bibliothèque des idées d'aujourd'hui          |
| 103 | <input type="checkbox"/> L'altruisme                                     | 183  | <input type="checkbox"/> Imitation                                        | 257  | <input type="checkbox"/> L'individu Secrets de fabrication                |
| 104 | <input type="checkbox"/> Un monde de réseaux                             | 184  | <input type="checkbox"/> Les lois du bonheur                              | 258  | <input type="checkbox"/> Apprendre par soi même                           |
| 106 | <input type="checkbox"/> Les sagesses actuelles                          | 185  | <input type="checkbox"/> Des Mings aux Aztèques                           | 258S | <input type="checkbox"/> Le climat fait-il l'histoire ?                   |
| 107 | <input type="checkbox"/> Souvenirs et mémoire                            | 186  | <input type="checkbox"/> Que vaut l'école en France ?                     | 259S | <input type="checkbox"/> Psychologie de l'enfant État des lieux           |
| 108 | <input type="checkbox"/> Homme/animal: des frontières incertaines        | 187  | <input type="checkbox"/> D'où vient la morale ?                           | 260  | <input type="checkbox"/> Peut-on vivre sans croyances ?                   |
| 109 | <input type="checkbox"/> Les logiques de l'écriture                      | 188  | <input type="checkbox"/> Faut-il réinventer le couple ?                   | 261  | <input type="checkbox"/> Devenir garçon, devenir fille                    |
| 110 | <input type="checkbox"/> Cultures                                        | 189S | <input type="checkbox"/> Géographie des idées.                            | 262  | <input type="checkbox"/> 15 questions sur nos origines                    |
| 111 | <input type="checkbox"/> L'école en mutation                             | 190  | <input type="checkbox"/> Au-delà du QI                                    | 263  | <input type="checkbox"/> Éduquer au 21 <sup>e</sup> siècle                |
| 112 | <input type="checkbox"/> Les hommes en question                          | 191  | <input type="checkbox"/> Inégalités: le retour des riches                 | 264  | <input type="checkbox"/> Les clés de la mémoire                           |
| 113 | <input type="checkbox"/> Freud et la psychanalyse aujourd'hui            | 192  | <input type="checkbox"/> Enseigner: L'invention au quotidien              | 265  | <input type="checkbox"/> L'art de négocier                                |
| 114 | <input type="checkbox"/> Travail, mode d'emploi                          | 194  | <input type="checkbox"/> Les animaux et nous.                             | 266  | <input type="checkbox"/> Les grandes questions de notre temps             |
| 115 | <input type="checkbox"/> Les nouvelles frontières du droit               | 195  | <input type="checkbox"/> Le corps sous contrôle                           | 267  | <input type="checkbox"/> Inégalités                                       |
| 116 | <input type="checkbox"/> L'intelligence: une ou multiple ?               | 196  | <input type="checkbox"/> Nos péchés capitaux                              | 268  | <input type="checkbox"/> La motivation                                    |
| 117 | <input type="checkbox"/> Autorité: de la hiérarchie à la négociation     | 197  | <input type="checkbox"/> Les rouges de la manipulation                    | 269  | <input type="checkbox"/> Vieillir, pour ou contre ?                       |
| 118 | <input type="checkbox"/> La pensée orientale                             | 198  | <input type="checkbox"/> Les neurones expliquent-ils tout ?               | 270S | <input type="checkbox"/> La philosophie aujourd'hui                       |
| 119 | <input type="checkbox"/> La nature humaine                               | 199  | <input type="checkbox"/> Psychologie de la crise.                         | 271  | <input type="checkbox"/> La confiance Un lien fondamental                 |
| 120 | <input type="checkbox"/> L'enfant                                        | 200S | <input type="checkbox"/> Pensées pour demain                              | 272  | <input type="checkbox"/> Le sport, une philosophie ?                      |
| 121 | <input type="checkbox"/> Quels savoirs enseigner ?                       | 201  | <input type="checkbox"/> Les troubles de la mémoire                       | 273  | <input type="checkbox"/> Les pouvoirs de l'imaginaire                     |
| 122 | <input type="checkbox"/> Le changement personnel                         | 202  | <input type="checkbox"/> Pauvreté. Comment faire face ?                   | 274  | <input type="checkbox"/> L'enfant et le langage                           |
| 123 | <input type="checkbox"/> Criminalité                                     | 203  | <input type="checkbox"/> École. Guide de survie.                          | 275  | <input type="checkbox"/> Liberté Jusqu'où sommes-nous libres ?            |
| 124 | <input type="checkbox"/> Société du risque                               | 204  | <input type="checkbox"/> Démocratie. Crise ou renouveau ?                 | 276  | <input type="checkbox"/> Aimer au 21 <sup>e</sup> siècle                  |
| 125 | <input type="checkbox"/> Organisations                                   | 205S | <input type="checkbox"/> Changer sa vie                                   | 277S | <input type="checkbox"/> 25 ans Numéro anniversaire                       |
| 126 | <input type="checkbox"/> Les premiers hommes                             | 206  | <input type="checkbox"/> Repenser le développement                        | 278  | <input type="checkbox"/> Les lois de la réputation                        |
| 127 | <input type="checkbox"/> Le monde des jeunes                             | 207  | <input type="checkbox"/> La nouvelle science des rêves                    | 279  | <input type="checkbox"/> Violence 15 questions pour comprendre            |
| 128 | <input type="checkbox"/> Les représentations mentales                    | 208S | <input type="checkbox"/> L'enfant violent. De quoi parle-t-on vraiment ?  | 280  | <input type="checkbox"/> Passions quand la passion nous embarque          |
| 129 | <input type="checkbox"/> La fabrique de l'information                    | 209  | <input type="checkbox"/> L'art de convaincre.                             | 281S | <input type="checkbox"/> Nature culture la fin des frontières ?           |
| 130 | <input type="checkbox"/> La sexualité aujourd'hui                        | 210  | <input type="checkbox"/> Le travail en quête de sens.                     | 282  | <input type="checkbox"/> Apprendre à coopérer                             |
| 132 | <input type="checkbox"/> Le souci du corps                               | 211S | <input type="checkbox"/> Le clash des idées: 1989 à 2009                  | 283  | <input type="checkbox"/> Les nouvelles psychothérapies                    |
| 133 | <input type="checkbox"/> Les métamorphoses de l'état                     | 212  | <input type="checkbox"/> De l'enfant sauvage à l'autisme.                 | 284  | <input type="checkbox"/> Le sexe en 69 questions                          |
| 134 | <input type="checkbox"/> La littérature, une science humaine ?           | 213  | <input type="checkbox"/> L'énigme de la soumission                        | 285S | <input type="checkbox"/> Qu'est-ce qu'une bonne école ?                   |
| 135 | <input type="checkbox"/> Manger, une pratique culturelle                 | 214  | <input type="checkbox"/> L'ère du post-féminisme                          | 286  | <input type="checkbox"/> Comment allons-nous travailler demain ?          |
| 136 | <input type="checkbox"/> Les nouveaux visages des inégalités             | 215  | <input type="checkbox"/> L'analogie moteur de la pensée                   | 287  | <input type="checkbox"/> La manipulation                                  |
| 137 | <input type="checkbox"/> Les savoirs invisibles                          | 216S | <input type="checkbox"/> Les épreuves de la vie                           | 288S | <input type="checkbox"/> Et si on changeait tout ?                        |
| 138 | <input type="checkbox"/> Les troubles du moi                             | 217  | <input type="checkbox"/> Les secrets de la séduction                      | 289  | <input type="checkbox"/> Les nouveaux visages de la précarité             |
| 139 | <input type="checkbox"/> Les mondes professionnels                       | 218  | <input type="checkbox"/> La littérature: fenêtre sur le monde.            | 290  | <input type="checkbox"/> La mondialisation en questions                   |
| 140 | <input type="checkbox"/> Les nouvelles frontières de la vie privée       | 219S | <input type="checkbox"/> À quoi pensent les enfants ?                     | 291S | <input type="checkbox"/> Les troubles de l'enfant                         |
| 141 | <input type="checkbox"/> La force des passions                           | 220  | <input type="checkbox"/> L'autonomie, nouvelle utopie ?                   | 292  | <input type="checkbox"/> Qu'est ce que le racisme ?                       |
| 142 | <input type="checkbox"/> L'éducation, un objet de recherches             | 221  | <input type="checkbox"/> Imaginer, créer, innover...                      | 293  | <input type="checkbox"/> L'empathie                                       |
| 143 | <input type="checkbox"/> Cultures et civilisations                       | 222S | <input type="checkbox"/> 20 ans d'idées, le basculement                   | 294  | <input type="checkbox"/> Nos vies intérieures                             |
| 144 | <input type="checkbox"/> Les mouvements sociaux                          | 223  | <input type="checkbox"/> Le retour de la solidarité                       | 295  | <input type="checkbox"/> Les grands mythes de l'histoire de France        |
| 145 | <input type="checkbox"/> Voyages, migration, mobilité                    | 224  | <input type="checkbox"/> La course à la distinction                       | 296S | <input type="checkbox"/> Comment apprend-on ?                             |
| 146 | <input type="checkbox"/> Hommes, femmes. Quelles différences ?           | 225  | <input type="checkbox"/> Sommes-nous rationnels ?                         | 297  | <input type="checkbox"/> La société française                             |
| 147 | <input type="checkbox"/> Où en est la psychiatrie ?                      | 226S | <input type="checkbox"/> Le monde des ados                                | 298  | <input type="checkbox"/> Psychologie de l'attention                       |
| 148 | <input type="checkbox"/> Contes et récits                                | 227  | <input type="checkbox"/> Conflits au travail                              | 299  | <input type="checkbox"/> Les livres de l'année                            |
| 149 | <input type="checkbox"/> Les nouveaux visages de la croyance             | 228  | <input type="checkbox"/> L'état, une entreprise comme une autre ?         | 300S | <input type="checkbox"/> Comment va le monde ?                            |
|     |                                                                          |      |                                                                           | 301  | <input type="checkbox"/> Jusqu'où féminiser la langue française ?         |



>> Sommaires et commandes sur [www.scienceshumaines.com](http://www.scienceshumaines.com)

## GRANDS DOSSIERS des sciences humaines (trimestriel)

Prix unitaire : 7,50 € (hors frais de port)

- |                                                                   |                                                             |                                                                       |                                                                         |
|-------------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------------------------|
| 1 <input type="checkbox"/> L'origine des cultures                 | 22 <input type="checkbox"/> Consommer                       | 39 <input type="checkbox"/> Élever ses enfants                        | 74 <input type="checkbox"/> Les grands penseurs de l'éducation          |
| 2 <input type="checkbox"/> La moralisation du monde               | 23 <input type="checkbox"/> Apprendre à vivre               | 40 <input type="checkbox"/> Villes durables                           | 46 <input type="checkbox"/> Les grands penseurs du langage              |
| 4 <input type="checkbox"/> France 2006                            | 24 <input type="checkbox"/> L'histoire des autres mondes    | 41 <input type="checkbox"/> De la formation au projet de vie          | 47 <input type="checkbox"/> Les âges de la vie                          |
| 5 <input type="checkbox"/> L'origine des religions                | 25 <input type="checkbox"/> Affaires criminelles            | 42 <input type="checkbox"/> La psychologie aujourd'hui                | 48 <input type="checkbox"/> Eurêka ! L'histoire des grandes découvertes |
| 6 <input type="checkbox"/> Peut-on changer la société ?           | 26 <input type="checkbox"/> Guide des cultures pop          | 43 <input type="checkbox"/> La philosophie, un art de vivre           | 49 <input type="checkbox"/> Ces pionnières qui ont fait l'histoire      |
| 7 <input type="checkbox"/> Psychologie                            | 27 <input type="checkbox"/> Transmettre                     | 44 <input type="checkbox"/> Les métamorphoses de la société française |                                                                         |
| 9 <input type="checkbox"/> L'origine des sociétés                 | 28 <input type="checkbox"/> L'histoire des troubles mentaux |                                                                       |                                                                         |
| 11 <input type="checkbox"/> Entre image et écriture               | 29 <input type="checkbox"/> Un siècle de philosophie        |                                                                       |                                                                         |
| 13 <input type="checkbox"/> Paroles d'historiens                  | 30 <input type="checkbox"/> Les penseurs de la société      |                                                                       |                                                                         |
| 14 <input type="checkbox"/> Idéologies                            | 31 <input type="checkbox"/> Histoire des psychothérapies    |                                                                       |                                                                         |
| 15 <input type="checkbox"/> Les psychothérapies                   | 32 <input type="checkbox"/> L'amour un besoin vital         |                                                                       |                                                                         |
| 16 <input type="checkbox"/> Les ressorts invisibles de l'économie | 33 <input type="checkbox"/> Vers un nouveau monde           |                                                                       |                                                                         |
| 17 <input type="checkbox"/> Villes mondiales                      | 34 <input type="checkbox"/> L'art de penser                 |                                                                       |                                                                         |
| 18 <input type="checkbox"/> France 2010                           | 35 <input type="checkbox"/> Le bonheur                      |                                                                       |                                                                         |
| 19 <input type="checkbox"/> Les pensées vertes                    | 36 <input type="checkbox"/> Changer le travail              |                                                                       |                                                                         |
| 20 <input type="checkbox"/> Les troubles mentaux                  | 37 <input type="checkbox"/> Les grands mythes               |                                                                       |                                                                         |
| 21 <input type="checkbox"/> Freud, droit d'inventaire             | 38 <input type="checkbox"/> Innovation et créativité        |                                                                       |                                                                         |



## HORS-SÉRIE des Grands Dossiers (option d'abonnement)

Prix unitaire hors frais de port

	non abonnés	abonnés
1 ■ La guerre des origines à nos jours	12,00 €	7,20 €
2 ■ La nouvelle histoire des empires	8,50 €	4,50 €
4 ■ La grande histoire de l'Islam	8,50 €	4,50 €
5 ■ Les monothéismes	8,50 €	4,50 €
6 ■ La grande histoire du christianisme	8,50 €	4,50 €

## HORS-SÉRIE de Sciences Humaines (option d'abonnement)

Prix unitaire hors frais de port

	non abonnés	abonnés		non abonnés	abonnés
2 <input type="checkbox"/> Comprendre le monde	12,00 €	7,20 €	14 <input type="checkbox"/> À la découverte du cerveau	8,50 €	4,50 €
4 <input type="checkbox"/> Femmes, combats et débats	7,90 €	4,50 €	15 <input type="checkbox"/> L'œuvre de Pierre Bourdieu	8,50 €	4,50 €
5 <input type="checkbox"/> L'école en questions	7,90 €	4,50 €	16 <input type="checkbox"/> La philosophie en quatre questions	9,80 €	4,50 €
7 <input type="checkbox"/> La grande histoire de la psychologie	8,50 €	4,50 €	17 <input type="checkbox"/> De la pensée en Amérique	8,50 €	4,50 €
8 <input type="checkbox"/> Comprendre Claude Lévi-Strauss	8,50 €	4,50 €	18 <input type="checkbox"/> Edgar Morin	8,50 €	4,50 €
9 <input type="checkbox"/> Les grands philosophes	8,50 €	4,50 €	19 <input type="checkbox"/> Michel Foucault	8,50 €	4,50 €
10 <input type="checkbox"/> Le sexe dans tous ses états	8,50 €	4,50 €	20 <input type="checkbox"/> Les grands penseurs des sciences humaines	8,50 €	4,50 €
11 <input type="checkbox"/> La grande histoire du capitalisme	8,50 €	4,50 €	21 <input type="checkbox"/> Les grandes idées politiques	8,50 €	4,50 €
12 <input type="checkbox"/> Une autre histoire des religions	8,50 €	4,50 €	22 <input type="checkbox"/> Quelle éthique pour notre temps ?	8,50 €	4,50 €
13 <input type="checkbox"/> À quoi pensent les philosophes ?	8,50 €	4,50 €			



## HORS-SÉRIE de Sciences Humaines (ancienne formule)

Prix unitaire : 7,50 € hors frais de port

- |                                                                    |                                                                  |
|--------------------------------------------------------------------|------------------------------------------------------------------|
| 1 <input type="checkbox"/> Les nouveaux nouveaux mondes            | 31 <input type="checkbox"/> Histoire et philosophie des sciences |
| 3 <input type="checkbox"/> Le marché, loi du monde moderne?        | 32 <input type="checkbox"/> La société du savoir                 |
| 6 <input type="checkbox"/> La société française en mouvement       | 33 <input type="checkbox"/> Vivre ensemble                       |
| 8 <input type="checkbox"/> Régions et mondialisation               | 34 <input type="checkbox"/> Les grandes questions de notre temps |
| 10 <input type="checkbox"/> Qui sont les Français ?                | 35 <input type="checkbox"/> Les sciences de la cognition         |
| 11 <input type="checkbox"/> Les métamorphoses du pouvoir           | 37 <input type="checkbox"/> L'art                                |
| 14 <input type="checkbox"/> Vers la convergences des sociétés ?    | 38 <input type="checkbox"/> L'abécédaire des sciences humaines   |
| 17 <input type="checkbox"/> La mondialisation en débat             | 39 <input type="checkbox"/> La France en débats                  |
| 18 <input type="checkbox"/> L'histoire aujourd'hui                 | 41 <input type="checkbox"/> La religion                          |
| 19 <input type="checkbox"/> La psychologie aujourd'hui             | 43 <input type="checkbox"/> Le monde de l'image                  |
| 21 <input type="checkbox"/> À la vie des idées                     | 44 <input type="checkbox"/> Décider, gérer, réformer             |
| 22 <input type="checkbox"/> L'économie repensée                    | 45 <input type="checkbox"/> L'enfant                             |
| 23 <input type="checkbox"/> Anthropologie                          | 46 <input type="checkbox"/> L'exception française                |
| 24 <input type="checkbox"/> La dynamique des savoirs               | 47 <input type="checkbox"/> Violences                            |
| 25 <input type="checkbox"/> À quoi servent les sciences humaines ? | 49 <input type="checkbox"/> Sauver la planète ?                  |
| 26 <input type="checkbox"/> La France en mutation                  | 50 <input type="checkbox"/> France 2005                          |
| 28 <input type="checkbox"/> Le changement                          |                                                                  |
| 29 <input type="checkbox"/> Les nouveaux visages du capitalisme    |                                                                  |

## HORS-SÉRIE (hors abonnement)

### PSYCHO

Prix unit. (non abonnés) : 8,50 €  
Prix unit. (abonnés) : 4,50 €



124 pages



160 pages



188 pages

### PHILO

Prix unitaire (non abonnés) : 9,80 €  
Prix unitaire (abonnés) : 4,50 €

### LES ESSENTIELS

Prix unitaire (non abonnés) : 12 €  
Prix unitaire (abonnés) : 8 €

VIENT DE PARAÎTRE  
édition 2018

### HISTOIRE

Prix unitaire (non abonnés) : 12 €  
Prix unitaire (abonnés) : 8 €



116 pages



**CERCLE PSY (trimestriel)**

Prix unitaire : 7,90 € hors frais de port

- |                                                            |                                                               |                                                        |
|------------------------------------------------------------|---------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------|
| 1 <input type="checkbox"/> Les psys vus par leurs patients | 10 <input type="checkbox"/> Violences familiales              | 19 <input type="checkbox"/> Les patients dangereux     |
| 2 <input type="checkbox"/> Trop d'enfants chez le psy ?    | 11 <input type="checkbox"/> La nouvelle science des rêves     | 20 <input type="checkbox"/> L'enfant difficile         |
| 3 <input type="checkbox"/> Quand la tête soigne le corps   | 12 <input type="checkbox"/> TCC Les meilleures thérapies ?    | 21 <input type="checkbox"/> L'attachement en questions |
| 4 <input type="checkbox"/> Le bébé, sa vie, son œuvre      | 13 <input type="checkbox"/> Muscler son cerveau               | 22 <input type="checkbox"/> Les rythmes de l'enfant    |
| 5 <input type="checkbox"/> Autisme. La guerre est déclarée | 14 <input type="checkbox"/> La nébuleuse des « dys »          | 23 <input type="checkbox"/> Psychologie positive       |
| 6 <input type="checkbox"/> Les vertus de la manipulation   | 15 <input type="checkbox"/> Peut-on vraiment changer ?        | 24 <input type="checkbox"/> Supporter sa famille       |
| 7 <input type="checkbox"/> Les dessous du sexe             | 16 <input type="checkbox"/> La société en burn-out ?          | 25 <input type="checkbox"/> Se retrouver               |
| 8 <input type="checkbox"/> Addictions                      | 17 <input type="checkbox"/> Homosexualité                     | 26 <input type="checkbox"/> Les étapes du langage      |
| 9 <input type="checkbox"/> Maladies mentales               | 18 <input type="checkbox"/> Le boom des troubles alimentaires | 27 <input type="checkbox"/> Art-thérapie et créativité |

**HORS-SÉRIE du Cercle Psy**

Prix unitaire : 8,50 € - hors frais de port

- Toute la psycho de A à Z
- Qui sont (vraiment) les psychologues ?
- La parole aux patients !
- Mille et une façons de guérir
- L'histoire de la psychologie...
- Les 25 grandes expériences...



**BON DE COMMANDE LIVRES - ÉDITIONS SCIENCES HUMAINES**



**SCIENCES HUMAINES**

- La Bibliothèque idéale des sciences humaines 416 p 14,70 €
- Le Dictionnaire des sciences humaines 832 p 19,80 €
- Une Histoire des sciences humaines 400 p 25,40 €
- Une Histoire des sciences humaines (Édition 2012) 320 p 12,70 €
- Cinq siècles de pensée française 192 p 10,20 €
- Littérature et sciences humaines 160 p 10,20 €
- Le Dictionnaire des sciences sociales 464 p 17,00 €
- Histoire et philosophie des sciences 312 p 12,70 €
- La science en question(s) Les entretiens d'Auxerre 304 p 22,30 €
- Les penseurs de la société 160 p 10,20 €
- Les Sciences humaines. Panorama des connaissances N<sup>o</sup> éd. 480 p 25,40 €
- Les Grands penseurs des sciences humaines Nouveauté 224 p 12,70 €
- Les grands mythes. Nouveauté 176 p 12,70 €

**SCIENCES SOCIALES**

- Pierre Bourdieu, son œuvre, son héritage 128 p 10,20 €
- La Culture, de l'universel au particulier 384 p 23,40 €
- Familles, permanence et métamorphoses 336 p 23,40 €
- Identités, l'individu, le groupe, la société N<sup>o</sup> édition 352 p 25,40 €
- L'Individu contemporain, regards sociologiques N<sup>o</sup> édition 256 p 25,40 €
- L'Intelligence de l'enfant, l'empreinte du social 304 p 22,30 €
- Les Religions Des origines au III<sup>e</sup> millénaire Nouveauté 512 p 25,40 €
- Les Sciences sociales en mutation. 640 p 29,40 €
- La Sociologie. Histoire, idées, courants 256 p 12,70 €
- Le Travail sous tensions 128 p 10,20 €
- La Santé, un enjeu de société 352 p 25,40 €
- Violence(s) et société aujourd'hui 256 p 12,70 €
- La parenté en question(s). 236 p 12,70 €
- La reconnaissance. 128 p 10,20 €
- Le sexe d'hier à aujourd'hui 248 p 16,00 €
- La révolution végétarienne 160 p 12,00 €
- Au cœur des autres 160 p 12,00 €
- Quotidien heureux d'un père et de son bébé 144 p 12,00 €
- L'école française de socioanthropologie. 304 p 19,00 €
- L'Amour Nouveauté 320 p 22,00 €
- La Famille aujourd'hui Nouveauté 200 p 12,70 €
- Les solidarités. Les entretiens d'Auxerre. Nouveauté 288 p 23,00 €
- Travail, guide de survie. Nouveauté 208 p 17,00 €

**COMMUNICATION/INFORMATION/ORGANISATIONS**

- La Communication. État des savoirs N<sup>o</sup> éd. 386 p 25,40 €
- Les Organisations. État des savoirs N<sup>o</sup> édition 464 p 25,40 €
- Le Management. Fondements et renouvellements 360 p 25,40 €
- La Société numérique en question(s) 128 p 10,20 €
- L'Entreprise Nouveauté 344 p 22,00 €
- Mensonges et vérités. Les entretiens d'Auxerre. Nouveauté 288 p 23,00 €

**HISTOIRE/ÉCONOMIE/GÉOPOLITIQUE**

- L'Économie repensée 400 p 23,40 €
- Géopolitique de l'alimentation (Édition 2012) 128 p 10,20 €
- Histoire Globale. Un autre regard sur le monde 288 p 25,40 €
- Une histoire du monde Global. 352 p 25,40 €
- La Mondialisation. Émergences et fragmentations 168 p 10,20 €
- La Planète disneylandisée. Pour un tourisme responsable 312 p 15,00 €
- Le Pouvoir. Concepts, Lieux, Dynamiques Nouveauté 352 p 25,40 €
- L'Argent. Les entretiens d'Auxerre 256 p 22,30 €
- Se Nourrir. Les entretiens d'Auxerre 288 p 22,30 €
- Le Peuple existe-t-il ? Les entretiens d'Auxerre 288 p 22,30 €
- La Démocratie 352 p 25,40 €
- Paix et guerres au XXI<sup>e</sup> siècle 160 p 10,20 €
- Rendre (la) justice. Les entretiens d'Auxerre 288 p 22,30 €
- La cinquième république 416 p 19,00 €
- La guerre, des origines à nos jours 272 p 19,00 €
- Dix questions sur le capitalisme aujourd'hui. 224 p 12,70 €
- L'Afrique est-elle si bien partie ? 288 p 19,50 €
- L'Avenir. Les entretiens d'Auxerre 280 p 23,00 €

- L'Aventure occidentale Nouveauté 160 p 15,00 €
- Le dictionnaire encyclopédique du dev. durable Nouveauté 720 p 19,50 €
- Les grandes idées politiques. Nouveauté 176 p 12,70 €

**ÉDUCATION ET FORMATION**

- Éduquer et Former. Nouveauté 496 p 25,40 €
- Nos Enfants. Les Entretiens d'Auxerre 296 p 22,30 €
- Une Histoire de l'éducation et de la formation 288 p 22,30 €
- Lire et Écrire 336 p 22,30 €
- Les Mutations de l'école 288 p 22,30 €
- À la découverte de la lecture 192 p 15,20 €
- Le Guide du jeune enseignant N<sup>o</sup> édition 312 p 17,50 €
- Apprendre Pourquoi ? comment ? 160 p 10,20 €
- Journal intime d'un collège Nouveauté 256 p 17,00 €
- L'art d'éduquer ses enfants Nouveauté 336 p 22,00 €
- Les grands penseurs de l'éducation. Nouveauté 160 p 12,70 €

**PHILOSOPHIE/PSYCHOLOGIE/SCIENCES COGNITIVES**

- Le Cerveau et la Pensée N<sup>o</sup> édition 480 p 25,40 €
- Comment Homo est devenu sapiens 320 p 25,40 €
- L'Homme, cet étrange animal 408 p 15,00 €
- Les Humains mode d'emploi 256 p 15,20 €
- L'Intelligence de l'enfant 256 p 12,70 €
- Le Langage. Nature, histoire et usage 352 p 23,40 €
- Le Moi. Du normal au pathologique 384 p 23,40 €
- Philosophies de notre temps 376 p 23,40 €
- La Psychanalyse. Points de vue pluriels 336 p 25,40 €
- La Psychologie 256 p 12,70 €
- Qu'est-ce que l'adolescence ? 256 p 12,70 €
- Le Langage 256 p 12,70 €
- Abécédaire scientifique pour les curieux, vol. 2 288 p 17,30 €
- Philosophies et pensées de notre temps 192 p 10,20 €
- Les patients de Freud. Destins 128 p 14,20 €
- Histoire de la psychologie 256 p 12,70 €
- Philosophie. Auteurs et thèmes 256 p 12,70 €
- Initiation à l'étude du sens 256 p 16,00 €
- La morale 400 p 25,40 €
- La fabrique des folies 360 p 16,00 €
- Pensées rebelles. Foucault, Derrida, Deleuze 192 p 10,20 €
- Jung et les archétypes. 456 p 19,00 €
- Masculin - Féminin - Pluriel. 288 p 19,00 €
- Les clés du langage. Nature, Origine, Apprentissage 128 p 10,20 €
- L'enfant et le monde. 128 p 10,20 €
- Le changement personnel. 288 p 19,00 €
- Un fœtus mal léché. 168 p 15,00 €
- Révolution dans nos origines. 288 p 19,00 €
- Freud et la psychanalyse. 168 p 10,20 €
- Après quoi tu cours ? Nouveauté 184 p 17,00 €
- Éthique et Sport Nouveauté 184 p 17,00 €
- Troubles mentaux et psychothérapies Nouveauté 256 p 12,70 €
- Foucault Nouveauté 176 p 10,20 €
- La motivation Nouveauté 128 p 10,20 €
- La psychologie aujourd'hui Nouveauté 192 p 12,70 €
- La philosophie, un art de vivre Nouveauté 272 p 22,00 €
- La genèse du langage et des langues Nouveauté 288 p 22,00 €

Cochez la case devant chaque livre commandé

Nb. de livres :  Total Livres :  €

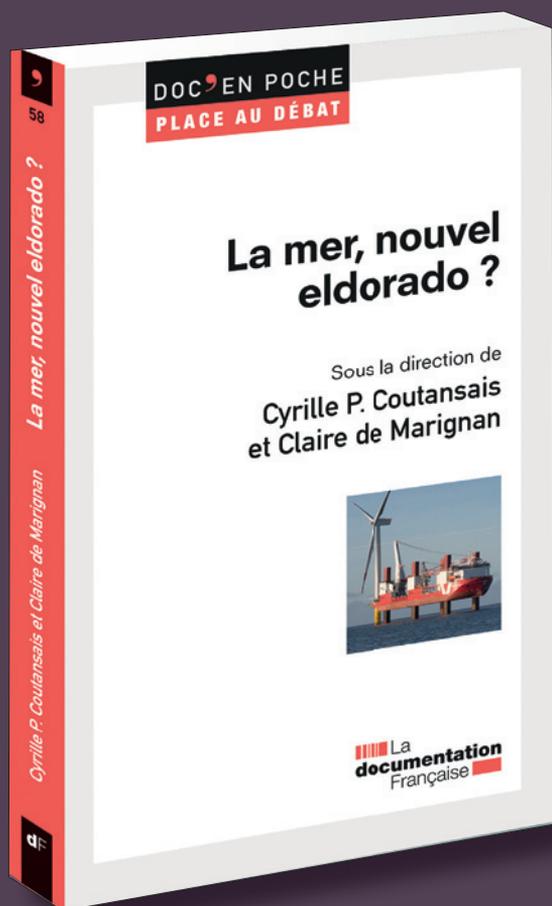
Reporter le total « Livres » sur le bon de commande général au verso et joindre à votre règlement le recto et le verso de cette page.





# LA MER

UN VASTE SUJET PASSIONNANT ET STRATÉGIQUE



## Sous la direction de Cyrille P. Coutansais et Claire de Marignan

Au cœur de la mondialisation, la mer nourrit les espoirs et alimente les fantasmes, aiguise les appétits et attise les tensions. Mais ce nouvel eldorado va-t-il se révéler à la hauteur de ses promesses ? Et comment en tirer parti tout en garantissant sa préservation ?

Collection Doc' en poche

Série **PLACE AU DÉBAT**

2017, 172 pages, 7,90 €/ 5,99 € version numérique

 La  
**documentation**  
Française 



## Union des associations d'auditeurs de l'Institut des hautes études de défense nationale (Union- IHEDN)

Des activités côtières, du contrôle et de l'exploitation des zones économiques exclusives, de la sécurité des routes maritimes, de la biologie marine aux drones d'exploitation des grands fonds, un livre indispensable pour ceux qui s'intéressent à la mer et à la géopolitique de la France.

2017, 188 pages, 15 €

**En vente chez votre libraire**

RETROUVEZ TOUTE NOTRE OFFRE PAPIER ET NUMÉRIQUE SUR  
[www.ladocumentationfrancaise.fr](http://www.ladocumentationfrancaise.fr)

"UN FILM PUISSANT, INTIMISTE ET JUSTE !" SOCIETY

ANTOINE ET MARTINE DE CLERMONT TONNERRE & SOPHIE DULAC DISTRIBUTION PRÉSENTENT

UN POLICIER INTÈGRE DANS LE CHAOS LIBYEN

# L'ORDRE

# DES CHOSSES

UN FILM DE ANDREA SEGRE



AU CINÉMA LE 7 MARS